

Histoire d’une Grecque moderne

Abbé Prévost

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Première partie

Ne me rendrai-je point suspect par l'aveu que va faire mon exorde ? Je suis l'amant de la belle Grecque dont j'entreprends l'histoire. Qui me croira sincère dans le récit de mes plaisirs et de mes peines ? Qui ne se défiera point de mes descriptions et de mes éloges ? Une passion violente ne fera-t-elle point changer de nature à tout ce qui va passer par mes yeux et par mes mains ? En un mot, quelle fidélité attendra-t-on d'une plume conduite par l'amour ? Voilà les raisons qui doivent tenir un lecteur en garde. Mais s'il est éclairé, il jugera tout d'un coup qu'en les déclarant avec cette franchise j'étais sûr d'en effacer l'impression par un autre aveu.

J'ai longtemps aimé, je le confesse encore, et peut-être ne suis-je pas aussi libre de ce fatal poison que j'ai réussi à me le persuader. Mais l'amour n'a jamais eu pour moi que des rigueurs. Je n'ai connu ni ses plaisirs, ni même ses illusions, qui dans l'aveuglement où j'étais auraient suffi sans doute pour me tenir lieu d'un bien réel. Je suis un amant rebuté, trahi même, si je dois m'en fier à des apparences dont j'abandonnerai le jugement à mes lecteurs ; estimé néanmoins de ce que j'aimais, écouté comme un père, respecté comme un maître, consulté comme un ami ; mais quel prix pour des sentiments comme les miens ! Et dans l'amertume qui m'en reste encore, est-ce des louanges trop flatteuses ou des exagérations de sentiments qu'on doit attendre de moi, pour une ingrate qui a fait le tourment continuel de ma vie ?

J'étais employé aux affaires du Roi dans une cour dont personne n'a connu mieux que moi les usages et les intrigues. L'avantage que j'avais eu en arrivant à Constantinople de savoir parfaitement la langue turque, m'avait fait parvenir presque tout d'un coup au point de familiarité et de confiance où la plupart des ministres n'arrivent qu'après de longues épreuves ; et la seule singularité de voir un Français aussi Turc, si l'on me permet cette expression, que les habitants naturels du pays, m'attira dès les premiers jours des caresses et des distinctions dont on ne s'est jamais relâché. Le goût même que j'affectais de marquer pour les coutumes et les mœurs de la nation, servit encore à redoubler l'inclination qu'on avait pour moi. On alla jusqu'à s'imaginer que je ne pouvais avoir tant de ressemblance avec les Turcs sans être bien disposé pour leur religion ; et cette idée, achevant de me les attacher par l'estime, je me trouvai aussi libre et aussi familier dans une ville où j'avais à peine vécu deux mois, que dans le lieu de ma naissance.

Les occupations de mon emploi me laissaient tant de liberté pour me répandre au dehors, que je m'attachai d'abord à tirer de cette facilité tout le fruit qui convenait à la curiosité que j'avais de m'instruire. J'étais d'ailleurs dans un âge où le goût du plaisir s'accorde encore avec celui des affaires sérieuses, et mon projet, en faisant le voyage d'Asie, avait été de me partager entre ces deux inclinations. Les divertissements des Turcs ne me parurent point si étranges que je n'espérasse d'y être bientôt aussi sensible qu'eux. Ma seule crainte fut de trouver moins facilement à satisfaire le penchant que j'avais pour les femmes. La contrainte où elles sont retenues, et la difficulté qu'on trouve même à les voir m'avaient déjà fait former le dessein de réprimer cette partie de

mes inclinations, et de préférer une vie tranquille à des plaisirs si pénibles.

Cependant, je me trouvai en liaison avec les Seigneurs turcs qui avaient la réputation d'être les plus délicats dans le choix de leurs femmes, et les plus magnifiques dans leur sérail. Ils m'avaient traité vingt fois dans leurs palais avec autant de caresses que de distinction. J'admirais qu'au milieu de nos entretiens ils ne mêlassent jamais les objets de leur galanterie, et que leurs discours les plus enjoués ne roulassent que sur la bonne chère, la chasse et les petits événements de la cour ou de la ville qui peuvent servir de matière à la raillerie. Je me contenais dans la même réserve, et je les plaignais de se retrancher, par un excès de jalousie ou par un défaut de goût, le plus agréable sujet qui puisse échauffer une conversation. Mais je pénétrais mal dans leurs vues. Ils ne pensaient qu'à mettre ma discrétion à l'épreuve ; ou plutôt dans l'idée qu'ils avaient du goût des Français pour le mérite des femmes, ils s'accordaient comme de concert à me laisser le temps de leur découvrir mes inclinations. Ce fut du moins le jugement qu'ils me donnèrent bientôt lieu d'en porter.

Un ancien Bacha, qui jouissait tranquillement des richesses qu'il avait accumulées dans une longue possession de son emploi, m'avait marqué des sentiments d'estime auxquels je m'efforçais de répondre par des témoignages continuels de reconnaissance et d'attachement. Sa maison m'était devenue aussi familière que la mienne. J'en connaissais tous les appartements, à l'exception du quartier de ses femmes, vers lequel j'observais même de ne pas jeter les yeux. Il avait remarqué cette affectation, et, ne pouvant douter que je ne connusse du moins la situation de son sérail, il

m'avait engagé plusieurs fois à faire quelques tours de promenade avec lui dans son jardin, sur lequel donnait une partie du bâtiment. Enfin, me voyant garder un silence obstiné, il me dit en souriant qu'il admirait ma retenue.

« Vous n'ignorez pas, ajouta-t-il, que j'ai de belles femmes, et vous n'êtes ni d'un âge ni d'un tempérament qui puisse vous inspirer beaucoup d'indifférence pour ce sexe. Je m'étonne que votre curiosité ne vous ait pas fait souhaiter de les voir.

— Je sais vos usages, lui répondis-je froidement, et je ne vous proposerai jamais de les violer en ma faveur. Un peu d'expérience du monde, repris-je en le regardant du même air, m'a fait comprendre, en arrivant dans ce pays, que puisqu'on y apporte tant de précautions à la garde des femmes, la curiosité et l'indiscrétion doivent être les deux vices qu'on y supporte le moins. Pourquoi m'exposerais-je à blesser mes amis par des questions qui pourraient leur déplaire ? »

Il loua beaucoup ma réponse. Et, me confessant que divers exemples de la hardiesse des Français avaient fort mal disposé les Turcs pour les galants de cette nation, il n'en parut que plus satisfait de me trouver des sentiments si raisonnables. Sur le champ il m'offrit de m'accorder la vue de ses femmes. J'acceptai cette faveur avec empressement. Nous entrâmes dans un lieu dont la description est inutile à mon dessein. Mais je fus trop frappé de l'ordre que je vis y régner pour m'en rappeler aisément toutes les circonstances.

Les femmes du Bacha, qui étaient au nombre de vingt-deux, se trouvaient toutes ensemble dans un salon destiné à leurs exercices. Elles étaient occupées séparément, les unes à peindre des

fleurs, d'autres à coudre ou à broder, suivant leurs talents ou leurs inclinations, qu'elles avaient la liberté de suivre. L'étoffe de leurs robes me parut la même ; la couleur du moins en était uniforme. Mais leur coiffure était variée, et je conçus qu'elle était ajustée à l'heur de leur visage. Un grand nombre de domestiques de l'un et de l'autre sexe, dont je remarquai néanmoins que ceux qui paraissaient du mien étaient des eunuques, se tenaient au coin du salon pour exécuter leurs moindres ordres. Mais cette foule d'esclaves se retira aussitôt que nous fûmes entrés, et les vingt-deux dames, se levant sans s'écarter de leurs places, parurent attendre les ordres de leur Seigneur, ou l'explication d'une visite qui leur causait apparemment beaucoup de surprise. Je les considérai successivement : leur âge me parut inégal ; mais si je n'en remarquai aucune qui me parut au-dessus de trente ans, je n'en vis pas non plus d'aussi jeunes que je me l'étais figuré, et celles qui l'étaient le plus n'avaient pas moins de seize ou dix-sept ans.

Chériber, c'était le nom du Bacha, les pria honnêtement de s'approcher, et, leur ayant appris en peu de mots qui j'étais, il leur proposa d'entreprendre quelque chose pour mon amusement. Elles se firent apporter divers instruments, dont quelques-unes se mirent à jouer, tandis que les autres dansaient avec assez de grâce et de légèreté. Ce spectacle ayant duré plus d'une heure, le Bacha fit apporter des rafraîchissements qui furent distribués dans chaque lieu du salon où elles avaient repris leur place. Je n'avais pas encore eu l'occasion d'ouvrir la bouche. Il me demanda enfin ce que je pensais de cette haute assemblée, et sur l'éloge que je fis de tant de charmes, il me tint quelques discours sensés sur la force de l'éducation et de l'habitude, qui rend les plus belles femmes soumises et tranquilles en Turquie, pendant qu'il

entendait, me dit-il, toutes les autres nations se plaindre du trouble et du désordre qu'elles causent ailleurs par leur beauté. Je lui répondis par quelques réflexions flatteuses pour les dames turques.

« Non, reprit-il, ce n'est point un caractère qui soit plus propre à nos femmes qu'à celles de tout autre pays. De vingt-deux que vous voyez ici, il n'y en a pas quatre qui soient nées Turques. La plupart sont des esclaves que j'ai achetées sans distinction. »

Et, me faisant jeter les yeux sur une des plus jeunes et des plus aimables.

« C'est une Grecque, me dit-il, que je n'ai que depuis six mois. J'ignore des mains de qui elle sortait. Le seul agrément de sa figure et de son esprit me l'a fait prendre au hasard, et vous la voyez aussi contente de son sort que le reste de ses compagnes. Cependant, avec l'étendue et la vivacité du génie que je lui connais, j'admire quelquefois qu'elle ait pu s'assujettir si tôt à nos usages, et je n'en puis trouver d'autre raison que la force de l'exemple et de l'habitude. Vous pouvez l'entretenir un moment, me dit-il, et je suis trompé si vous n'y découvrez tout le mérite qui élève chez vous les femmes à la plus haute fortune et qui les rend propres aux plus grandes affaires. »

Je m'approchai d'elle. Son goût était pour la peinture, et, peu attentive en apparence à ce qui se passait dans le salon, elle n'avait cessé de danser que pour reprendre son pinceau. Après quelques politesses sur la liberté que je prenais de l'interrompre, il ne s'offrit rien de mieux à mon esprit que ce que je venais d'apprendre de Chériber. Je la félicitai sur les qualités naturelles qui

la rendaient chère à son maître, et, lui faisant connaître que je n'ignorais pas depuis quel temps elle était à lui, j'admirai que dans un espace si court elle se fut formée si parfaitement aux usages et aux exercices des dames turques. Sa réponse fut simple. Une femme, me dit-elle, n'ayant point d'autre honneur à espérer que celui de plaire à son maître, elle se trouvait fort heureuse si Chériber avait d'elle l'opinion qu'il m'en avait fait prendre, et je ne devais pas être surpris qu'avec ce motif elle se fût conformée si facilement aux lois qu'il avait établies pour ses esclaves.

Ce dévouement sincère aux volontés d'un vieillard dans une fille charmante qui n'avait pas en effet plus de seize ans, me parut beaucoup plus admirable que tout ce que j'avais entendu du Bacha. Je croyais remarquer à l'air autant qu'au discours de la jeune esclave, qu'elle était pénétrée du sentiment qu'elle venait d'exprimer. La comparaison qui se fit dans mon esprit entre les principes de nos dames et les siens me porta sans dessein à lui marquer quelque regret de la voir née pour un autre sort que celui qu'elle méritait par tant de complaisance et de bonté. Je lui parlai avec douleur de l'infortune des pays chrétiens, où les hommes n'épargnant rien pour le bonheur des femmes, les traitant en reines plutôt qu'en esclaves, se livrant à elles sans partage, ne leur demandant, pour unique retour, de la douceur, de la tendresse et de la vertu, ils se trouvent presque toujours trompés dans le choix qu'ils font d'une épouse, avec laquelle ils partagent leur nom, leur rang et leur bien. Et croyant m'apercevoir que mes plaintes étaient écoutées avidement, je continuai de parler avec envie du bonheur d'un mari français qui trouverait dans la compagne de sa vie des vertus qui étaient comme perdues pour les dames turques, par le malheur qu'elles ont de ne jamais trouver dans les hommes un retour digne de leurs sentiments.

Cette conversation, où j'avoue que le mouvement de pitié qui m'emportait me fit laisser à la jeune Grecque peu de liberté pour me répondre, fut interrompue par Chériber. Il s'aperçut peut-être de la chaleur avec laquelle j'entretenais son esclave ; mais le témoignage de mon cœur ne me reprochant rien qui blessât sa confiance, je retournai à lui d'un air libre. Ses questions néanmoins ne furent accompagnées d'aucune marque de jalousie. Il me promit au contraire de me donner souvent le même spectacle si je le trouvais propre à m'amuser.

Il se passa quelques jours pendant lesquels je me dispensai volontairement de le voir, dans le seul dessein de prévenir toutes ses défiances par une affectation d'indifférence pour les femmes. Mais dans une visite qu'il me rendit lui-même pour me faire quelques reproches de l'avoir négligé, un esclave de sa suite remit un billet à l'un de mes gens. Ce fut à mon valet de chambre, qui me l'apporta aussi mystérieusement qu'il l'avait reçu. L'ayant ouvert, je le trouvai en caractères grecs, que je n'entendais pas encore, quoique j'eusse commencé depuis quelque temps à étudier cette langue. Je fis appeler aussitôt mon maître, qui passait pour un fort honnête chrétien, et je lui demandai l'explication de cette pièce, comme si le hasard l'eût fait tomber entre mes mains. Il m'écrivit la traduction : je reconnus tout d'un coup qu'elle venait de la jeune Grecque à qui j'avais parlé au sérail du Bacha. Mais j'étais fort éloigné de m'attendre à ce qu'elle contenait. Après quelques réflexions sur le malheur de sa condition, elle me conjurait, au nom de l'estime que je lui avais marquée pour les femmes qui aimaient la vertu, d'employer mon crédit à la tirer des mains du Bacha.

Je n'avais pris pour elle que les sentiments d'admiration qui étaient dus naturellement à ses charmes ; et dans les principes de conduite que je m'étais formés, rien n'était si opposé à mes intentions que de m'engager dans une aventure, où j'avais à craindre plus de peine que de plaisir à espérer. Je ne doutai point que la jeune esclave, charmée de l'image que je lui avais tracée en peu de mots du bonheur de nos femmes, n'eût pris du dégoût pour la vie du sérail, et que l'espérance de me trouver toutes les dispositions que je lui avais vantées dans les hommes de mon pays ne lui fît souhaiter de lier avec moi quelqu'intrigue d'amour.

En réfléchissant sur les dangers de cette entreprise, je ne fis que me confirmer dans ma première résolution. Cependant, le désir naturel d'obliger une femme aimable, à qui je supposai que sa condition allait devenir un supplice, me fit chercher s'il était impossible de lui procurer la liberté par des voies honnêtes. Il me vint à l'esprit d'en essayer une, qui ne devait exercer que ma générosité, par l'engagement que je voulais prendre de payer sa rançon. La crainte de choquer le Bacha par mes offres était capable de m'arrêter. Mais je formai un plan qui satisfît toute ma délicatesse. J'étais lié fort étroitement avec le Sélictar, qui est un des plus importants personnages de l'Empire. Je résolus de m'ouvrir à lui sur le désir que j'avais d'acheter une esclave qui appartenait au Bacha Chériber, et de l'engager à se charger de cette proposition comme s'il eût souhaité de faire le marché pour lui-même. Le Sélictar y consentit, sans me faire trop valoir un service si léger. Je le laissai le maître du prix. La considération que Chériber avait pour son rang, le rendit plus facile que je n'osais l'espérer. J'eus dès le même jour la parole du Sélictar, qui me fit avertir en même temps qu'il m'en coûterait mille écus.

Je m'applaudis d'un si bel emploi de cette somme ; mais étant à la veille d'obtenir ce que j'avais désiré, je fis une réflexion qui m'était échappée dans l'ardeur de réussir. Qu'allait devenir la jeune esclave ; quelles étaient ses vues en sortant du sérail ? Se proposait-elle de venir chez moi et de se faire un établissement dans ma maison ? Je la trouvais assez aimable pour mériter que je prisse soin de sa fortune ; mais outre les mesures de bienséance que je devais garder à mes domestiques, pouvais-je éviter que le Bacha n'apprit tôt ou tard où elle s'était retirée, et ne retombais-je pas malgré moi dans l'écueil dont j'avais cru me garantir ? Cette pensée me refroidit tellement pour mon entreprise, qu'ayant vu le lendemain le Sélictar, je lui marquais quelque regret de l'avoir employé dans une affaire dont je craignais que le Bacha ne ressentît trop de chagrin. Et, sans parler de lui remettre les mille écus, je le quittai pour rendre ma visite à Chériber.

Partagé tout à la fois entre le désir de rendre service à l'esclave, l'embarras que j'en appréhendais, et la crainte de chagriner mon ami, j'aurais souhaité de trouver quelque prétexte pour me dégager absolument de cette aventure, et je délibérai si le meilleur parti n'était pas de m'ouvrir assez au Bacha même, pour connaître du moins si le sacrifice dont je lui avais fait comme une nécessité ne lui coûtait pas trop de violence. Il me semblait qu'avec une excuse aussi juste que celle des égards de l'amitié, je pourrais me dispenser sans grossièreté de satisfaire les caprices d'une femme.

Ma visite fut si agréable à Chériber, qu'ayant prévenu par les témoignages de sa joie l'ouverture à laquelle je m'étais préparé, il eut le temps de me raconter sans interruption qu'il avait une femme de moins dans son sérail, et que la jeune Grecque dont il

m'avait procuré l'entretien était vendue au Sélictar. Il parut si peu contraint dans ce récit, que, jugeant de ses sentiments par ses expressions, je ne le crus point fort affligé de sa perte. Je remarquai encore mieux dans la suite qu'il n'avait aucune passion pour ses femmes. À l'âge où il était, les besoins du tempérament lui causaient peu d'inquiétude, et la dépense qu'il faisait dans son sérail était moins pour la satisfaction de son cœur que pour celle de sa vanité. Cette observation ayant levé tous mes scrupules, je perdis jusqu'à la pensée de les lui découvrir, et je crus devoir lui laisser celle où il était d'avoir acquis un droit essentiel sur la reconnaissance du Sélictar.

Cependant, m'ayant proposé d'aller passer quelques moments dans son sérail, il me parut embarrassé sur le compliment qu'il avait à faire à son esclave.

« Elle ignore, me dit-il, qu'elle va changer de maître. Après tous les témoignages qu'elle a reçus de mon affection, son orgueil sera blessé de me voir consentir si facilement à la mettre au pouvoir d'un autre. Vous serez témoin, ajouta-t-il, de la manière dont elle recevra mes adieux, car je vais la voir pour la dernière fois, et j'ai dit au Sélictar qu'il était le maître de se la faire amener quand il le jugera à propos. »

Je prévis que cette scène aurait en effet quelqu'agrément pour moi ; mais ce n'était point pour les raisons qui pouvaient la faire trouver embarrassante au Bacha.

N'ayant osé risquer un mot de réponse au billet de la jeune Grecque, je m'attendais bien qu'elle n'apprendrait point sans douleur que son esclavage allait augmenter dans le sérail du Sélictar. Que serait-ce de l'apprendre en ma présence, et de n'oser

faire éclater son ressentiment par des plaintes ? L'esclave de Chériber était venu deux fois me demander ma réponse, et je m'étais contenté de lui dire que je répondrais à l'opinion qu'on avait de moi avec tout le zèle qu'on en attendait.

Au lieu de me conduire au salon, le Bacha fit avertir son esclave de venir nous joindre dans un cabinet où il donna ordre qu'on ne reçût qu'elle après nous. Sa timidité, en nous abordant, me fit connaître l'agitation de son cœur. Elle ne put me voir avec son patron, sans se flatter que j'étais entré dans ses intentions, et que je lui apportais peut-être l'heureuse nouvelle de sa liberté. Le premier compliment du Bacha dut la confirmer dans cette idée. Il lui déclara avec beaucoup de douceur et de politesse, que malgré toute l'affection qu'il avait pour elle, il n'avait pu se défendre de céder à un puissant ami les droits qu'il avait sur son cœur ; mais sa consolation, ajouta-t-il, était de l'assurer, en la perdant, qu'elle ne pouvait tomber entre les mains d'un plus galant homme ; sans compter que c'était un des premiers Seigneurs de l'empire, et le plus capable par ses richesses et son penchant pour l'amour, de faire un heureux sort aux femmes qui prenaient quelqu'ascendant sur lui. Il lui nomma le Sélictar. Un regard tremblant qu'elle jeta sur moi, et la tristesse qui se répandit tout d'un coup sur son visage me parut un reproche d'avoir mal compris ses intentions. Elle se figura que c'était moi qui la tirais effectivement du sérail de Chériber, mais pour la faire changer seulement d'esclavage, et que j'avais mal entendu par conséquent ou compté pour rien les motifs qu'elle m'avait donnés pour la servir.

Chériber ne douta point que le trouble où il la voyait ne vînt du regret qu'elle avait de le quitter. Elle augmenta son erreur, en lui protestant que pour vivre dans la condition où la fortune

l'avait placée, elle ne souhaitait point d'autre maître que lui ; et la douleur lui fit joindre à cette protestation des instances si tendres et si pressantes, que je vis le Bacha au moment d'oublier toutes ses promesses. Mais, regardant son incertitude comme un mouvement passager, dont je fus beaucoup moins attendri que des larmes de la belle Grecque, je me hâtai de les secourir l'un et l'autre par quelques mots qui les remirent également.

« Vous devez être consolée, dis-je à l'esclave, par le chagrin que votre perte cause au Bacha ; et si vous doutiez du bonheur qui vous attend, je suis assez bien avec le Sélictar pour vous garantir qu'il vous rendra maîtresse de votre sort. »

Elle leva les yeux sur moi, et sa pénétration lui fit lire ma pensée dans les miens. Chériber ne vit dans mon discours que tout ce qui se rapportait à ses idées. Le reste de notre entretien devint plus tranquille. Il la combla de présents, et il voulut que j'aidasse à les choisir. Ensuite, m'ayant prié de trouver bon qu'il en usât familièrement, il passa avec elle dans un autre cabinet, où ils demeurèrent ensemble plus d'un quart d'heure ; et je ne doutai point que ce ne fut pour lui donner les dernières marques de sa tendresse. Mon cœur était bien libre, puisque je soutins cette idée sans la moindre émotion.

Cependant, l'affaire étant si avancée qu'il n'était plus question de délibérer, je ne pensai qu'à me rendre chez moi, pour y prendre mille écus que je portai sur le champ au Sélictar. Il me demanda agréablement si je lui ferais un secret de mon aventure ; et pour unique prix du service qu'il allait me rendre, il me pria de lui apprendre du moins par quel hasard je me trouvais lié avec une esclave de Chériber. Rien ne m'obligeant à la dissimulation, je lui racontai l'origine et la nature de mon in-

trigue. Et lorsqu'il eut marqué quelque peine à croire que ce fût ma seule générosité qui me portait à servir une fille aussi aimable que je lui avais représenté cette jeune Grecque, je lui jurai si sincèrement que j'étais sans passion pour elle, et que ne pensant qu'à la rendre libre, j'avais même quelqu'embarras sur le parti qu'elle prendrait en sortant d'esclavage, qu'il ne put lui rester le moindre doute de mes sentiments. Il me marqua l'heure à laquelle je pourrais la prendre chez lui. Je l'attendis sans impatience. Nous étions convenus de choisir le temps de la nuit, pour dérober la connaissance de cette aventure au public.

J'envoyai mon valet de chambre, vers les neuf heures du soir, dans une voiture peu éclatante, avec ordre de faire avertir seulement le Sélictar qu'il était de ma part à sa porte. On lui répondit que le Sélictar me verrait le lendemain, et qu'il remettait à me rendre compte alors de ce qu'il avait fait en ma faveur.

Ce retardement ne m'apporta point d'inquiétude. À quelque raison qu'il fallût l'attribuer, j'avais satisfait à tout ce que l'honneur et la générosité m'avaient prescrit, et la joie que pouvait me causer le succès de mon entreprise ne tirait sa force que de ces deux motifs. J'avais pensé sérieusement dans cet intervalle à la conduite que je devais tenir avec la jeune esclave. Mille raisons semblaient me défendre de la recevoir chez moi ; et m'arrêtant même à ce qu'il y avait de plus flatteur pour moi dans le parti qu'elle avait pris de solliciter mon secours, qui était peut-être l'espérance qu'elle me ferait une composition aisée de ses charmes, mon dessein n'était pas d'en faire ouvertement ma maîtresse.

Je m'étais adressé à mon maître de langues, que j'avais mis dans ma confidence. Il était marié. Sa femme devait recevoir l'es-

clave des mains de mon valet de chambre, et je me proposais d'aller savoir le lendemain d'elle-même ce qu'elle désirait encore de mon zèle.

Mais les raisons qui avaient arrêté le Sélictar étaient plus fortes que je n'aurais pu me l'imaginer. M'étant rendu chez lui lorsqu'il pensait lui-même à me prévenir par sa visite, mon arrivée et mes premières questions ne laissèrent pas de l'embarrasser. Il demeura quelques moments à me répondre. Ensuite, m'embrassant avec plus de tendresse que je n'en avais remarqué dans son caractère, il me conjura de rappeler à ma mémoire ce que je lui avais assuré la veille dans des termes qui ne lui avaient pas permis de soupçonner ma bonne foi. Il attendit que je les eusse confirmés par de nouvelles assurances, et, recommençant à m'embrasser d'un air plus ouvert et plus gai, il me dit qu'il était donc le plus heureux de tous les hommes, puisqu'ayant conçu une vive passion pour l'esclave de Chériber, il n'avait point à redouter la concurrence ni les oppositions de son ami. Il ne me dissimula rien.

« Je la vis hier, me dit-il, je passai une heure seulement avec elle ; il ne m'est point échappé un mot d'amour. Mais il m'est resté une impression de ses charmes qui ne me permet plus de vivre sans elle. Vous ne la voyez pas du même œil, continua-t-il, je me suis flatté qu'en faveur d'un ami vous abandonneriez sans peine un bien qui vous touche si peu. Mettez-y le prix dont vous la jugez digne, et ne soyez pas si réservé que Chériber, qui n'a pas connu ce qu'elle vaut ! »

Quoique je ne me fusse point attendu à cette proposition, après le service qu'il m'avait rendu, n'ayant rien dans le cœur qui pût me la faire regarder comme une infidélité, je ne me plaignis

point qu'elle blessât ni l'honneur ni l'amitié ; mais les mêmes motifs qui m'avaient porté à servir l'esclave, me révoltèrent contre la pensée de lui donner malgré elle un nouveau maître. Je ne fis point d'autre difficulté au Sélictar.

« Si vous m'appreniez, lui dis-je, qu'elle est sensible à votre tendresse, ou qu'elle consent du moins à vous appartenir, j'oublierais tous mes désirs, et j'atteste le Ciel que vous ne me demanderiez pas deux fois une satisfaction que je m'empresserais de vous accorder. Mais je sais au contraire qu'elle regarderait comme le dernier malheur de retomber dans un sérail, et c'est l'unique raison qui m'ait fait prendre intérêt à son sort. »

Il ne put s'empêcher de revenir ici aux principes de sa nation.

« Faut-il consulter, me dit-il, les inclinations d'une esclave ? »

Je pris le parti de lui ôter sur le champ ce prétexte.

« Ne lui donnez plus ce nom, répondis-je ; je ne l'ai achetée que pour la rendre libre : elle l'est depuis le moment qu'elle est sortie des mains de Chériber. »

Il parut extrêmement consterné de cette déclaration… Cependant comme je voulais me conserver son amitié, j'ajoutai qu'il n'était pas impossible que la tendresse et les offres d'un homme de son rang ne touchassent le cœur d'une fille de cet âge, et je lui engageai ma parole de consentir à tout ce qui me paraîtrait volontaire. Je lui proposai de ne pas remettre plus loin cette épreuve. Il reprit quelqu'espérance. La jeune Grecque fut appelée. Ce fut moi-même qui servis d'interprète aux sentiments du Sélictar ; mais je voulus qu'elle connût tous ses avantages, afin qu'il ne manquât rien à la liberté de son choix.

« Vous êtes à moi, lui dis-je ; je vous ai achetée de Chériber par la médiation du Sélictar. Mon intention est de vous rendre heureuse, et l'occasion s'en offre dès aujourd'hui. Vous pouvez trouver ici dans la tendresse d'un homme qui vous aime et dans l'abondance de toutes sortes de biens, ce que vous chercheriez peut-être inutilement dans tout le reste du monde. »

Le Sélictar, qui trouva mon langage et mon procédé sincères, s'empressa d'y joindre mille promesses flatteuses. Il prit son Prophète à témoin qu'elle tiendrait le premier rang dans son sérail. Il lui fit l'exposition de tous les plaisirs qui l'attendaient, et du nombre d'esclaves qu'elle aurait pour la servir. Elle écouta son discours ; mais elle avait pris le sens du mien.

« Si vous pensez à me rendre heureuse, me dit-elle, il faut me mettre en état de profiter de votre bienfait. »

Cette réponse ne pouvant me laisser d'incertitude, je ne pensai plus qu'à lui fournir toutes les armes qui pouvaient la défendre contre la violence, et quoique je n'en appréhendasse point d'un homme tel que le Sélictar, cette précaution me parut utile par mille raisons. Autant les Turcs gardent peu de ménagement pour leurs esclaves, autant respectent-ils les femmes libres. Je voulais qu'elle fût à couvert de tous les périls de sa condition.

« Suivez votre penchant, lui dis-je, et ne vous formez pas de crainte, ni de ma part ni de celle d'un autre, car vous n'êtes plus esclave ; et je vous rends tous les droits que j'ai sur vous et sur votre liberté. »

Elle savait, pour l'avoir entendu mille fois depuis qu'elle était en Turquie, quelle différence les Turcs mettent dans leurs manières à l'égard des femmes libres. Dans quelque transport de

joie que l'eût jetée ma déclaration, son premier mouvement fut de prendre l'air et la contenance qu'elle crut convenables au changement de son sort. J'admirai la modestie et la décence qui semblèrent tout d'un coup répandues sur son visage. Elle s'occupa moins à me témoigner sa reconnaissance qu'à faire entendre au Sélictar à quoi son devoir l'obligeait après la faveur que je venais de lui accorder. Il se vit forcé lui-même de le reconnaître, et ne marquant son chagrin que par son silence, il parut disposé à lui laisser la liberté qu'elle souhaitait de se retirer. J'ignorais où elle prétendait se faire conduire ; surprise elle-même que je ne lui expliquasse point mes intentions, elle s'approcha de moi pour me les demander. Je ne jugeai point à propos d'entrer dans un long éclaircissement à la vue du Sélictar, et l'assurant qu'elle continuerait de trouver dans mes services tous les secours qui lui seraient nécessaires, je la menai jusqu'à la porte de l'appartement, où je la mis entre les mains de mes gens, avec ordre de la conduire secrètement chez le maître de langues. On trouve à Constantinople des voitures propres à l'usage des femmes.

Mon étonnement fut que le Sélictar, loin de s'opposer au parti qu'elle prenait de se retirer, donna ordre qu'on lui ouvrît la porte de sa maison, et me reçut d'un visage fort tranquille, lorsque je retournai vers lui.

« Je loue, me dit-il, le généreux sentiment qui vous intéresse au bonheur de cette jeune Grecque, et je le trouve si désintéressé qu'il excite mon admiration. Mais puisque vous l'en jugez digne, l'opinion que vous avez d'elle sert à confirmer la tendresse qu'elle m'a inspirée. Elle est libre, continua-t-il, et je ne vous accuse point d'avoir préféré sa fortune à ma satisfaction. Mais je vous demande une grâce, dont je vous promets de ne pas abuser. C'est

de ne pas permettre qu'elle s'éloigne de Constantinople sans ma participation. Et vous ne serez pas lié longtemps par votre promesse, ajouta-t-il, car je vous engage la mienne, que vous saurez dans quelques jours quelles sont mes intentions. »

Je ne fis point difficulté de lui accorder une faveur si simple. Ayant même appréhendé qu'il ne lui restât quelque ressentiment de ma conduite, je fus charmé de me conserver à ce prix son estime et son amitié.

Quelques affaires que j'avais à terminer le même jour, me firent différer jusqu'au soir la visite que je devais à ma jeune Grecque. Le hasard me fit rencontrer Chériber. Il me dit qu'il avait vu le Sélictar, et qu'il l'avait trouvé extrêmement satisfait de son esclave. Ce ne pouvait être que depuis que je l'avais quitté. La discrétion qui lui avait fait cacher si soigneusement notre aventure augmenta l'opinion que j'avais de sa probité. Chériber releva beaucoup l'idée qu'il avait aussi de la mienne, et de la manière dont ce Seigneur s'était expliqué avec lui sur mon compte ; il m'assura que je n'avais point d'amis qui me fussent dévoués si parfaitement. Je reçus ce compliment avec la reconnaissance qu'il méritait. N'ayant point un intérêt fort vif à pénétrer où ce redoublement d'amitié, et la promesse que le Sélictar avait exigée de moi, pouvaient aboutir, mon imagination était aussi tranquille que mon cœur, et rien n'avait changé ma disposition lorsque je me rendis le soir chez le maître de langues.

On me dit que la jeune Grecque, qui avait déjà changé le nom de Zara, qu'elle portait dans l'esclavage, en celui de Théophé, attendait mon arrivée avec toutes les marques d'une vive impatience. Je me présentai à elle. Son premier mouvement fut de se jeter à mes genoux, qu'elle embrassa avec un ruisseau de pleurs.

Je fis longtemps des efforts inutiles pour la relever. Ses soupirs furent d'abord le seul langage qu'elle me fit entendre ; mais à mesure que le tumulte de ses sentiments diminuait, elle m'adressa mille fois les noms de son libérateur, de son père, et de son Dieu. Il me fut impossible de modérer ce premier transport, dans lequel il semblait que son âme se répandît tout entière. Et touché moi-même jusqu'aux larmes des expressions d'une si vive reconnaissance, je perdis comme la force de repousser ses tendres caresses, et je lui laissai toute la liberté de se satisfaire. Enfin lorsque je crus m'apercevoir qu'elle revenait un peu de son agitation, je la levai entre mes bras, et je la plaçai dans un lieu plus commode où je m'assis auprès d'elle.

Après avoir repris haleine pendant quelques moments, elle me répéta avec plus d'ordre ce qu'elle avait déjà commencé dans vingt discours interrompus. C'étaient des remerciements affectueux du service que je lui avais rendu, des marques d'admiration pour ma bonté, des prières ardentes au Ciel de me rendre avec une profusion de faveurs ce que toutes ses forces et tout son sang ne pourraient jamais la mettre en état de payer. Elle s'était fait une mortelle violence pour retenir ses transports aux yeux du Sélictar. Elle n'avait pas moins souffert du délai de ma visite, et si je n'étais pas persuadé qu'elle ne voulait vivre et respirer que pour se rendre digne de mes bienfaits, j'allais la rendre plus malheureuse qu'elle ne l'avait été dans l'esclavage. Je l'interrompis, pour l'assurer que des sentiments si vifs et si sincères étaient déjà un retour égal à mes services. Et ne pensant qu'à détourner des transports que je voyais prêts à se renouveler, je lui demandai pour unique faveur de m'apprendre depuis quel temps et par quelle infortune elle avait perdu sa liberté.

Je me dois ce témoignage, que malgré les charmes de sa figure, et ce désordre touchant où je l'avais vue à mes pieds et dans mes bras, il ne s'était encore élevé dans mon cœur aucun sentiment qui fût différent de la compassion. Ma délicatesse naturelle m'avait empêché de sentir rien de plus tendre pour une jeune personne qui sortait des bras d'un Turc, et dans laquelle je ne supposais d'ailleurs que le mérite extérieur qui n'est pas rare dans les sérails du Levant. Ainsi non seulement j'avais encore tout le mérite de ma générosité, mais il m'était tombé plus d'une fois dans l'esprit que si elle eût été connue de nos Chrétiens, je n'aurais pas évité la censure des gens sévères, qui m'auraient fait un crime de n'avoir pas employé pour le bien de la Religion, ou pour la liberté de quelques misérables captifs, une somme qu'ils auraient crue prodiguée à mes plaisirs. On jugera si la suite de cette aventure me rend plus excusable ; mais si j'avais quelque reproche à craindre dans son origine, ce ne serait pas ce qu'on va lire qui paraîtrait capable de me justifier.

Le moindre de mes désirs paraissant une loi pour Théophé, elle me promit de m'apprendre naturellement ce qu'elle savait de sa naissance et des aventures de sa vie.

« J'ai commencé à me connaître, me dit-elle, dans une ville de la Morée, où mon père passait pour étranger, et ce n'est que sur son témoignage que je me crois Grecque, quoiqu'il m'ait toujours caché le lieu de ma naissance. Il était pauvre, et n'ayant aucun talent pour acquérir plus de richesses, il m'éleva dans la pauvreté. Cependant je ne puis me rappeler aucune circonstance d'une misère que je n'ai jamais sentie.

« À peine étais-je âgée de six ans, que je me trouvai transportée à Patras ; je me souviens de ce nom, parce que c'est la pre-

mière trace que ma mémoire conserve de mon enfance. L'abondance où je m'y trouvai après une vie fort dure, fit aussi sur moi des impressions qui n'ont pu s'effacer. J'avais mon père avec moi ; mais ce ne fut qu'après avoir passé plusieurs années dans cette ville, que je connus distinctement ma situation, en apprenant à quel sort j'étais destinée. Mon père, sans être esclave, et sans m'avoir vendue, s'était attaché au gouverneur turc. Quelques agréments qu'on trouvait dans ma figure, lui avaient servi de recommandation auprès du gouverneur, qui s'était engagé à le nourrir pendant toute sa vie, et à me faire élever avec soin, sans autre condition que de me livrer à lui lorsque j'aurais atteint l'âge qui répond au désir des hommes. Avec un logement et la nourriture, mon père obtint un petit emploi. J'étais élevée sous ses yeux, mais par une esclave du gouverneur, qui attendit à peine que je fusse à l'âge de dix ans pour me parler du bonheur que j'avais eu de plaire à son maître et de l'espérance dans laquelle il prenait soin de mon éducation. Ce qui m'était annoncé comme la plus haute fortune ne se présenta plus à mon imagination que sous cette forme. L'éclat de plusieurs femmes qui composaient son sérail, et dont on me représentait l'heureuse condition, excitait mon impatience. Cependant il était dans un âge si avancé que mon père, désespérant d'en tirer pour toute sa vie les avantages qui l'avaient attiré à Patras, commençait à se repentir d'un engagement dont il avait à recueillir des fruits si courts. Il ne me communiquait point encore ces réflexions ; mais n'ayant point d'obstacles à craindre des principes où l'on m'élevait, il se lia secrètement avec le fils du gouverneur, qui marquait déjà beaucoup de passion pour les femmes, et lui proposa d'entrer dans les droits de son père aux mêmes conditions. On me fit voir à ce jeune homme. Il prit une vive passion pour moi. Plus impa-

tient que son père, il exigea du mien que le terme de leur convention fût abrégé. Je fus livrée à lui dans un âge où j'ignorais encore la différence des sexes.

« Vous voyez que le goût du plaisir n'a point eu de part à ma mauvaise fortune, et je suis moins tombée dans le désordre que je n'y suis née. Aussi n'en ai-je jamais connu la honte ni les remords. L'augmentation des années ne m'a pas même apporté de lumières qui aient pu servir à rectifier mes principes. Je n'ai pas connu non plus dans ces premiers temps les désirs dont se forment les passions. Ma situation était celle de l'habitude. Elle a duré jusqu'au temps que le gouverneur avait fixé pour m'approcher de lui. Son fils, mon père, et l'esclave qui avait été chargée du soin de mon enfance, tombèrent dans un embarras presqu'égal ; mais loin de le partager avec eux, j'étais encore persuadée que c'était au gouverneur que je devais appartenir. Il était fier et cruel. Mon père, qui avait compté mal à propos sur sa mort, se vit si pressé par le temps, que s'étant abandonné à ses craintes il résolut de prendre la fuite avec moi, sans s'ouvrir ni à l'esclave ni au jeune Turc. Mais son entreprise fut si malheureuse que nous fûmes arrêtés avant que d'avoir gagné le port.

« N'étant point esclave, son évasion n'était point un crime qui pût l'exposer au supplice. Cependant il essuya tous les emportements du gouverneur, qui lui reprocha non seulement sa fuite comme une trahison, mais tous les bienfaits qu'il avait reçus de lui comme un vol. Je fus renfermée dès le même jour au sérail. On m'annonça la nuit suivante que j'aurais l'honneur d'être comptée parmi les femmes de mon maître. Je reçus cette déclaration comme une faveur, et n'ayant point pénétré les raisons qui

avaient obligé mon père à fuir, je m'étais étonnée qu'il eût voulu renoncer tout d'un coup à sa fortune et à la mienne.

« La nuit arrive. On me prépare à l'honneur qu'on m'avait annoncé, et je suis conduite à l'appartement du gouverneur, qui me reçoit avec beaucoup de complaisance et de caresses. Dans le même moment on vient l'avertir que son fils demande avec les dernières instances à lui parler, et que les affaires qui l'amènent sont si pressantes qu'elles ne peuvent être remises au lendemain. Il le fait introduire, et donne l'ordre qu'on le laisse seul pour l'écouter. Je demeure néanmoins avec eux ; mais le père passe avec son fils dans un cabinet intérieur, où ils sont quelques moments ensemble. J'entendis à la vérité quelques termes violents, qui me firent juger que leur conférence n'était pas tranquille. Ils furent suivis d'un bruit qui commençait à m'alarmer, lorsque le fils sortant d'un air égaré, vient à moi, me prend par la main, et m'exhorte à fuir avec lui. Ensuite faisant attention sans doute à ce qu'il avait à craindre des domestiques, il sort seul, les trompe par des ordres feints de son père, et me laisse dans l'état où j'étais, c'est-à-dire tremblante de son agitation, et n'osant même aller jusqu'au cabinet pour m'assurer de ce qui s'y était passé.

« Cependant les esclaves à qui le jeune Turc avait déclaré que son père voulait être seul un quart d'heure, reparaissant après cet intervalle, et me trouvant dans la situation que je n'avais pas quittée, mon trouble leur fit naître des soupçons. Ils m'interrogent, Je leur montre le cabinet, sans avoir la force de parler. Ils y trouvent leur maître étendu dans son sang, et mort de deux coups de poignard. Leurs cris attirent aussitôt toutes les femmes du sérail. On me demande le récit d'un événement si tragique. Je raconte moins ce que j'avais vu que ce que je m'étais figuré d'en-

tendre ; et, ne pénétrant pas mieux qu'une autre dans le fond de cette aventure, mon ignorance et ma crainte se déclaraient également par mes larmes.

« On ne put douter que le gouverneur ne fût mort de la main de son fils. Cette opinion, qui était confirmée par la fuite du jeune Turc, produisit un effet fort étrange. Les femmes et les esclaves du sérail se croyant désormais sans maîtres, ne pensèrent qu'à s'emparer de ce qui s'offrait de plus précieux à leurs yeux, et qu'à profiter de l'obscurité pour s'échapper de leur prison. Ainsi, les portes ayant été ouvertes de tous côtés, je me déterminai à sortir, avec d'autant plus de raison que personne ne pensait ni à me consoler, ni à me retenir. Mon intention était de gagner le logement de mon père, qui était dans le voisinage du sérail, et je me flattais d'en trouver facilement la route. Mais à peine eus-je fait vingt pas dans les ténèbres, que je crus apercevoir le fils du gouverneur. Je ne le reconnus néanmoins qu'après m'être hasardée à lui demander qui il était. Il me dit que dans l'effroi du malheureux coup qu'il venait de commettre, il cherchait à s'assurer si son père était mort, pour se mettre à couvert aussitôt par la fuite. Je lui rendis témoignage de tout ce que j'avais vu. Sa douleur me parut sincère. Il m'apprit en deux mots qu'étant allé avec plus de crainte que de colère pour s'expliquer sur le commerce qu'il avait eu avec moi, son père furieux de cette déclaration, avait voulu lui ôter la vie de son poignard, et il n'avait pu s'en défendre qu'en le prévenant avec le sien. Il me proposa de l'accompagner dans sa fuite ; mais au moment qu'il m'en pressait avec beaucoup d'instances, nous fûmes enveloppés de plusieurs personnes qui le reconnurent, et qui, sur le bruit qui s'était déjà répandu de son crime, se prêtèrent la main pour l'arrêter. On me laissa libre. Je

me rendis secrètement chez mon père, qui me reçut avec un transport de joie.

« N'étant pas mêlé dans une si funeste aventure, il se proposa sur le champ de recueillir tout ce qu'il avait amassé pendant son séjour à Patras, et de quitter cette ville avec moi. Il ne m'expliquait point quelles étaient ses vues, et ma simplicité me les faisait encore moins appréhender. Nous partîmes sans obstacles. Mais à peine fûmes-nous en mer, qu'il me tint un discours qui m'affligea.

« — Vous êtes jeune, me dit-il, et la nature vous a donné tout ce qui est capable d'élever une femme à la plus haute fortune. Je vous mène dans un lieu où vous avez beaucoup de fruit à tirer de ces avantages ; mais je veux que vous me promettiez avec serment de ne vous conduire que par mes conseils. »

« Il me pressa de lui faire cette promesse dans les termes qu'il crut les plus propres à la rendre inviolable. Je me sentis une répugnance extrême à me lier comme il l'exigeait. Quelques réflexions que j'avais commencé à faire sur les aventures où il m'avait engagée me faisaient concevoir qu'en me liant avec un homme, je pouvais tirer plus d'agrément de mon propre choix. Le fils du gouverneur de Patras avec qui j'avais eu cette liaison, n'avait jamais fait d'impressions sur mon cœur ; tandis que j'avais vu mille jeunes gens avec qui je n'aurais pas été fâchée d'avoir la même familiarité. Cependant, l'autorité paternelle étant un joug auquel je n'avais pas la force de résister, je pris le parti de la soumission.

« Nous arrivâmes à Constantinople. Les premiers mois furent employés à me faire acquérir les manières et les connaissances

qui mettent une femme au goût de la capitale. Mon âge ne passait pas quinze ans. Sans s'ouvrir sur ses desseins, mon père me flattait sans cesse d'une fortune qui surpasserait mes espérances. Un jour qu'il revenait de la ville, il ne s'aperçut point qu'il avait été suivi par deux personnes, qui ne s'arrêtèrent qu'après s'être assurées de la maison où il entrait et qui se firent accompagner de quelques voisins pour y entrer avec lui. Nous n'en occupions qu'une petite partie. Ils frappèrent si brusquement à notre porte, que dans l'inquiétude qu'il eut de ce bruit, il me fit passer dans une seconde chambre qui touchait à la première. Ayant ouvert, il se vit arrêté tout d'un coup par un homme qu'il crut reconnaître, puisque sa vue lui fit perdre la voix, et qu'il demeura quelque temps sans répondre à plusieurs reproches injurieux que j'entendais distinctement. On l'appelait traître, lâche, qui n'échapperait pas plus longtemps à la justice, et qui rendrait compte malgré lui de ses perfidies et de ses vols. Il ne chercha point à se justifier, et ne voyant pas plus d'apparence à se défendre, il se laissa mener sans résistance au cadi.

« À peine fus-je remise de ma première frayeur, que, me couvrant la tête d'un voile, je me hâtai de suivre la route qu'on lui avait fait prendre. Comme l'audience de la justice s'accorde publiquement, j'arrivai assez tôt pour être témoin des plaintes de ses accusateurs, et de la sentence qui suivit immédiatement sa confession. On le chargeait d'avoir séduit la femme d'un Seigneur grec, dont il était l'intendant, de l'avoir enlevée avec une fille de deux ans qu'elle avait eue de son mari, et d'avoir dérobé en même temps ce qu'il avait trouvé de plus précieux chez son maître. N'ayant pu désavouer ces accusations, il chercha seulement à s'excuser, en prenant le ciel à témoin qu'il n'avait fait que céder aux sollicitations de la dame ; qu'elle était seule coupable du vol,

et qu'il n'en avait pas tiré le moindre avantage, par le malheur qu'il avait eu d'être volé si cruellement lui-même, qu'il était tombé dans le dernier excès de la misère. À la demande qu'on lui fit sur ce qu'étaient devenues la mère et la fille qu'il avait enlevées, il protesta qu'il les avait perdues toutes deux par la mort. Les seuls aveux auxquels il était forcé parurent suffisants au juge pour le condamner au supplice… J'entendis prononcer cette décision. Toute la honte que je ressentais d'être née d'un père si coupable ne m'aurait pas empêchée de faire éclater ma douleur par des cris et par des larmes. Mais ayant demandé au cadi la grâce d'être entendue un moment en secret, ce qu'il dit à ce juge parut l'adoucir, et servit du moins à faire différer l'exécution de son châtiment. Il fut conduit en prison. On augura bien d'un délai si contraire à l'usage. Pour moi, je n'eus pas d'autre parti à prendre, dans ma triste situation, que de retourner à notre logement, pour y attendre la fin d'une si cruelle aventure. Mais en approchant de la maison, j'y vis une foule de peuple, et des marques de désordre, qui me firent demander la cause de ce tumulte sans avoir la hardiesse d'avancer. Avec ce que je n'avais déjà que trop appris, on m'informa que l'usage de la ville étant de saisir les biens d'un criminel au moment que sa sentence est prononcée, cette rigoureuse coutume s'exécutait déjà sur ceux de mon père. Mes alarmes augmentèrent si vivement que, n'ayant point la force de déguiser qui j'étais, je conjurai, en tremblant, une femme turque à qui je m'étais adressée, de prendre pitié de la malheureuse fille du Grec qui venait d'être condamné. Elle leva mon voile pour observer mon visage, et ma douleur paraissant la toucher, elle me fit entrer dans sa maison avec le consentement de son mari. Ils me firent valoir tous deux le service qu'ils me rendaient. La crainte dont j'étais saisie me le fit encore exagérer. Je les laissai

les maîtres de mon sort, et je crus leur devoir la vie lorsqu'ils m'eurent promis d'en prendre soin. Il me restait néanmoins l'espérance que tout le monde avait formée sur le délai du cadi. Mais au bout de quelques jours, j'appris de mes hôtes que mon père avait subi sa sentence.

« Dans une ville où je ne connaissais personne, à l'âge d'environ quinze ans, avec si peu d'expérience du monde, et troublée par une disgrâce si humiliante, je me crus d'abord condamnée pour le reste de ma vie à l'infortune et à la misère. Cependant, l'extrémité de ma situation m'apprit à réfléchir sur mes premières années, pour chercher quelque règle qui pût servir à ma conduite. Dans toutes les traces qui m'en étaient restées, je ne trouvais que deux principes sur lesquels on avait fait rouler mon éducation : l'un qui m'avait fait regarder les hommes comme l'unique source de la fortune et du bonheur des femmes ; l'autre qui m'avait appris que par nos complaisances, notre soumission, nos caresses, nous pouvions acquérir sur eux une espèce d'empire, qui les mettrait à leur tour dans notre dépendance, et qui nous en faisait obtenir tout ce qui était propre à nous rendre heureuses. Quelqu'obscurité que j'eusse trouvée dans les desseins de mon père, je me souvenais que c'était aux richesses de l'abondance qu'il avait rapporté toutes ses vues. S'il avait pris tant de soins pour cultiver mes qualités naturelles depuis que nous étions à Constantinople, c'était en me mettant sans cesse devant les yeux que je pouvais espérer mille avantages au-dessus du commun des femmes. Il les attendait donc de moi, beaucoup plus qu'il n'avait le pouvoir de me les procurer ; ou si son adresse devait m'ouvrir les voies, ce n'était que par les moyens de réussir qu'il me connaissait, qu'il se promettait pour lui-même une partie des biens auxquels il me faisait aspirer. Sa mort m'avait-elle

fait perdre ce qu'il m'avait dit mille fois que j'avais reçu de la nature ? Ce raisonnement, qui se fortifia dans mon esprit pendant quelques jours de solitude, me fit naître une pensée que je crus capable de m'acquitter de la reconnaissance que je devais à mes hôtes. Ce fut de leur déclarer à quoi mon père m'avait crue propre, et de les substituer aux espérances qu'il avait conçues de moi. Je ne doutais point que, connaissant leur pays, ils ne comprissent tout d'un coup ce que j'étais capable de faire pour eux, et pour moi-même. Je fus si satisfaite de cette réflexion, que je résolus de n'en pas remettre au lendemain l'ouverture.

« Mais ce que la simplicité de mon esprit m'inspirait, n'avait pas manqué de se présenter à des gens beaucoup plus rusés que moi. La vue de quelques agréments sur le visage d'une étrangère qui se trouvait à Constantinople sans connaissance et sans protection, avait été le seul motif qui avait intéressé la femme turque à mon sort. Elle avait médité avec son mari un plan qu'elle se proposait de me faire goûter ; et le jour même où je comptais de lui découvrir le mien, était celui qu'elle avait choisi pour s'expliquer avec moi. Elle me fit plusieurs questions sur ma famille et sur le lieu de ma naissance, qui parurent servir à son dessein par les lumières qu'elle tira de mes réponses. Enfin, m'ayant flattée sur mes agréments, elle m'offrit de me rendre heureuse au-delà de mes désirs, si je voulais prendre ses conseils et me fier à sa conduite. Elle connaissait, me dit-elle, un riche négociant qui était passionné pour les femmes, et qui n'épargnait rien pour leur satisfaction. Il en avait dix, dont la plus belle m'était fort inférieure, et je ne devais pas douter que toute son affection se réunissant sur moi, il ne fît plus pour mon bonheur que pour celui des dix autres. Elle s'étendit beaucoup sur l'abondance qui régnait dans sa maison. J'en devais croire le témoignage de son

mari et le sien, puisqu'ils étaient employés depuis longtemps à son service, et qu'ils admiraient tous les jours les bénédictions que le Prophète avait répandues sur un si galant homme.

« Elle acheva ce tableau assez adroitement pour m'ébranler ; d'autant plus, qu'étant remplie de l'idée que j'allais lui communiquer, j'étais ravie qu'elle m'en eût épargné la peine, en me prévenant. Mais je ne trouvais dans l'amant qu'elle me proposait que la moitié de mes prétentions. Mon père m'avait toujours fait envisager l'élévation du rang avec les richesses. La qualité de négociant choqua ma fierté. Je fis cette objection à mes hôtes, qui, loin de s'y rendre, insistèrent beaucoup plus sur les avantages qu'ils m'offraient, et parurent blessés à la fin de ma résistance. Je compris que ce qu'ils avaient affecté de remettre à mon choix était déjà réglé entre eux, peut-être avec le négociant, au nom duquel ils agissaient. Je n'en fus que plus révoltée contre leurs instances ; mais, dissimulant mon chagrin, je leur demandai jusqu'au lendemain pour me déterminer. Les réflexions que je fis le reste du jour ayant augmenté mes répugnances, je pris dans le cours de la nuit suivante un parti que vous attribueriez à mon désespoir, si je ne vous assurais que je le pris avec beaucoup de tranquillité. Les grandes espérances de mon père, que je me rappelais sans cesse, eurent la force de soutenir mon courage. À peine crus-je mes hôtes endormis que, sortant de chez eux dans l'état où j'y étais venue, je m'engageai seule dans les rues de Constantinople, avec le dessein vague de m'adresser à quelque personne de distinction pour lui abandonner le soin de ma fortune. Une idée si mal conçue ne pouvait réussir heureusement. Je n'en fus persuadée que le lendemain, lorsqu'ayant passé le reste de la nuit dans un extrême embarras, je ne vis pas mieux pendant le jour par quel moyen je pourrais m'en délivrer. Je ne

trouvais dans les rues que des personnes du peuple, dont je n'espérais pas plus de secours que des hôtes que j'avais quittés. Quoi qu'il me fût facile de distinguer les maisons des grands, je ne voyais aucune apparence de m'en procurer l'accès, et ma timidité contre laquelle j'avais combattu, l'emportant enfin sur ma résolution, je me crus plus malheureuse qu'au premier moment qui avait suivi la mort de mon père. Je serais retournée dans la maison d'où je sortais si j'avais eu quelqu'espoir de la retrouver ; mais ouvrant les yeux sur mon imprudence, j'en fus si effrayée que ma perte me parut inévitable.

« Cependant, je connaissais aussi peu les maux qui me menaçaient que les biens que j'avais voulu me procurer. Mes craintes n'avaient pas d'objet fixe, et la faim qui commençait à me presser était encore la plus vive de mes inquiétudes. Le hasard, qui me servait seul de guide, m'ayant fait passer près du marché où se vendent les esclaves, je demandai ce que c'était qu'une troupe de femmes que je voyais rangées sous une voûte. On ne m'eut pas plutôt appris à quoi elles étaient destinées, que je regardai cette occasion comme une ressource. Je m'approchai d'elles, et, me plaçant au bout de la ligne, je me flattai que si j'avais les qualités qu'on m'avait vantées tant de fois, je ne serais pas longtemps sans me voir distinguée. Comme toutes mes compagnes avaient le visage couvert, je ne cédai point tout d'un coup à l'envie que j'avais de dévoiler le mien. Cependant, l'heure du marché étant arrivée, je ne pus voir diverses personnes occupées à se faire montrer quelques femmes qui ne me valaient pas, sans être pressée d'une vive impatience de lever mon voile. On ne s'était point aperçu que je fusse étrangère dans la troupe, ou plutôt on n'avait pu juger du dessein qui m'y avait amenée. Mais à peine eut-on vu paraître mon visage, les spectateurs, surpris de ma jeunesse et de

ma figure, s'assemblèrent autour de moi. J'entendis demander de tous côtés à qui j'appartenais, et les marchands d'esclaves le demandaient eux-mêmes avec admiration. Personne ne pouvant satisfaire à cette question, on prit le parti de s'adresser à moi. Mais en convenant que j'étais à vendre, je commençai par demander à mon tour qui étaient ceux qui pensaient à m'acheter. Une aventure si extraordinaire fit redoubler autour de moi la foule. Les marchands, aussi avides que les spectateurs, me firent des propositions que je dédaignai. Il se trouva quelques personnes qui répondirent à la question que j'avais faite, en me déclarant leurs noms et leurs qualités ; mais comme je n'entendis rien d'assez relevé pour satisfaire mon ambition, je m'obstinai à rejeter leurs offres. L'étonnement de ceux qui m'admiraient parut redoubler, lorsqu'ayant aperçu à quelque distance de moi une femme qui portait quelques aliments, la faim qui commençait à me dévorer me fit avancer rapidement vers elle. Je la conjurai de ne pas me refuser un secours dont la nécessité était pressante. Elle me l'accorda. J'en profitai avec une ardeur qui rendit tout le monde attentif au spectacle. On n'y comprenait rien. Je voyais dans les uns de la compassion pour mon sort, dans les autres de la curiosité, et dans presque tous les hommes les regards et les désirs de l'amour. Ces impressions, que je croyais démêler, soutenaient l'opinion que j'avais de moi, et me persuadèrent que cette scène tournerait à mon avantage.

« Après avoir essuyé mille questions auxquelles je refusais de satisfaire, la foule s'ouvrit enfin pour faire place à un homme qui s'était informé en passant de ce qui attirait la multitude de curieux qu'il voyait au marché. On lui avait raconté ce qui causait la surprise de tout le monde, et il ne s'approchait que pour contenter la sienne. Quoique les égards qu'on marquait pour lui me dis-

posassent à le recevoir avec plus de complaisance, je ne consentis à lui répondre qu'après avoir su de lui-même qu'il était l'intendant du Bacha Chériber. Je voulus savoir encore quel était le caractère particulier de son maître. Il m'apprit qu'il avait été Bacha d'Égypte, et qu'il possédait d'immenses richesses. Alors, m'approchant de son oreille, je lui dis que s'il me trouvait capable de plaire au Bacha, il m'obligerait beaucoup de me présenter à lui. Il ne se fit pas répéter cette prière, et, me prenant par la main, il me conduisit à sa voiture, qu'il avait quittée pour s'avancer jusqu'à moi. J'entendis les regrets de ceux qui me voyaient échapper, et leurs conjectures sur un événement qui leur paraissait plus obscur que jamais.

« En chemin, l'intendant du Bacha me demanda l'explication de mes desseins, et par quelle aventure une jeune Grecque, telle qu'on pouvait me reconnaître à mon habillement, se trouvait seule et maîtresse d'elle-même. Je lui composai une histoire qui n'était pas sans vraisemblance, mais où ma naïveté se trahissait assez pour lui faire conclure qu'il avait quelque profit à tirer du service qu'il allait rendre à son maître. La joie que j'avais d'être tombée si heureusement m'avait fait perdre toute vue d'intérêt, et je ne m'en étais d'ailleurs occupée que pour me mettre en état de marquer ma reconnaissance à mes hôtes. Je n'opposai rien à la prière que me fit l'intendant de reconnaître qu'il m'avait achetée d'un marchand d'esclaves. Il me promit à cette condition de me rendre de si bons offices auprès du Bacha que je tiendrais bientôt le premier rang dans son estime, et il me traça d'avance les moyens que je devais employer pour lui plaire. L'ayant prévenu en effet sur mon arrivée, il m'en fit obtenir un accueil qui remplit presque tout d'un coup l'idée que j'avais eue de sa fortune.

« Je fus établie dans un appartement de la magnificence de ceux que vous connaissez. Un grand nombre d'esclaves fut nommé pour me servir. Je passai quelque temps, seule, à recevoir les instructions qui devaient me former pour mon sort ; et dans ces premiers jours où je goûtai toute la douceur d'être servie au moindre signe, d'obtenir tout ce qui flattait mes goûts, et d'être respectée jusque dans mes caprices, je fus aussi heureuse qu'on peut l'être par un bonheur d'imagination. Ma satisfaction augmenta même, lorsqu'après quinze jours de préparation, le Bacha vint me déclarer qu'il me trouvait plus aimable que toutes ses femmes, et qu'à tout ce que j'avais déjà obtenu de sa libéralité, il donna ordre qu'on joignît mille nouveaux présents, dont l'abondance éteignait quelquefois mes désirs. Son âge le rendait fort modéré dans les siens. Mais il me voyait régulièrement plusieurs fois le jour. Ma vivacité, et l'air de joie dont tous mes mouvements se ressentaient, paraissaient l'amuser. Cette situation, dans laquelle j'ai passé deux mois, a sans doute été le plus heureux temps de ma vie. Mais je m'accoutumai insensiblement à ce qui avait eu le plus de charmes pour piquer mes inclinations. L'idée de mon bonheur ne me touchait plus, parce que je n'y voyais plus rien qui réveillât mes sens. Non seulement je n'étais plus flattée de la promptitude qu'on avait à m'obéir, mais je n'avais plus rien à commander. Les richesses de mon appartement, la multitude et la beauté de mes bijoux, la somptuosité de mes habits, rien ne se présentait plus à moi sous la forme que j'y avais trouvée d'abord. Dans mille moments où je me sentais à charge à moi-même, j'adressais la parole à tout ce qui m'entourait : « Rendez-moi heureuse, disais-je à l'or et aux diamants ! » Tout était muet et insensible. Je me crus attaquée de quelque maladie que je ne connaissais point. Je le dis au Bacha, qui s'était déjà aperçu

du changement de mon humeur. Il jugea que la solitude où je passais une partie du jour avait pu m'inspirer cette mélancolie, quoiqu'il m'eût donné un maître de peinture, suivant l'inclination que je lui avais marquée pour cet art. Il me proposa de passer dans l'appartement commun des femmes, dont il m'avait séparée par distinction. La nouveauté du spectacle servit à ranimer un peu mon goût. Je pris plaisir à leurs fêtes et à leurs danses, et je me flattai que, partageant le même sort, nous nous trouverions quelque ressemblance par le caractère et les inclinations. Mais si elles marquèrent de l'empressement pour se lier avec moi, je fus dégoûtée presqu'aussitôt de leur commerce. Je ne trouvai parmi elles que de petites attentions, qui ne répondaient point à ce qui m'occupait confusément, ni à mille choses enfin que je désirais sans les connaître. J'ai vécu dans cette société pendant près de quatre mois, sans prendre aucune part à ce qui s'y est passé ; fidèle à mes devoirs, évitant d'offenser personne, et plus aimée de mes compagnes que je ne cherchais à l'être.

« Le Bacha, sans se relâcher de ses soins pour son sérail, sembla perdre le goût qui l'avait attaché particulièrement à moi. J'y aurais été mortellement sensible dans les premiers temps ; mais comme si mes idées eussent changé avec mon humeur, je vis ce refroidissement avec indifférence. Je me surprenais quelquefois dans une rêverie dont il ne me restait rien à l'esprit quand j'étais revenue. Il me semblait que mes sentiments avaient plus d'étendue que mes connaissances, et que ce qui occupait mon âme était le désir d'un bien dont je n'avais pas l'idée. Je me demandais encore, comme j'avais fait dans ma solitude, pourquoi je n'étais pas heureuse avec tout ce que j'avais désiré pour l'être. Je m'informais quelquefois si dans un lieu où je croyais toute la fortune et tous les biens réunis, il n'y avait pas quelque plaisir que je

n'eusse point encore goûté, quelque changement qui pût dissiper l'inquiétude continuelle où j'étais. Vous m'avez vue occupée à peindre ; c'est le seul plaisir auquel j'ai été réduite, après en avoir tout espéré de ma condition. Encore était-il interrompu par de longues distractions, dont je n'ai jamais pu me rendre compte à moi-même.

« J'étais dans cette situation, lorsque le Bacha vous ouvrit l'entrée de son sérail. Cette faveur, qu'il n'accordait à personne, me fit attendre impatiemment ce qu'elle devait produire. Il nous ordonna de danser. Je le fis avec un redoublement extraordinaire de rêveries et de distractions. Mon inquiétude me fit aussitôt regagner ma place. J'ignore de quoi j'étais remplie, lorsque vous approchâtes de moi. Si vous me fîtes quelque question, mes réponses durent se ressentir de mon trouble. Mais l'ordre d'un discours sensé, que je vous entendis prononcer, me rendit d'abord extrêmement attentive. Un agréable instrument que j'aurais entendu pour la première fois, ne m'aurait pas fait une autre impression. Je ne me souvenais de rien qui se fût jamais si bien accordé avec l'ordre de mes propres idées. Ce sentiment redoubla, lorsque m'apprenant le bonheur des femmes de votre nation, vous m'expliquâtes d'où il peut dépendre, et ce que les hommes font pour y contribuer. Les noms de vertu, d'honneur et de conduite, dont je n'eus pas besoin d'autre explication pour me former l'idée, s'attachèrent à mon esprit, et s'y étendirent en un moment, comme s'ils m'eussent toujours été familiers. Je prêtai l'oreille avec une avidité extrême à tout ce que l'occasion vous fit ajouter. Je ne vous interrompis point de mes questions, parce qu'il ne vous échappa rien dont je ne trouvasse aussitôt le témoignage au fond de mon cœur. Chériber vint finir une conversation si douce ; mais je n'en avais pas perdu un seul terme, et vous ne

fûtes pas plutôt sorti que je commençai à m'en rappeler jusqu'aux moindres circonstances. Tout m'en était précieux. J'en fis dès ce moment mon étude continuelle. Le jour et la nuit ne me présentèrent plus d'autre objet. « Il y a donc un pays, disais-je, où l'on trouve un autre bonheur que celui de la fortune et des richesses ! Il y a des hommes qui estiment dans une femme d'autres avantages que ceux de la beauté ! Il y a pour les femmes un autre mérite à faire valoir, et d'autres biens à obtenir ! Mais comment n'ai-je jamais connu ce qui me flatte avec tant de douceur, et ce qui me semble conforme à mes inclinations ? » Quoique j'eusse à souhaiter là-dessus des détails que je n'avais pas eu le temps de vous demander, c'était assez de me trouver agitée par des désirs si vifs, pour former une haute idée de ce qui me causait tant d'émotion. Je n'aurais pas balancé à quitter le sérail, s'il m'avait été possible d'en sortir. Je vous aurais cherché dans toute la ville pour recevoir seulement l'explication de mille choses qui me restaient à savoir, pour vous faire répéter ce que j'avais entendu, pour vous entendre encore, et me rassasier d'un plaisir dont je n'avais fait que l'essai. Je rappelai du moins une espérance que j'avais toujours conservée, et sans laquelle j'aurais pris plus de précautions avec l'intendant du Bacha. N'étant point née esclave, et rien ne m'ayant forcée de l'être, je m'étais persuadée que si j'eusse pu supposer des circonstances où je me fusse lassée de mon sort, on n'aurait pu m'y retenir malgré moi. Je m'imaginai qu'il n'était question que de m'expliquer avec le Bacha. Mais comme j'avais l'occasion de voir quelquefois l'intendant, qui était chargé des réparations du sérail, je voulus d'abord m'ouvrir à lui. Il m'avait tenu parole. J'étais satisfaite de ses soins et de ses services, et je ne doutai point qu'il ne fût également disposé à m'obliger. Cependant, à peine eut-il compris où tendait mon dis-

cours, que, prenant un air froid et sérieux, il affecta d'ignorer le fondement de mes prétentions, et lorsque j'entrepris de lui rappeler mon histoire, il marqua de l'étonnement que j'eusse oublié moi-même qu'il m'avait achetée d'un marchand d'esclaves. Je reconnus clairement que j'étais trahie. La force de ma douleur ne m'empêcha pas néanmoins de considérer que les injures et les plaintes étaient inutiles. Je le conjurai la larme à l'œil de me rendre la justice qu'il me devait. Il me traita avec une dureté qu'il n'avait jamais eue pour moi, et, m'apprenant sans pitié que j'étais esclave pour le reste de ma vie, il me conseilla de ne lui renouveler jamais les mêmes discours si je ne voulais qu'il en avertît son maître. L'illusion qui m'avait dérobé si longtemps mon sort acheva de se dissiper. Je ne sais comment ma raison s'était plus formée depuis le court entretien que j'avais eu avec vous, que par tout l'usage que j'en avais fait jusqu'à l'âge où je suis. Je ne vis plus dans mes aventures passées qu'un sujet de honte, sur lequel je n'osais jeter les yeux ; et sans autres principes que ceux dont vous avez jeté la semence dans mon cœur, je me trouvais comme transportée dans un nouveau jour par une infinité de réflexions qui me faisaient tout regarder d'un autre œil. Je me sentis même une fermeté qui me surprenait dans une situation si cruelle ; et, plus résolue que jamais de m'ouvrir les portes de ma prison, je pensai que pour chercher les voies du désespoir, il fallait avoir tenté mille moyens que je pouvais encore espérer de l'adresse et de la prudence. Celui de m'ouvrir au Bacha me parut le plus dangereux. En m'exposant à son indignation, il ne pouvait servir qu'à attirer la haine de son intendant, et c'était rendre toutes les autres voies beaucoup plus difficile. Mais il me vint à l'esprit de m'adresser à vous. Tout le changement que j'éprouvais était non seulement votre ouvrage, mais devait recevoir de vous sa perfec-

tion. J'espérai qu'avec un peu de cette prévention que vous aviez marquée en ma faveur, vous ne me refuseriez pas votre secours.

« La difficulté n'était qu'à vous faire connaître le besoin que j'en avais. Je me hasardai à sonder une esclave, qui m'avait été fort attachée depuis mon entrée au sérail. Je lui trouvais tout le zèle que je désirais pour me servir ; mais elle était aussi resserrée que moi dans nos murs, et, n'en pouvant sortir sans crime, elle n'eut à m'offrir que l'entremise de son frère, qui est au service du Bacha. Je résolus d'en courir les risques. J'abandonnai entre les mains de mon esclave une lettre que vous avez reçue sans doute, puisque vous ne pouvez avoir eu d'autre motif pour vous employer à ma liberté, mais qui m'a jetée pendant quelques jours dans une nouvelle incertitude. Une de mes compagnes, attentive à ma conduite, et jugeant à mon air chagrin que je roulais quelque projet extraordinaire, m'observa dans le temps que j'écrivais ma lettre, et ne découvrit pas moins habilement que je l'avais remise à l'esclave. Elle se crut maîtresse de mon secret. Dès le même jour elle se procura la facilité de m'entretenir à l'écart, et, m'ayant déclaré l'avantage qu'elle avait sur moi, elle me confia à son tour une intrigue fort dangereuse où elle était engagée depuis quelques semaines. Elle recevait un jeune Turc, qui risquait témérairement sa vie pour la voir. Il passait au long des toits jusqu'au-dessus de sa fenêtre, où il trouvait le moyen de descendre à l'aide d'une échelle de cordes. La communication que j'avais avec toutes les femmes du Bacha n'ayant point empêché que je n'eusse conservé mon premier appartement, sa situation avait paru plus commode à mon adroite compagne, et le service qu'elle attendait de moi était d'y cacher pendant quelques jours son amant, qu'elle ne voyait point assez librement dans sa chambre.

« Cette proposition m'effraya. Mais j'étais liée par la crainte de quelque trahison. Ce que j'apprenais même ne pouvait servir de frein à cette femme téméraire, parce que je n'avais point de preuve à donner de l'aveu qu'elle m'avait fait, et que sur mon refus elle pouvait rompre toutes les traces de son commerce en cessant de recevoir son amant ; au lieu que ma lettre et les deux esclaves qui étaient dans ma confidence déposaient à tous moments contre moi. Je me soumis à toutes les lois qu'elle voulut m'imposer. Son amant fut introduit la nuit suivante. Je fus obligée, pour tromper les esclaves, de quitter mon lit pendant leur sommeil, et de conduire le Turc dans un cabinet dont j'avais seule la clef. C'était le lieu où ma compagne se proposait de le recevoir pendant le jour.

« Il fallait de l'adresse pour se dérober aux regards d'un grand nombre de femmes et d'esclaves. Mais dans un sérail bien fermé, on ne s'alarmait point de nous voir quelquefois disparaître, et la multitude des appartements pouvait favoriser ces courtes absences. Cependant, le Turc, qui ne m'avait vue qu'un instant à la lumière d'une bougie, avait pris pour moi les sentiments qu'il avait pour ma compagne. Dès la première visite qu'elle lui rendit avec ma clef que je lui avais abandonnée, elle lui remarqua une froideur qu'elle ne put attribuer longtemps à sa crainte. Il lui fit naître des raisons de souhaiter que je fusse témoin d'une partie de leurs entretiens. Elles étaient si frivoles que, le soupçonnant aussitôt d'infidélité, elle résolut de s'en assurer en satisfaisant à ses désirs. Je ne résistai point à la prière qu'elle me fit de l'accompagner. Son amant garda si peu de mesures, que, choquée moi-même de lui voir si peu d'attention pour elle, je ne condamnai point le dépit qui la fit penser à le renvoyer la nuit suivante. Il ne fit qu'irriter sa jalousie par le chagrin qu'il en marqua, et ses

regards me disaient en effet trop clairement la cause de ses regrets. Mais le châtiment l'emporta beaucoup sur le crime. En l'aidant à regagner le toit de sa fenêtre, elle le précipita si cruellement qu'il se tua dans sa chute. Ce fut elle-même qui m'apprit le lendemain cette vengeance barbare.

« Cependant elle n'avait pas fait réflexion qu'il avait entraîné à lui son échelle de corde, et que ce témoignage, joint à la triste situation où il était, ne manquerait pas de faire connaître tout d'un coup la nature de son entreprise. À la vérité il pouvait paraître incertain de quelle fenêtre il était tombé, parce qu'il y en avait plusieurs qui donnaient sur la cour. Mais l'alarme n'en fut pas moins vive dans la maison de Chériber, et les effets s'en communiquèrent tout d'un coup au sérail. Il interrogea lui-même toutes ses femmes. Il fit visiter tous les lieux qui pouvaient faire naître ses défiances. On ne découvrit rien ; et j'admirai avec quelle tranquillité ma compagne soutint les mouvements qui se faisaient autour d'elle. Enfin les soupçons de l'intendant tombèrent sur moi ; mais ce fut sans les communiquer à son maître. Il me dit qu'après les imaginations dont je m'étais remplie, il ne pouvait douter que ce ne fût moi qui avais troublé la paix du sérail, et qui avais pensé peut-être à me procurer la liberté par un crime. Les menaces par lesquelles il voulut m'en arracher l'aveu me causèrent peu d'épouvante ; mais je me crus perdue lorsqu'il me parla d'arrêter les esclaves qui m'étaient les plus attachées. Il observa ma frayeur, et, se disposant à passer aux effets, il me mit dans la nécessité de lui apprendre ce que je ne pouvais lui laisser découvrir lui-même, sans exposer mes malheureux esclaves à périr par un cruel supplice. Ainsi les recherches qu'on faisait pour le dérèglement d'autrui, servirent à m'arracher mon propre secret. Je confessai à l'intendant que je cherchais à me procurer la liber-

té par des voies que le Bacha même ne pouvait condamner, et sans faire valoir plus longtemps mes droits, je l'assurai que je ne pensais à l'obtenir qu'à titre d'esclave, et au prix dont on la ferait dépendre. Il voulut savoir à qui je m'étais adressée. Je ne pus lui dissimuler que c'était à vous. Ma sincérité fut utile à ma compagne, dont l'intrigue demeura ensevelie ; et l'intendant charmé en apparence de ce qu'il apprenait, m'assura qu'il contribuerait volontiers à ma satisfaction par cette voie.

« Sa facilité me surprit autant que sa rigueur m'avait effrayée. J'en ignore encore les motifs. Mais trop contente de me voir délivrée d'un si terrible obstacle, je vous fis demander plusieurs fois si ma prière avait fait quelque impression sur votre cœur. Votre réponse était douteuse. Cependant l'expérience vient de m'apprendre trop heureusement que vous vous occupiez d'une malheureuse esclave, et que je dois ma liberté au plus généreux de tous les hommes. »

Si l'on a fait, en lisant ce récit, une partie des réflexions qu'il me fit naître, on doit s'attendre à celles qui vont le suivre. En mettant à part les différences du langage, je trouvai à la jeune Grecque tout l'esprit que Chériber m'avait vanté. J'admirai même que sans autre maître que la nature, elle eût arrangé ses aventures avec tant d'ordre, et qu'en expliquant ses rêveries ou ses méditations, elle eût donné un tour philosophique à la plupart de ses idées. Le développement en était sensible, et je ne pouvais le soupçonner de les avoir empruntées d'autrui, dans un pays où l'esprit ne se tourne pas communément à cette sorte d'exercice. Je crus donc lui découvrir un riche naturel, qui étant accompagné d'une figure extrêmement touchante, en faisait sans doute une femme extraordinaire. Ses aventures n'eurent rien de révol-

tant pour moi, parce que depuis quelques mois que j'étais à Constantinople, il m'arrivait tous les jours d'apprendre les plus étranges événements par rapport aux esclaves de son sexe, et la suite de cette relation en fournira bien d'autres exemples. Je ne fus pas surpris non plus du récit qu'elle m'avait fait de son éducation. Toutes les provinces de la Turquie sont remplies de ces pères infâmes, qui forment leur fille à la débauche, et qui n'ont point d'autre occupation pour soutenir leur vie, ou pour avancer leur fortune.

Mais en examinant l'impression qu'elle prétendait avoir ressentie d'une conversation d'un moment, et les motifs qu'elle avait eus pour souhaiter de m'avoir l'obligation de la liberté, je ne pus me livrer si crédulement à l'air de naïveté et d'innocence qu'elle avait su mettre dans sa contenance et dans ses regards. Plus je lui avais reconnu d'esprit, plus je lui soupçonnais d'adresse ; et le soin qu'elle avait eu de me faire remarquer plusieurs fois sa simplicité, était précisément ce qui me la rendait suspecte. Aujourd'hui, comme du temps des Anciens, la bonne foi grecque est un proverbe ironique. Ce que je pus donc m'imaginer de plus favorable, fut qu'étant lasse du sérail, et flattée peut-être de l'espérance d'une vie plus libre, elle avait pensé à quitter Chériber pour changer de condition, et que dans la vue de m'inspirer quelques sentiments de tendresse, elle avait profité du discours que je lui avais tenu, pour me prendre du côté par lequel je lui avais paru sensible. Si je supposais quelque réalité dans la description qu'elle m'avait faite de ses agitations de cœur et d'esprit, il était aisé d'en trouver la cause dans la situation d'une jeune personne, qui n'avait pas dû goûter beaucoup de plaisir près d'un vieillard. Aussi m'avait-elle vanté la modération du Bacha. Et pour ne rien déguiser, j'étais à la fleur de mon âge ; et si l'on n eme flattait pas

sur ma figure, elle avait pu faire impression dans un sérail sur une jeune fille à qui je supposais autant de chaleur de tempérament que de vivacité d'esprit. J'ajouterai encore que dans les expressions de la joie, j'avais cru remarquer un emportement qui n'avait pas de proportion avec l'idée qu'elle avait toujours eue des aventures de sa vie. Ces grands transports n'étaient point amenés d'assez loin, et n'avaient point une cause assez sensible. Car à moins que de faire entrer la puissance du Ciel dans le changement de ses principes, quelle raison avait-elle d'être touchée jusqu'à cet excès du service que je lui avais rendu, et comment pouvait-elle regarder tout d'un coup avec tant d'horreur un lieu d'où elle n'avait point emporté d'autres sujets de plaintes que le dégoût qui naît de l'abondance ? De toutes ces réflexions dont j'avais fait une partie pendant son discours, la conclusion que je tirai fut que j'avais rendu à une jolie femme un service dont je ne devais pas me repentir, mais auquel toutes les belles esclaves auraient eu le même droit ; et quoique, en considérant sa figure avec admiration, je fusse flatté sans doute du désir que je lui supposais de me plaire, la seule pensée qu'elle sortait des bras de Chériber après avoir été dans ceux d'un autre Turc, et peut-être d'une multitude d'amants qu'elle m'avait déguisés, me servit de préservatif contre les tentations auxquelles la chaleur de mon âge aurait pu m'exposer.

Cependant j'étais curieux de savoir nettement à quoi elle se destinait. Elle devait comprendre que l'ayant rendue libre, je n'avais aucun droit de rien exiger d'elle, et que j'attendais au contraire qu'elle m'expliquât ses desseins. Je ne lui fis point de questions, et elle ne se hâta point de m'éclaircir. M'ayant remis sur l'article de nos femmes d'Europe, et sur les maximes dans lesquelles je lui avais dit qu'on les élevait, elle me fit entrer dans

cent détails sur lesquels je pris plaisir à la satisfaire. La nuit était fort avancée, lorsque je m'aperçus qu'il était temps de se retirer. Ne m'ayant marqué aucune vue, et ses discours étant toujours retombés sur son bonheur, sur sa reconnaissance et sur la satisfaction qu'elle avait à m'entendre, je lui renouvelai, en la quittant, les offres de mes services, et je l'assurai qu'aussi longtemps qu'elle s'accommoderait de la maison et des soins de son hôte, elle n'y manquerait de rien. L'adieu qu'elle me fit, me parut extrêmement passionné. Elle me donna le nom de son maître, de son roi, de son père, et de tous les noms tendres qui sont familiers aux femmes d'Orient.

Après avoir expédié quelques affaires importantes, je ne pus me mettre au lit, sans me représenter toutes les circonstances de ma visite. Elles me revinrent même en songe. Je me trouvai plein de cette idée à mon réveil, et mon premier soin fut de faire demander au maître des langues, comment Théophé avait passé la nuit. Je ne me sentais point rappelé à elle par un penchant qui me causât de l'inquiétude ; mais ayant l'imagination remplie de ses charmes, et ne doutant point qu'ils fussent à ma disposition, j'avoue que je consultai ma délicatesse sur les premières répugnances que je m'étais senti à lier un commerce de plaisir avec elle. J'examinai jusqu'où ce caprice pouvait aller, sans blesser la raison. Car les caresses de ses deux amants lui avaient-ils imprimé quelque tache, et devais-je me faire un sujet de dégoût de ce que je n'aurais point aperçu, si je l'avais ignoré ? Une flétrissure de cette espèce ne pouvait-elle pas être réparée par le repos et les soins de quelques jours, surtout dans un âge où la nature se renouvelle incessamment par ses propres forces ? D'ailleurs ce que j'avais trouvé de plus vraisemblable dans son histoire, était l'ignorance où elle était encore de l'amour. Elle avait à peine seize

ans. Ce n'était pas Chériber qui avait pu faire naître de la tendresse dans son cœur, et l'enfance où elle était à Patras l'en avait dû défendre avec le fils du gouverneur, autant que le récit qu'elle m'avait fait de ses dégoûts. Je me figurai qu'il y aurait de la douceur à lui faire faire cet essai, et je souhaitai, en y réfléchissant de plus en plus, d'avoir été assez heureux pour lui en faire éprouver déjà quelque chose. Cette pensée servit plus que le raisonnement à diminuer mes scrupules de délicatesse. Je me levai tout différent de ce que j'étais la veille, et si je ne me proposai pas de brusquer l'aventure, je résolus d'en jeter du moins les fondements avant la fin du jour.

J'étais invité à dîner chez le Sélictar. Il m'interrogea beaucoup sur l'état où j'avais laissé mon esclave. Je le fis souvenir qu'elle devait porter un autre nom, et, l'assurant que mon dessein était de la laisser jouir de tous les droits que je lui avais rendus, je le confirmai absolument dans l'opinion que je lui avais donnée de mon indifférence. Il s'en crut plus autorisé à me demander où elle était logée. Cette question m'embarrassa. Je ne pus m'en défendre que par un badinage agréable sur le repos dont elle avait besoin en sortant du sérail de Chériber, et sur le mauvais office que je lui rendais en découvrant sa retraite. Mais le Sélictar me jura si sérieusement qu'elle n'aurait rien à craindre de ses importunités, et qu'il ne pensait ni à la troubler, ni à la contraindre, qu'après la confiance qu'il avait eue à mes serments, je ne pus refuser avec bienséance de me rendre aux siens. Je lui appris la demeure du maître de langues. Il me renouvela sa parole, avec un air de sincérité qui me rendit tranquille. Notre entretien continua sur le mérite extraordinaire de Théophé. Ce n'était pas sans efforts qu'il avait fait violence à son inclination. Il me confessa qu'il ne s'était jamais senti plus touché par la figure d'un femme.

« Je me suis hâté de vous la rendre, me dit-il, de peur que ma faiblesse n'augmentât pour elle, en la connaissant mieux, et que l'amour ne devint plus puissant que la justice. »

Ce discours me parut d'un homme d'honneur, et je dois ce témoignage aux Turcs qu'il y a peu de Nations où l'équité naturelle soit plus respectée.

Tandis qu'il m'expliquait ses sentiments avec cette noblesse, on lui annonça le Bacha Chériber, qui parut au même moment avec des marques de chaleur et d'agitation dont nous lui demandâmes impatiemment le sujet. Il était lié avec le Sélictar autant qu'avec moi, et c'était sur la recommandation de l'un que je me trouvais dans la même familiarité avec l'autre. Sa réponse fut de jeter à nos pieds un sac de sequins d'or, qui contenait mes mille écus.

« Qu'on est à plaindre, nous dit-il, d'être le jouet de ses esclaves ! Voilà un sac d'or que mon intendant vous a volé, ajouta-t-il en s'adressant au Sélictar. Et ce n'est pas son unique vol. À force de supplices je viens d'arracher de lui une horrible confession. Je ne lui ai conservé la vie que pour lui faire recommencer l'aveu de son crime à vos yeux. Je mourrais de honte, si cet infâme esclave ne me rendait justice ! »

Il proposa au Sélictar de permettre qu'il le fît introduire. Mais nous le priâmes l'un et l'autre de nous préparer à cette scène par quelques mots d'explication.

Il nous apprit qu'un autre de ses gens, jaloux à la vérité du pouvoir que l'intendant avait usurpé dans la maison, mais intéressé par cette raison à l'observer, s'était aperçu que l'eunuque du Sélictar, qui était venu prendre la jeune esclave, avait compté

beaucoup d'or à l'intendant avant que de la recevoir de ses mains. Étant encore sans soupçon il lui avait parlé de ce qu'il avait vu, par la seule curiosité de savoir à quoi montait cette femme. Mais l'intendant, confus d'avoir été surpris, l'avait conjuré aussitôt de garder le silence, et lui avait fait un gros présent pour l'y engager. C'était déguiser au contraire l'envie que l'autre avait de le perdre. Ne doutant point qu'il ne se fût rendu coupable de quelque infidélité dont il craignait le châtiment, il avait découvert aussitôt ses conjectures au Bacha, qui n'avait pas eu de peine à pénétrer la vérité. L'intendant, pressé par les menaces de son maître, avait confessé que lorsque le Sélictar était venu proposer au Bacha de lui vendre la jeune Grecque, il avait entendu ces deux seigneurs disputer civilement sur le prix de sa rançon, et son maître protester, que se croyant trop heureux de pouvoir obliger son illustre ami, il était résolu de lui céder gratuitement son esclave. Ayant remarqué qu'ils s'étaient séparés sans avoir fini ce combat de politesse, il avait suivi le Sélictar, et lui avait dit, comme s'il eût été envoyé par le Bacha, que puisqu'il s'obstinait à ne pas recevoir l'esclave comme un présent, il en donnerait la valeur de mille écus. Il avait ajouté qu'il était chargé de les recevoir, et de remettre l'esclave à ceux qui la viendraient prendre par ses ordres. Chériber, qui lui avait commandé au contraire de la conduire chez son ami, s'était reposé sur lui de ce soin et n'avait pas eu la moindre défiance du compte qu'il lui en avait rendu. Mais apprenant qu'il n'avait pas été moins joué que le Sélictar, sa colère avait été furieuse. Et dans un homme à qui il confiait aveuglément la conduite de ses affaires, il avait jugé que cette tromperie n'était pas la première. Ainsi, pour tirer l'aveu de ses autres crimes autant que pour le punir de celui-ci, il l'avait forcé de révéler tout l'abus qu'il faisait de sa confiance. L'aventure de Théo-

phé avait paru à Chériber une de ses plus noires friponneries. Il ne pouvait lui pardonner les injustices qu'il lui avait fait commettre contre une personne libre. « Loin de la traiter en esclave, j'aurais respecté les malheurs, j'aurais pris soin de sa fortune : et toute ma surprise est qu'elle ne m'ait jamais fait connaître la vérité par ses plaintes. »

Ce récit me causa bien moins d'étonnement qu'au Sélictar. Cependant, je continuai de cacher ce qu'il était inutile de leur apprendre, et la manière dont je parlai à Chériber fit concevoir au Sélictar que je souhaitais toujours de n'être pas mêlé dans cette aventure. L'intendant ayant été introduit, son maître le força de nous raconter dans quelles circonstances il avait trouvé la jeune Grecque, et par quelle perfidie il avait abusé de son innocence pour la faire passer dans l'esclavage. Nous nous intéressâmes peu au sort de ce misérable, qui fut envoyé sur-le-champ au supplice qu'il avait mérité.

Le Sélictar ne fit pas difficulté, après cette explication, de reprendre mes sequins, qu'il fit porter chez moi le jour suivant. Mais à peine Chériber nous eut-il quittés, que revenant avec plus de chaleur que jamais à Théophé, il me demanda ce que je pensais d'une aventure si singulière ?

« Si elle n'est pas née pour l'esclavage, me dit-il, il faut qu'elle soit d'une condition fort supérieure aux apparences. »

Son raisonnement était fondé sur ce qu'à la réserve des états serviles où l'on forme les jeunes gens à quelque talent particulier pour en faire un trafic, la bonne éducation, en Turquie comme ailleurs, est la marque d'une naissance au-dessus du commun, à peu près comme l'on n'est point surpris en France de trouver de

la bonne grâce et des airs de politesse dans un maître à danser, tandis qu'on prendrait les mêmes dehors dans un inconnu pour des témoignages qui annoncent un homme de condition. Je laissai le Sélictar dans ses conjectures. Je ne lui communiquai pas même ce qui pouvait les éclaircir. Mais je ne fus pas moins frappé de sa réflexion, et, me rappelant cette partie du récit qui regardait la mort de son père, je m'étonnai d'avoir fait si peu d'attention à l'enlèvement d'une dame Grecque et de sa fille, dont on l'avait accusé. Il ne me parut pas impossible que Théophé n'eût été cette enfant de deux ans qui avait disparu avec sa mère. Cependant, quel moyen de pouvoir obtenir là-dessus quelque lumière ? Et n'en aurait-elle pas eu quelque défiance elle-même, si elle eût vu dans cette aventure le moindre rapport avec les siennes ? Je me proposai néanmoins de lui faire quelques nouvelles questions pour satisfaire ma curiosité, et je ne remis pas ce dessein plus loin qu'à ma visite.

Mon valet de chambre étant le seul de mes gens qui sût mes relations avec Théophé, j'étais résolu de tenir cette intrigue secrète, et de ne prendre jamais que le temps du soir pour aller chez le maître de langues. Je m'y rendis à l'entrée de la nuit. Il m'apprit qu'une heure auparavant, il y était venu un Turc de fort bonne mine, qui avait demandé avec empressement à parler à la jeune Grecque, mais en lui donnant le nom de Zara, qu'elle avait porté au sérail. Elle avait refusé de le voir. Après avoir marqué beaucoup de chagrin de ce refus, le Turc avait laissé au maître de langues une cassette dont il était chargé pour elle, avec un billet à la façon des Turcs, qu'il l'avait priée instamment de lire. Théophé avait refusé également de recevoir le billet et la cassette. Le maître de langues me les remit. Je les pris avec moi en entrant dans l'appartement, et plus curieux qu'elle de pénétrer le fond de

cette aventure, je l'excitai à ouvrir le billet en ma présence. Il me fut plus aisé qu'à elle de le reconnaître pour une galanterie du Sélictar. Les expressions en étaient mesurées ; mais elles ne paraissaient pas moins partir d'un cœur pénétré de ses charmes. On la priait de ne rien craindre de la fortune, aussi longtemps qu'elle daignerait accepter les secours d'un homme qui n'avait rien dont elle ne pouvait disposer. En lui envoyant une somme d'argent, avec d'autres présents considérables, il ne donnait à cette générosité que le nom d'un essai léger, qu'elle le trouverait toujours prêt à redoubler. J'expliquai naturellement à Théophé de quelle main je croyais cette lettre, et j'ajoutai, pour lui donner occasion de me découvrir ses sentiments, que le Sélictar avait pour elle autant de respect que d'amour depuis qu'il ne la considérait plus comme esclave. Mais elle parut si indifférente pour ce qu'il pensait d'elle, qu'entrant furieusement dans ses idées, je remis la cassette au maître de langues pour la rendre au messager du Sélictar lorsqu'il reparaîtrait. Elle avait quelque regret d'avoir ouvert la lettre et de ne pouvoir feindre par conséquent d'ignorer ce qu'elle contenait ; mais par une seconde réflexion dont elle ne fut redevable qu'à elle-même, elle prit le parti de lui répondre. J'attendis curieusement quels termes elle allait employer, car elle ne pensa point à me cacher son dessein. Une dame de Paris, avec autant d'usage du monde que d'esprit et de vertu, n'aurait pas pris un autre ton pour éteindre l'amour et l'espérance dans le cœur d'un amant. Elle donna, sans affectation, cette réponse au maître de langues, en le priant de lui épargner désormais tout ce qui pourrait ressembler à cette aventure.

Je ne déguiserai point que l'amour-propre me fit expliquer ce sacrifice en ma faveur, et n'ayant point perdu le projet dont je m'étais rempli le matin, j'interrompis tout ce qui appartenait au

Sélictar pour commencer par degrés à m'occuper de mes propres intérêts. Mais je fus interrompu moi-même par une infinité de réflexions qui sortaient naturellement de la bouche de Théophé, et dont je reconnaissais la source dans quelques traits légers qui m'étaient échappés la veille. Son esprit porté de lui-même à méditer ne saisissait rien qu'il n'étendît aussitôt pour le considérer sous toutes ses faces, et je remarquai qu'elle n'avait point eu d'autre occupation depuis que je l'avais quittée. Elle me fit mille questions nouvelles, comme si elle n'eût pensé qu'à se préparer des sujets de méditation pour la nuit suivante. Était-elle frappée de quelqu'usage de ma Nation, ou de quelque principe qu'elle entendit pour la première fois, je la voyais un moment recueillie pour le graver dans sa mémoire ; et quelquefois elle me priait de le répéter, dans la crainte de n'avoir pas saisi tous les sens de mes expressions ou dans celle de l'oublier. Au milieu d'un entretien si sérieux, elle trouvait toujours le moyen de mêler quelques témoignages de la reconnaissance qu'elle me devait ; mais elle m'avait jeté si loin de mes prétentions par les discours qui avaient précédé ces tendres mouvements, que je ne pouvais revenir assez tôt à moi-même pour en tirer l'avantage que j'aurais souhaité. D'ailleurs, l'intervalle était si court, que me faisant passer aussitôt à d'autres pensées par quelque nouvelle question, elle me mettait dans la nécessité continuelle de paraître plus grave et plus sérieux que je n'avais voulu l'être.

Dans l'ardeur qui la rappelait sans cesse à cette espèce de philosophie, à peine me laissa-t-elle le temps de lui communiquer les soupçons que le Sélictar m'avait fait naître sur son origine. Cependant, comme je n'avais pas besoin de préparations pour lui parler de son père, je la priai de suspendre un moment sa curiosité et ses réflexions.

« Il m'est venu un doute, lui dis-je, et vous reconnaîtrez tout d'un coup que c'est l'admiration que j'ai pour vous qui me l'inspire. Mais avant que de vous l'expliquer, j'ai besoin de savoir si vous n'avez jamais connu votre mère. »

Elle me répondit qu'il ne lui en restait pas la moindre trace. Je continuai :

« Quoi ? Vous ignorez à quel âge vous l'avez perdue ? Vous ne savez point par exemple si c'est avant cet enlèvement dont on a fait le crime de votre père ; et vous ignorez même si elle était différente de cette dame Grecque qui l'avait engagée à quitter son mari, et qui était accompagnée, si je me rappelle bien votre récit, d'une fille âgée de deux ans ? »

Mon discours la fit rougir, sans que je pusse distinguer encore la cause de son émotion. Enfin, rompant le silence qu'elle avait gardé un moment :

« Vous serait-il venu, me dit-elle, la même pensée qu'à moi, ou le hasard vous aurait-il procuré quelques lumières sur un doute dont je n'ai osé faire l'ouverture à personne ?

— Je ne pénètre point votre idée, repris-je, mais en admirant mille qualités naturelles qui vous distinguent du commun des femmes, je ne puis me persuader que vous soyez née d'un père aussi infâme que vous m'avez représenté le vôtre ; et plus je vous vois d'ignorance sur les premiers temps de votre vie, plus je suis porté à vous croire fille de ce même seigneur Grec dont le misérable qui vous donnait faussement ce nom avait enlevé la femme. »

Cette déclaration produisit sur elle un effet surprenant. Elle se leva dans une espèce de transport.

« Ah ! c'est ce que j'ai pensé longtemps, me dit-elle, sans avoir la hardiesse de m'en flatter tout à fait. Vous y voyez donc quelque apparence ? »

Ses yeux se couvrirent de larmes en me faisant cette question.

« Hélas ! reprit-elle aussitôt, pourquoi me remplir d'une idée qui ne peut servir qu'à augmenter ma honte et mes malheurs ! »

Sans pénétrer quel sens elle attachait aux termes de malheur et de honte, j'écartai ces fâcheuses images en lui représentant au contraire qu'elle n'avait rien de plus heureux à souhaiter que de se trouver née d'un autre père que le scélérat qui avait usurpé ce titre. Et le seul doute où elle était là-dessus me paraissant capable de confirmer le mien, je la pressai non seulement de se rappeler tout ce qui pouvait nous conduire à quelqu'éclaircissement pour le temps de son enfance, mais de m'apprendre si elle n'avait point entendu à l'audience du cadi le nom de la dame Grecque dont je la croyais fille, ou du moins celui des accusateurs qui avaient traîné au supplice le malheureux auteur de toutes ses infortunes. Elle ne se rappela rien. Mais en nommant moi-même le cadi, il me parut que j'avais quelques lumières à espérer de ce magistrat, et je promis à Théophé de prendre le lendemain des informations. Ainsi, cette soirée où je m'étais flatté de donner quelque chose à la galanterie, se passa dans des discussions de fortune et d'intérêts.

Je me fis un reproche, en me retirant, d'avoir gardé tant de mesure avec une femme qui sortait du sérail, surtout après le récit qu'elle m'avait fait des autre circonstances de sa vie. Je me de-

mandai à moi-même si en supposant qu'elle n'eût pour moi toute l'inclination que je lui croyais encore, j'étais disposé à m'attacher à elle dans le sens qu'on donne en France à ce qu'on appelle entretenir une femme ; et me trouvant moins d'éloignement que je n'en avais eu d'abord pour former cette sorte de liaison avec elle, il me sembla que sans employer tant de détours, je n'avais qu'à lui en faire naturellement la proposition. Si elle la recevait avec autant de satisfaction que je ne croyais pas devoir en douter, la passion du Sélictar ne pouvait me causer d'embarras lorsqu'il m'avait déclaré lui-même qu'il ne prétendait rien obtenir de la violence ; et quand les informations que je voulais prendre me feraient découvrir sa naissance, ce qui la relèverait un peu à mes yeux n'empêchant point qu'elle n'eût essuyé les disgrâces qu'elle m'avait racontées, je ne voyais dans toutes les découvertes que je pouvais faire qu'une raison d'augmenter mon goût pour elle, sans qu'elle en fût moins propre au commerce où je voulais l'engager. Je m'arrêtai absolument à ce dessein. On voit combien j'étais encore éloigné de tous les sentiments de l'amour.

M'étant fait conduire le lendemain chez le cadi, je lui rappelai l'affaire d'un Grec qu'il avait condamné au supplice. Il l'avait si peu oublié que m'en faisant aussitôt le détail, il me donna le plaisir de lui entendre répéter plusieurs fois les noms que je cherchais à connaître.

Le seigneur Grec, dont la femme avait été enlevée, se nommait Paniota Condoidi ; c'était lui-même qui avait reconnu le ravisseur dans une rue de la ville, et qui l'avait fait arrêter. Mais il n'avait tiré de cette rencontre, ajouta le cadi, que la satisfaction d'être vengé ; et la femme, ni la fille, ni ses joyaux, n'avaient point été retrouvés. J'admirai cette réflexion, lorsqu'il me semblait que

tous les soins par lesquels on pouvait parvenir à les retrouver effectivement, avaient été négligés. J'en marquai même quelque surprise au cadi.

« Que pouvais-je faire de plus ? me dit-il. Le criminel déclara que la dame et sa fille étaient mortes. Cette déclaration devait être sincère, puisque le seul moyen qui lui restait de conserver sa vie était de les faire paraître, si elles eussent été vivantes : aussi n'eut-il pas plutôt entendu prononcer sa sentence, qu'il espéra de m'embarrasser par des fables ; mais je reconnus bientôt qu'il ne cherchait qu'à tromper ma justice. »

Comme je me rappelais qu'en effet l'exécution de la sentence avait été suspendue, je priai le cadi de m'apprendre la cause de cet incident. Il me dit que le criminel, ayant demandé à lui parler à l'écart, lui avait offert, pour obtenir la vie, non seulement de lui représenter la fille du seigneur Condoidi, mais de la lui livrer secrètement pour son sérail ; et que sur le détail qu'il lui avait fait de plusieurs circonstances, il avait eu l'art de lui faire trouver quelqu'air de vérité de cette promesse. Mais tous les mouvements qu'on s'était donné pour la découvrir, avaient été inutiles ; et jugeant enfin que c'était l'artifice d'un malheureux, qui employait le mensonge pour retarder son supplice, l'indignation qu'il avait eue de sa hardiesse et de son infamie, n'avait servie qu'à lui faire hâter sa mort. Je ne pus m'empêcher de communiquer à ce premier juge des Turcs quelques réflexions sur sa conduite.

« Qui vous empêchait, lui dis-je, de garder quelques jours de plus votre prisonnier, et de prendre le temps de vous procurer des informations dans les lieux où il avait demeuré depuis son crime ? Ne pouviez-vous pas le forcer de vous découvrir où la dame Grecque était morte, et par quel accident il l'avait perdue ?

Enfin n'était-il pas aisé de remonter sur ses traces, et de les suivre jusque dans les moindres circonstances ? C'est notre méthode en Europe, ajoutai-je, et si nous n'avons pas plus de zèle que vous pour l'équité, nous nous entendons mieux à la recherche du crime. »

Il trouva mes conseils si justes qu'il m'en fit des remerciements, et quelques discours qu'il ajouta sur l'exercice de sa profession me persuadèrent que les Turcs ont plus de gravité que de lumières dans leurs tribunaux de Justice.

Avec le nom du seigneur Grec, je tirai du cadi le lieu de sa demeure : c'était une petite ville de la Morée, que les Turcs nomment Acade. Il ne me parut pas aisé d'y trouver tout d'un coup de la communication, et je pensai d'abord à m'adresser au Bacha de cette province. Mais ayant appris qu'il se trouvait à Constantinople quantité de marchands d'esclaves du même pays, je fus si heureux que le premier chez lequel je me fis conduire, m'assura que le seigneur Condoidi n'avait pas quitté cette ville depuis plus d'un an, et qu'il y était connu de toutes les personnes de la Nation. La difficulté n'était plus qu'à trouver sa maison. Le marchand d'esclaves me rendit aussitôt ce service. Je ne différai pas à m'y rendre, et mon ardeur redoublant par le succès de mes premiers soins, je crus toucher à l'éclaircissement que je désirais.

La maison et la figure du seigneur grec ne me donnèrent point une haute idée de ses richesses. Il était d'une de ces anciennes familles, qui conservent moins de lustre que de fierté de leur noblesse, et qui dans l'abaissement où elles sont tenues par les Turcs, n'oseraient faire parade de leur bien, si elles en avaient assez pour vivre avec plus de distinction. Condoidi, qui avait l'air en un mot d'un bon gentilhomme campagnard, me reçut civilement

sans avoir appris qui j'étais, car j'avais renvoyé mon équipage en quittant le cadi ; et paraissant attendre sans empressement mes explications, il me donna tout le temps de lui faire le discours que j'avais médité.

Après lui avoir témoigné que je n'ignorais point ses anciennes infortunes, je le priai de pardonner à l'intérêt que diverses raisons m'y faisaient prendre, une curiosité qu'il pouvait satisfaire aisément. C'était celle de savoir de lui-même depuis quel temps il avait perdu sa femme et sa fille. Il me répondit qu'il y avait quatorze ou quinze ans. Ce temps répondait si juste à l'âge de Théophé, du moins en y joignant les deux ans qu'elle avait alors, que je crus mes doutes à demi levés.

« Croyez-vous, repris-je, que malgré la déclaration du ravisseur, il soit impossible que l'une des deux vive encore ; et s'il paraît désirer pour vous que ce soit votre fille, n'auriez-vous pas quelque reconnaissance pour ceux qui vous feraient voir un jour à la retrouver ? »

Je m'attendais que cette demande allait exciter ses transports. Mais, demeurant dans sa pesanteur, il me dit que le temps, qui avait guéri la douleur de sa perte, empêchait aussi qu'il ne souhaitât des miracles pour la réparer ; qu'il avait plusieurs fils, à qui l'héritage qu'il devait laisser suffirait à peine pour soutenir l'honneur de leur naissance, et qu'en supposant d'ailleurs que sa fille vécût, il était si difficile qu'elle eût conservé quelque sagesse entre les mains d'un scélérat et dans un pays tel que la Turquie, qu'il ne se persuaderait jamais qu'elle fût digne de paraître dans sa famille.

Cette dernière objection me parut la plus forte. Cependant le premier moment me paraissant décisif pour les sentiments de la nature, je pris le parti de réunir tout ce qui était capable de les réveiller.

« Je n'examine point, lui dis-je vivement, la force de vos scrupules et de vos raisons, parce qu'elle ne peut rien changer à la certitude d'un fait. Votre fille vit. Laissons sa vertu dont ne je puis répondre ; mais j'ose vous garantir qu'il ne manque rien à son esprit ni à ses charmes. Il dépend de vous de la revoir à ce moment, et je vais vous laisser par écrit le lieu de sa demeure. »

En effet, m'étant fait donner une plume, je lui écrivis le nom du maître de langues, et je me retirai aussitôt.

J'étais persuadé que s'il n'était pas tout à fait insensible, il ne résisterait pas un instant à l'impulsion de la nature, et je partis si plein d'espérance que pour me procurer un spectacle agréable, j'allai directement chez le maître de langues, où je m'imaginais qu'il serait peut-être aussitôt que moi. Je n'entrai pas chez Théophé, parce que je voulais me faire un plaisir de sa surprise. Mais quelques heures s'étant passées sans qu'il eût paru, je commençai à craindre de m'être trop flatté, et je découvris enfin à celle que rien ne pouvait plus m'empêcher de regarder comme sa fille, ce que j'avais fait pour remplir ma promesse. Le témoignage du malheureux qui avait abusé de son enfance, fit sur elle plus d'impression que tout le reste.

« Je ne serai point affligée, me dit-elle, de demeurer incertaine de ma naissance, et quand je serais sûre de la devoir à votre seigneur grec, je ne me plaindrais pas qu'il fît difficulté de me reconnaître. Mais je remercie le Ciel du droit qu'il me donne désor-

mais de refuser le nom de père à l'homme du monde à qui je devais le plus de haine et de mépris. »

Elle parut si touchée de cette pensée, que ses yeux s'étant remplis de larmes, elle me répéta vingt fois que c'était à moi qu'elle croyait devoir la naissance, puisque c'était lui en donner une seconde que de la délivrer de l'infamie de la première.

Mais je ne crus point mon ouvrage achevé, et dans la chaleur qui m'en restait encore, je lui proposai de m'accompagner chez Condoidi. La nature a des droits contre lesquels ni la grossièreté ni l'intérêt ne rendent jamais le cœur assez fort. Il me parut impossible qu'en voyant sa fille, en l'entendant, en recevant ses embrassements et ses regards, il ne fût point ramené malgré lui aux sentiments qu'il lui devait. Il ne m'avait point fait d'objection contre la possibilité de la retrouver. J'espérai que la nature triompherait de toutes les autres. Théophé me laissa voir quelque crainte.

« Ne ferais-je pas mieux, me dit-elle, de demeurer inconnue, et cachée même à toute la terre ? »

Je n'approfondissais point la cause de ces mouvements, et je la forçai presque malgré elle à m'accompagner.

Il était assez tard. J'avais passé seul une partie du jour chez le maître de langues, et m'accoutumant déjà à cet air de commerce dérobé, je m'y étais fait apporter à dîner par mon valet de chambre. Avant que j'eusse déterminé la jeune Grecque à sortir avec moi, la nuit avait commencé à s'approcher ; de sorte que l'obscurité se trouvait déjà épaisse, lorsque nous arrivâmes chez Condoidi. Il n'était pas revenu de la ville, où ses affaires l'avaient appelé dans l'après-midi ; mais un de ses domestiques, qui m'a-

vait vu le matin, me dit qu'en l'attendant, je pouvais parler à ses trois fils. Loin de rejeter cette proposition, je la regardai comme ce que j'avais à souhaiter de plus heureux. Je me fis introduire avec Théophé, qui avait la tête couverte d'un voile. À peine eus-je fait connaître aux trois jeunes gens que j'avais rendu le même jour une visite à leur père, et que j'étais rappelé chez lui par le même sujet, qu'ils me parurent informés de ce qui m'amenait ; et celui que je pris à son air pour l'aîné, me répondit froidement qu'il y avait peu d'apparence que je fisse goûter à son père une histoire vague et sans vraisemblance. Je ne lui répondis que par le détail des raisons qui me la faisaient regarder d'un autre œil, et lorsque je les eus fortifiés par mes raisonnements, je priai Théophé de lever son voile, pour laisser le temps à ses frères de démêler sur son visage quelques traits de famille. Les deux aînés la considérèrent avec beaucoup de froideur ; mais le plus jeune, dont l'âge ne paraissait pas surpasser dix-huit ans, et qui m'avait frappé d'abord par la ressemblance que je lui avais trouvée avec sa sœur, n'eût pas jeté deux fois les yeux sur elle que, s'avançant les bras ouverts, il lui donna mille tendres embrassements. Théophé n'osant encore se livrer à ses caresses, tâchait modestement de s'en défendre. Mais les deux autres ne la laissèrent point longtemps dans cet embarras. Ils s'approchèrent brusquement pour la tirer des bras de leur frère, en le menaçant de l'indignation de Condoidi, qui serait vivement offensé du parti qu'il prenait contre ses intentions. Je fus moi-même indigné de leur dureté, et je leur en fis des reproches piquants, qui ne m'empêchèrent point d'inviter à s'asseoir pour attendre Condoidi. Outre mon valet de chambre, j'avais avec moi le maître de langues, et deux hommes suffisaient pour me mettre à couvert de toutes sortes d'insultes.

Enfin le père arriva ; mais ce que je n'avais pas prévu, à peine eut-il appris que je l'attendais, et que j'étais accompagné d'une jeune fille, que, sortant avec autant de diligence que s'il eût été menacé de quelque péril, il me fit dire par le domestique qui m'avait reçu, qu'après l'explication qu'il avait eue avec moi, il s'étonnait que je prétendisse le forcer de recevoir une fille qu'il ne reconnaissait point. Choqué comme je le fus de cette grossièreté, je pris Théophé par la main, et je lui dis que sa naissance ne dépendant point du caprice de son père, il importait peu qu'elle fût reconnue de Condoidi, lorsqu'il paraissait manifestement qu'elle était sa fille.

« Le témoignage du cadi et le mien, ajoutai-je, auront autant de force que l'aveu de votre famille, et je ne vois rien d'ailleurs à regretter pour vous dans l'amitié qu'on vous refuse ici. »

Je sortis avec elle, sans qu'on me fît la moindre civilité pour me conduire à la porte. N'ayant rien à exiger de trois jeunes gens dont je n'étais pas connu, je leur pardonnai plus aisément leur impolitesse que la dureté avec laquelle ils avaient traité leur sœur.

Cette malheureuse fille paraissait plus affligée de cette disgrâce que je l'en eusse crue capable après la difficulté qu'elle avait marquée à me suivre. Je remettais à lui déclarer mes vues chez le maître de langues, et ce qui venait d'arriver les favorisait. Mais l'air de tristesse qu'elle conserva pendant toute la soirée me fit penser ensuite que ce moment était mal choisi. Je me bornai à lui répéter plusieurs fois qu'elle devait être tranquille avec la certitude qu'elle avait de ne manquer de rien. Elle me dit que ce qui la touchait le plus dans mes offres était l'assurance qu'elle y trouvait de la continuation de mes sentiments pour elle ; mais

quoique ce compliment eût l'air affectueux, il me parut accompagné de tant d'amertume de cœur, que je voulus laisser à son chagrin le temps de la nuit pour se dissiper.

Je le passai avec plus de tranquillité, parce que m'étant fixé enfin à mes résolutions, la naissance de Théophé qui passait pour certaine à mes yeux avait achevé d'effacer les idées importunes qui revenaient toujours blesser ma délicatesse. Elle avait essuyé des épreuves révoltantes ; mais avec tant de belles qualités et la noblesse de son origine, en aurais-je voulu faire ma maîtresse si elle n'eût rien eu à se faire reprocher du côté de l'honneur ! Il se faisait de ses perfections et de ses taches une compensation qui semblait la rendre propre à l'état où je voulais l'engager. Je m'endormis dans cette idée, à laquelle il fallait bien que j'attachasse déjà plus de douceur que je ne me l'étais jusqu'alors imaginé, puisque je fus si sensible à la nouvelle qui vint troubler mon réveil. Ce fut le maître de langues, qui fit demander instamment à me parler sur les neuf heures.

« Théophé, me dit-il, vient de partir dans une voiture qui lui a été amenée par un inconnu. Elle ne s'est pas fait presser pour le suivre. Je m'y serais opposé, ajouta-t-il, si vous ne m'aviez donné des ordres précis de la laisser libre dans toutes ses volontés. »

J'interrompis ce cruel discours par une exclamation qui ne fut pas réfléchie.

« Ah ! que ne vous y opposiez-vous, m'écriai-je, et n'avez-vous pas dû comprendre le sens de mes ordres ? »

Il se hâta d'ajouter qu'il n'avait pas laissé de lui représenter son départ, que je serais surpris d'une résolution si précipitée et qu'elle me devait du moins quelque éclaircissement sur sa

conduite. Elle avait répondu qu'elle ignorait elle-même à quoi elle allait s'exposer, et que de quelque malheur qu'elle fût menacée, elle prendrait soin de m'informer de son sort.

On prendra l'idée qu'on voudra des motifs qui m'échauffèrent le sang. J'ignore moi-même de quelle nature ils étaient. Mais je me levai avec des mouvements que je n'avais jamais sentis, et, renouvelant amèrement mes plaintes au maître de langues, je lui déclarai avec la même ardeur que mon amitié ou mon indignation dépendaient des efforts qu'il allait faire pour découvrir les traces de Théophé. Comme il n'ignorait point tout ce qui s'était passé depuis qu'elle était chez lui, il me dit que s'il n'y avait rien de plus caché dans ses aventures que ce qu'il en connaissait, l'inconnu qui l'était venu prendre ne pouvait être qu'un messager de Condoidi ou du Sélictar. L'alternative me parut aussi certaine qu'à lui. Mais je la trouvai également chagrinante, et sans chercher les raisons qui me causaient un trouble si pressant, j'ordonnai au maître de langues d'aller successivement chez le Sélictar et chez Condoidi. Je ne lui donnai point d'autre commission chez le premier, que de prendre des informations à la porte sur les personnes qu'on y avait vues depuis neuf heures. À l'égard de l'autre, je le chargeai formellement de savoir de lui-même si c'était lui qui avait envoyé chercher sa fille.

J'attendis son retour avec une impatience qui ne peut être exprimée. Il rapporta si peu de fruit de son voyage, que dans la fureur où me jeta ce redoublement d'obscurité, mes soupçons se tournèrent sur lui-même.

« Si j'osais m'arrêter, lui dis-je avec un regard terrible aux défiances qui m'entrent dans l'esprit, je vous ferais traiter sur-le-

champ d'une façon si cruelle, que j'arracherais de vous la vérité ! »

Il fut effrayé de mes menaces, et se jetant à mes pieds, il me promit l'aveu de ce qu'il ne s'était engagé à faire, me dit-il, qu'avec la dernière répugnance et sans autre motif de compassion. Je brûlais de l'entendre. Il m'apprit que la veille, peu de moments après que j'avais quitté Théophé, elle l'avait fait appeler dans sa chambre, et qu'après un discours fort touchant sur sa situation, elle lui avait demandé son secours pour exécuter une résolution à laquelle elle était absolument déterminée. Ne pouvant soutenir plus longtemps, lui avait-elle dit, les regards de ceux qui connaissaient sa honte et ses infortunes, elle avait pris le parti de quitter secrètement Constantinople et de se rendre dans quelque ville d'Europe où elle pût trouver un asile dans la générosité de quelque famille chrétienne. Elle confessait qu'après les faveurs qu'elle avait reçues de moi, c'était les reconnaître mal que de se dérober sans ma participation et d'avoir manqué de confiance pour son bienfaiteur. Mais comme j'étais l'homme du monde à qui elle avait le plus d'obligation, j'étais aussi celui pour qui elle avait le plus d'estime, et par conséquent celui dont la présence, les discours et l'amitié renouvelaient le plus vivement la honte de ses aventures. Enfin les instances plutôt que ses raisons, avaient engagé le maître de langues à la conduire dès la pointe du jour, au port, où elle avait trouvé un vaisseau messinois dont elle était résolue de profiter pour se rendre en Sicile.

« Où est-elle ? interrompis-je avec une impatience encore plus vive. Voilà ce que je vous demande, et ce qu'il fallait m'apprendre tout d'un coup ?

— Je ne doute point, me dit-il, qu'elle ne soit ou sur le vaisseau messinois, qui ne doit mettre à la voile que dans deux jours, ou dans une hôtellerie grecque où je l'ai conduite sur le port.

— Hâtez-vous d'y retourner, repris-je impétueusement ; engagez-la sur-le-champ à revenir chez vous. Gardez-vous de reparaître sans elle, ajoutai-je enjoignant la menace à cet ordre ; je ne vous dis point tout ce que vous avez à redouter de ma colère si je ne la vois point avant midi. »

Il allait sortir sans s'expliquer. Mais dans le mouvement qui m'agitait, troublé de mille craintes que je ne m'arrêtai pas à démêler, je pensais que tout ce que je ne ferais pas moi-même serait ou trop lent ou trop incertain. Je le rappelai. Avec la connaissance que j'avais de la langue, il me parut aisé d'aller au port et de m'y mêler dans la foule sans être reconnu !

« Je veux vous accompagner, lui dis-je. Après m'avoir trahi si cruellement, vous ne méritez plus ma confiance. »

Mon dessein était de sortir à pied vêtu simplement et sans autre suite que mon valet de chambre. Le maître de langues s'efforça, tandis que je m'habillais, de se rétablir dans mon esprit par toutes sortes d'excuses et de soumissions. Je ne doutai point qu'il ne fût entré quelque motif d'intérêt dans ses vues. Mais prêtant peu d'attention à ses discours, je ne m'occupais que de la démarche que j'allais faire. Malgré toute l'ardeur que je me sentais pour retenir Théophé à Constantinople, il me semblait que si j'eusse pu m'assurer de ses intentions et me persuader qu'elle voulait prendre sérieusement le parti d'une vie sage et retirée, j'aurais moins pensé à combattre son dessein qu'à le seconder. Mais en la supposant sincère, quelle apparence à son âge de pou-

voir résister à toutes les occasions qu'elle allait avoir de retomber dans de nouvelles aventures ? Le capitaine messinois, le premier passager qui se trouverait avec elle sur le vaisseau, tout m'était suspect. Et si elle ne paraissait point destinée par son sort à une conduite plus réglée que celle des premières années de sa vie, pourquoi me laisser enlever par un autre les douceurs que je m'étais proposé de goûter avec elle ? Telles étaient encore les bornes où je croyais renfermer mes sentiments. J'arrivai à l'hôtellerie où le maître de langues l'avait laissée. Mais on nous apprit qu'elle était dans sa chambre avec un jeune homme qu'elle avait fait appeler en le voyant passer sur le port. Je demandai curieusement les circonstances de cette visite. Théophé, que le jeune homme avait reconnue aussitôt et qu'il avait embrassée avec la plus vive tendresse, avait paru répondre fort librement à ses caresses. Ils s'étaient enfermés ensemble, et personne ne les avait interrompus depuis plus d'une heure.

Je crus toutes mes prédictions déjà remplies, et dans le dépit dont je ne pus me défendre, il s'en fallut peu que, renonçant à toute liaison avec Théophé, je ne retournasse chez moi sans la voir. Mais le motif qui me faisait agir continuant de se déguiser, je voulus donner à la curiosité ce qui me semblait que je ne souhaitais plus par aucun autre intérêt. Je fis monter le maître de langues, pour l'avertir que je demandais à lui parler. Le trouble où la jeta mon nom lui ôta longtemps le pouvoir de répondre. Enfin le maître de langues revenant à moi, me dit que le jeune homme qu'il avait trouvé avec elle était le plus jeune des trois fils de Condoidi. J'entrai aussitôt. Elle fit un mouvement pour se jeter à mes pieds ; je la retins malgré elle, et, plus tranquille en reconnaissant son frère que je n'aurais dû l'être après tant d'agitation, si mes sentiments n'avaient point été d'une autre nature que

je ne les croyais encore, je pensai bien moins à lui faire des reproches qu'à lui marquer la joie que j'avais de la retrouver.

En effet, comme s'il était arrivé quelque changement dans mes yeux depuis le jour précédent, je demeurai quelque temps à la regarder avec un goût, ou plutôt avec une avidité que je n'avais jamais sentie. Toute la figure, pour laquelle il m'avait paru jusqu'alors que je n'avais eu qu'une admiration modérée, me touchait jusqu'à me faire avancer ma chaise avec une espèce de transport, pour me placer plus près d'elle. La crainte que j'avais eue de la perdre semblait augmenter en la retrouvant. J'aurais voulu qu'elle soit déjà retournée chez le maître de langues, et la vue de plusieurs vaisseaux parmi lesquels je me figurais que devait être celui du Messinois me causait une inquiétude qui m'échauffait le sang.

« Vous me quittiez donc, Théophé, lui dis-je tristement, et lorsque vous avez pris la résolution de quitter un homme qui vous est si dévoué, vous avez compté pour rien la douleur que votre départ m'allait causer ! Mais pourquoi me quitter sans m'avoir averti de votre projet ? Avez-vous trouvé que j'avais mal répondu à votre confiance ? »

Elle tenait les yeux baissés, et j'en voyais couler quelques larmes. Cependant, les levant sur moi avec un air de confusion, elle m'assura qu'elle n'avait rien à se reprocher du côté de la reconnaissance ; et si le maître de langues, me dit-elle, m'avait rendu compte des sentiments qu'elle emportait pour moi, je ne devais pas la soupçonner d'ingratitude. Elle continua de se justifier par les mêmes raisons qu'il m'avait apportées, et venant au jeune Condoidi, que je ne pouvais être surpris de trouver dans cette chambre, elle me confessa que l'ayant vu passer, le souvenir de

l'affection qu'il lui avait marquée la veille l'avait portée à le faire appeler. Ce qu'elle venait d'apprendre par son témoignage devenait pour elle une nouvelle raison de précipiter son départ. Condoidi avait déclaré à ses trois fils qu'il ne lui restait pas le moindre doute qu'elle ne fût leur sœur ; mais n'en étant pas plus disposé à la recevoir dans sa famille, il avait défendu au contraire à ses fils de former la moindre liaison avec elle, et sans expliquer le fond de ses idées, il paraissait rouler secrètement quelque noir projet. Le jeune homme, charmé de rencontrer sa sœur, pour laquelle il sentait redoubler son affection, l'avait exhortée lui-même à se défier de l'humeur de son père ; et la trouvant déterminée à quitter Constantinople, il lui avait offert de se joindre à elle pour l'accompagner dans son voyage.

« Quel conseil donneriez-vous à une malheureuse, ajouta Théophé, et quel autre parti me reste-t-il à choisir que la fuite ? »

J'aurais pu lui répondre que la plus forte raison qu'elle avait de fuir étant la crainte qu'on lui inspirait de son père, le sujet de mes plaintes n'en subsistait pas moins, puisque ce nouveau malheur n'était venu qu'après sa résolution. Mais faisant tout céder à l'envie de la retenir, et n'exceptant pas même son frère de mes défiances, je lui représentai que si son départ était juste et nécessaire, il devait être accompagné de quelques mesures dont elle ne pouvait se dispenser sans imprudence. Et, l'accusant encore de n'avoir pas fait assez de fond sur mes services, je la pressai de suspendre son dessein pour me donner le temps de lui chercher quelque occupation moins dangereuse que celle d'un capitaine inconnu. À l'égard du jeune Condoidi, dont je louais le bon naturel, je lui offris de le prendre chez moi, où elle devait le persuader aisément que pour la douceur de sa vie et pour le soin de son

éducation il n'aurait point à regretter la maison de son père. Je ne sais si ce fut sa timidité seule qui la fit céder sans résistance à mes sollicitations ; mais jugeant par son silence qu'elle consentait à me suivre, je fis amener une voiture pour la conduire moi-même chez le maître de langues. Il lui dit à l'oreille quelques mots que je ne pus distinguer. Condoidi, qui avait su d'elle qui j'étais, marqua tant de joie de mes offres que je pris plus mauvaise opinion que jamais d'un père dont je voyais le fils si content d'en être délivré ; et l'un de mes motifs était l'envie d'être informé à fond de tout ce qui appartenait à sa famille.

En retournant chez le maître de langues, je me proposais bien de ne pas différer plus longtemps l'ouverture que je voulais faire à Théophé des vues que j'avais sur elle. Mais n'ayant pu me dégager avec bienséance du jeune Condoidi, qui semblait craindre que je n'oubliasse ma promesse en le perdant de vue un moment, je fus forcé de me réduire à des expressions vagues dont je ne m'étonnai point qu'elle ne parût pas comprendre le sens. Ce langage était néanmoins si différent de celui dont j'avais toujours usé avec elle, qu'avec autant d'esprit qu'elle en avait naturellement, elle dut s'apercevoir qu'il venait de quelque autre force. Le seul changement que je mis chez le maître de langues, fut d'y laisser mon valet de chambre, sous prétexte que Théophé n'avait encore personne pour la servir ; mais au fond, pour m'assurer de toutes ses démarches, en attendant que j'eusse trouvé pour elle quelque esclave dont la fidélité pût me rendre tranquille. Je comptais de m'en procurer deux, c'est-à-dire un de chaque sexe, et de les lui mener le même soir. Condoidi me suivit chez moi. Je lui fis quitter aussitôt l'habit grec pour le vêtir plus proprement à la française. Ce changement lui fut si avantageux, que j'avais vu peu de jeunes gens d'une figure si aimable. C'étaient les mêmes traits et

les mêmes yeux que ceux de Théophé, avec une taille admirable, dont son premier habit cachait tout l'agrément. Il lui manquait néanmoins mille choses qu'il aurait pu recevoir de l'éducation, et qui continuaient de me faire juger fort mal des usages et des sentiments de la noblesse grecque. Mais c'était assez de l'opinion où j'étais qu'il touchait de si près par le sang à Théophé, pour me faire apporter tous mes soins à perfectionner ses qualités naturelles. Je donnai ordre qu'il fût servi de mes domestiques avec autant d'attention que moi-même, et j'engageai dès le même jour différents maîtres pour le former dans toutes sortes d'exercices. Je ne remis pas plus loin non plus à lui demander quelque éclaircissement sur sa famille. Je connaissais l'ancienneté de sa noblesse, mais les lumières que je désirais étaient celles que je pouvais rendre utiles à Théophé.

En me répétant ce que je savais déjà de l'ancienne noblesse de son père, il m'apprit qu'il prétendait descendre d'un Condoidi, qui était général du dernier empereur grec, et qui avait fait trembler Mahomet II peu de jours avant la prise de Constantinople. Il tenait la campagne avec des troupes considérables ; mais la situation de l'armée turque ne lui permettant point d'en approcher, il prit la résolution, sur les dernières nouvelles du misérable état de la ville, de sacrifier sa vie pour sauver l'empire d'Orient. Ayant choisi cent de ses plus braves officiers, il leur proposa de le suivre par des chemins où il n'y avait point d'espérance de faire passer une armée, et, s'y engageant à leur tête dans la plus grande obscurité de la nuit, il parvint au camp de Mahomet, qu'il s'était promis de tuer dans sa tente. Les Turcs se croyaient en effet si couverts de ce côté-là, que la garde y était faible et négligente. Il pénétra, sinon jusqu'à la tente de Mahomet, du moins jusqu'à celles qui l'environnaient et qui appartenaient à son équipage. Ne s'ar-

rêtant pas à faire main basse sur des ennemis qu'il trouvait ensevelis dans le sommeil, il ne pensait qu'à s'approcher du Sultan, et ses premiers pas furent heureux. Mais une femme turque, qui se dérobait apparemment d'une tente pour passer dans une autre, entendit le bruit sourd d'une marche qui l'alarma. Elle retourna sur ses traces avec une frayeur qu'elle communiqua tout d'un coup autour d'elle. Condoidi, aussi sage que vaillant, désespéra aussitôt de réussir, et croyant sa vie nécessaire à son maître lorsqu'elle ne pouvait servir à se défaire de son ennemi, il tourna son courage et sa prudence à s'ouvrir un passage, pour se sauver avec les compagnons de son entreprise. Dans la dernière confusion des Turcs, il s'échappa si heureusement qu'il ne perdit que deux hommes. Mais il n'avait conservé la vie que pour la perdre encore plus glorieusement dans l'affreuse révolution qui arriva deux jours après. Ses enfants, qui étaient dans le premier âge, demeurèrent sujets des Turcs, et l'un d'eux se fit un établissement dans la Morée, où ses descendants essuyèrent une infinité d'aventures. Enfin, leur maison se trouvait réduite à ceux qui étaient alors à Constantinople, et à un évêque grec du même nom, dont le siège était dans quelque ville d'Arménie. Leur bien consistait encore en deux villages, qui leur rapportaient environ mille écus de notre monnaie, et dont la propriété passait aux aînés, par un privilège assez rare dans les États du grand Seigneur et qui faisait la seule distinction de leur famille.

Mais d'autres espérances avaient amené à Constantinople le père et ses enfants, et c'était apparemment ce qui causait leur cruauté pour Théophé. Un riche Grec, leur proche parent, avait fait un testament à sa mort, par lequel il leur laissait tout son bien, à la seule condition que l'Église n'eût aucun reproche à leur faire du côté de la religion et de la liberté, deux sortes de mérites

dont toute la nation grecque est extrêmement jalouse. Et l'Église, c'est-à-dire le patriarche et les suffragants, qui étaient établis les juges de cette disposition, avaient d'autant plus d'intérêt à ne se pas rendre trop faciles, qu'ils étaient substitués aux légataires dans le cas qui les excluait de la succession. La femme de Condoidi avait été enlevée dans ces circonstances, et les prélats grecs n'avaient pas manqué de faire valoir l'incertitude de son sort et de celui de sa fille, comme un obstacle à l'exécution du testament. De là venait que Condoidi, après avoir reconnu son intendant, avait moins pensé à faire des informations sur les aventures de sa femme et de sa fille, qu'à faire punir son ravisseur, aussitôt qu'il s'était reconnu coupable de l'enlèvement et qu'il avait déclaré leur mort. Il avait espéré que, dans quelque situation qu'elles eussent pu tomber, la connaissance en serait ensevelie avec lui. N'ayant pas même ignoré la confidence que ce misérable avait faite au cadi, il avait été le plus ardent à la faire passer pour une imposture, et il n'avait point eu de repos qu'il ne l'eût vu conduire au supplice. À la vérité, le patriarche n'en paraissait pas plus disposé à lui abandonner l'héritage ; et, ne se contentant point d'un témoignage de mort, il voulait des preuves dont Condoidi croyait pouvoir se dispenser. Sa fille, présentée à lui comme si elle était tombée du ciel, l'avait jeté dans une mortelle alarme. Loin d'être porté à faire examiner sur quoi elle fondait ses prétentions, et par quelle aventure elle se trouvait à Constantinople, il redoutait tous les éclaircissements qui pouvaient nuire à ses espérances. Enfin, s'étant persuadé qu'après la mort de l'intendant, elle aurait beaucoup de peine à prouver la vérité de sa naissance, il s'était arrêté au parti, non seulement de ne pas la reconnaître, mais de l'accuser même d'imposture, et de solliciter sa

punition, si elle entreprenait de faire éclater les droits qu'elle s'attribuait.

« Et je suis trompé, s'il n'a pas formé quelque dessein plus terrible ; car nous l'avons vu, depuis votre visite, dans une agitation qu'il n'a jamais sans quelque effet extraordinaire, et je n'ose vous dire de quoi la haine et la colère l'ont quelquefois rendu capable. »

Ce récit me persuada que Théophé réussirait difficilement à rentrer dans les droits de la nature ; mais je m'alarmai peu des intentions de son père, et quelque voie qu'il pût chercher pour lui nuire, je me flattai de la défendre aisément de ses entreprises. Cette pensée me fit même abandonner le dessein que j'avais toujours eu de lui laisser ignorer qui j'étais, ou du moins l'intérêt que je prenais à sa fille. Je pressai au contraire son fils de le voir dès le même jour, autant pour lui déclarer que je prenais Théophé sous ma protection, que pour lui apprendre l'amitié que je marquais à ce jeune homme en le recevant chez moi. Sur-le-champ, je fis chercher deux esclaves, tels que je les jugeai nécessaires à de nouveaux arrangements qui me venaient à l'esprit, et n'attendant que le soir pour les commencer, je me rendis chez le maître de langues à l'entrée de la nuit.

Mon valet de chambre m'attendait avec impatience. Il avait été vivement tenté pendant le jour de quitter le poste où je l'avais attaché, pour me venir rendre compte de quelques observations qui lui avaient, paru importantes. Le messager du Sélictar était venu avec de riches présents, et le maître de langues l'avait entretenu fort longtemps d'un air très mystérieux. Mon valet, qui n'entendait point la langue turque, avait affecté d'autant plus aisément de ne rien remarquer, que n'espérant point de recueillir

leurs discours, il s'était réduit à les observer dans l'éloignement. Ce qui lui avait paru le plus étrange, était d'avoir vu les présents du Sélictar acceptés de fort bonne grâce par le maître de langues. C'étaient des étoffes précieuses, et quantité de bijoux à l'usage des femmes. Il s'était attaché à découvrir de quel air ils seraient reçus de Théophé ; mais il m'assura qu'ayant eu continuellement les yeux sur la porte de son appartement, et le plus souvent qu'il avait pu sur elle-même, il n'avait pas vu porter ces galanteries dans sa chambre.

J'avais si peu de ménagements à garder avec le maître de langues, que ne voulant point d'autre explication que de lui-même, je le fis appeler aussitôt pour me rendre compte de sa conduite. Il comprit au premier mot qu'il avait mal réussi à se déguiser. Et ne se promettant rien de l'artifice, il prit le parti de m'avouer naturellement qu'avec la participation de Théophé, à qui il avait représenté ses besoins, il avait tourné les présents du Sélictar à son usage. La somme d'argent avait eu le même sort que les étoffes.

« Je suis pauvre, me dit-il, j'ai fait entendre à Théophé que les présents sont à elle sans doute, puisqu'ils lui sont envoyés sans condition ; et la reconnaissance qu'elle a cru devoir à quelques petits services que je lui ai rendus, l'a fait consentir à me les abandonner. »

Il me fut aisé, après cet aveu, de pénétrer les motifs qu'il avait eus pour se prêter si facilement à sa fuite. Je perdis aussitôt toute confiance pour un homme capable de cette bassesse, et quoique je ne pusse l'accuser d'avoir manqué au devoir de la probité, je lui déclarai qu'il n'avait plus rien à espérer de mon amitié. Cette chaleur fut une imprudence. L'empire que j'avais sur un homme de

cette sorte m'empêcha d'y faire réflexion tout d'un coup, et la résolution où j'étais d'ailleurs de faire changer de demeure à Théophé me délivrait du besoin que j'avais eu de ses services.

Les deux esclaves que j'amenais me venaient d'une main si sûre, que je pouvais me reposer sur eux avec une parfaite confiance. Je leur avais expliqué mes intentions, et je leur avais promis la liberté pour prix de leur fidélité et de leur zèle. La femme avait servi dans plusieurs sérails. Elle était Grecque comme Théophé. L'homme était Égyptien, et quoique je n'eusse fait aucune attention à leur figure, ils étaient tous deux d'un air supérieur à leur condition. Je les présentai à Théophé. Elle ne fit pas difficulté de les recevoir ; mais elle me demanda de quelle utilité ils lui pouvaient être dans le peu de séjour qu'elle devait faire à Constantinople.

J'étais seule avec elle. Je pris le moment pour lui faire l'ouverture de mon projet. Mais quoiqu'il fût médité et que je me flattasse encore que ma proposition serait écoutée volontiers, je ne me trouvai point la facilité que j'avais ordinairement à m'exprimer. Chaque regard que je jetais sur Théophé me faisait éprouver des mouvements que j'aurais trouvé plus de douceur à lui expliquer qu'à lui proposer brusquement le genre de liaison que je voulais former avec elle. Cependant une agitation si confuse n'étant point capable de me faire changer tout d'un coup une résolution à laquelle je m'étais fixé, je lui dis assez timidement que l'intérêt que je prenais à son bonheur m'ayant fait regarder son départ comme une imprudence qui ne pouvait jamais être heureuse, je m'étais déterminé à lui offrir un parti beaucoup plus doux et dans lequel je pouvais lui garantir également et le repos

qu'elle paraissait désirer et toutes sortes de sûretés contre les entreprises de Condoidi.

« J'ai, à peu de distance de la ville, continuai-je, une maison fort agréable par sa situation et par la beauté extraordinaire du jardin. Je vous l'offre pour demeure. Vous y serez libre et respectée. Éloignez toutes les idées du sérail, c'est-à-dire celles de solitude et de contrainte perpétuelle. J'y serai avec vous aussi souvent que mes affaires me le permettront. Je ne vous y mènerai point d'autre compagnie que celle de quelques amis Français, avec lesquels vous pourrez faire un essai des usages de ma nation. Si mes caresses, mes soins et mes complaisances peuvent servir à vous rendre la vie douce, vous ne vous apercevrez jamais que je m'en relâche un moment. Enfin, vous connaîtrez combien il est différent pour le bonheur d'une femme de partager le cœur d'un vieillard dans un sérail, ou de vivre avec un homme de mon âge, qui réunira tous ses désirs à vous plaire et qui se fera une étude de vous rendre heureuse. »

J'avais tenu les yeux baissés en lui adressant ce discours, comme si j'eusse trop présumé du pouvoir que j'avais sur elle et que ma crainte eût été d'en abuser. Plus occupé même de mes sentiments que d'un projet que j'avais formé avec tant de joie, j'attendais bien plus impatiemment qu'elle s'expliquât sur le goût qu'elle avait pour moi, que sur le repos et la sûreté que je lui laissais envisager dans le parti que je lui proposais. Sa lenteur à répondre me causait déjà de l'inquiétude. Enfin, paraissant sortir d'un doute qu'elle avait eu peine à vaincre, elle me dit que sans changer de sentiment sur la nécessité qu'il y avait pour elle de quitter la Turquie, elle convenait que pour attendre l'occasion que je lui avais permis de chercher, elle serait plus agréablement

à la campagne qu'à la ville, et, retombant sur sa reconnaissance, elle ajouta que mes bienfaits étaient sans bornes ; elle ne s'arrêtait plus à chercher quel en serait le prix, puisque en obligeant une infortunée qui n'était capable de rien pour mon service, je ne me proposais sans doute que de satisfaire ma générosité. Il était naturel qu'avec les mouvements qui me pressaient le cœur, je me soulageasse par une déclaration plus ouverte ; mais trop content de la voir disposée à se laisser conduire à la campagne, je n'examinai point si elle avait compris mes intentions, ni si sa réponse était un consentement ou un refus, et je la pressai de partir sur-le-champ avec moi.

Elle ne fit point d'objection à mes instances. Je donnai ordre à mon valet de chambre de me faire amener promptement une calèche. Il était à peine neuf heures du soir. Je comptais de souper à la campagne avec elle, et que ne me promettais-je pas ensuite de cette heureuse nuit ? Mais lorsque je commençais à lui marquer ma joie, le maître de langues entre d'un air consterné, et, me prenant à l'écart, il m'apprend que le Sélictar, accompagné seulement de deux esclaves, demandait à voir Théophé. Le trouble avec lequel il m'apprit cette nouvelle ne me permit point de comprendre d'abord que ce seigneur était lui-même à la porte.

« Ah ! n'avez-vous pas répondu, lui dis-je, que Théophé ne peut recevoir sa visite ? » Il me confessa, avec la même confusion, que n'ayant pu deviner que c'était le Sélictar, et l'ayant pris pour un de ses gens, il avait cru s'en défaire en disant que j'étais avec Théophé ; mais ce seigneur n'en avait paru que plus empressé pour descendre, et lui avait même ordonné de m'avertir que c'était lui. Il me parut impossible d'éviter un contre-temps si fâcheux ; et si j'admirai de quoi l'amour rendait capable un homme

de ce rang, ce fut moins pour m'appliquer une réflexion qui ne me convenait guère moins qu'à lui, que pour me livrer au chagrin de lui voir renverser mes espérances. Je ne doutai point que ce ne fût qu'une nouvelle trahison du maître de langues ; mais ne daignant point tourner mes reproches sur ce perfide, je me hâtai d'exhorter Théophé à ne donner aucun avantage sur elle à un homme dont elle connaissait les intentions. Cette inquiétude devait achever de lui faire comprendre les miennes. Elle m'assura qu'il n'y avait que l'obéissance qu'elle me devait, qui pût la faire consentir à recevoir sa visite.

J'allai au devant de lui. Il m'embrassa avec affection, et badinant agréablement sur une si étrange rencontre, il me dit que la belle Grecque aurait mauvaise grâce de se plaindre de l'amitié et de l'amour. Ensuite, m'ayant répété tout ce qu'il m'avait déjà dit du penchant qu'il avait pour elle, il ajouta que dans la confiance qu'il avait toujours à ma parole, il n'était pas fâché que je fusse témoin des propositions qu'il avait à lui faire. J'avoue que ce discours et la scène qu'il m'annonçait me causèrent un égal embarras. Que je me sentais différent de ce que j'étais en effet, lorsque je lui avais protesté que la générosité seule m'intéressait au sort de Théophé. Et dans une disposition dont il ne pouvait plus me rester d'incertitude, comment pouvais-je me promettre assez de modération pour être tranquillement témoin des offres ou des galanteries de mon rival ? Cependant, il fallait me faire violence, avec une dissimulation d'autant plus cruelle que je m'en étais fait moi-même une loi indispensable.

Théophé marqua beaucoup d'embarras en le voyant paraître avec moi. Il redoubla encore, lorsque s'étant approché d'elle, il lui parla ouvertement de sa passion, et la fatigua par tous les témoi-

gnages de tendresse qui ont l'air chez les Turcs, d'un rôle étudié. Je m'efforçai plusieurs fois de rompre une comédie qui ne pouvait être aussi insupportable à Théophé qu'à moi, et j'en vins jusqu'à répondre pour elle que se proposant de faire usage de sa liberté pour quitter Constantinople, elle devait emporter quelque regret de ne pouvoir prêter l'oreille à des sentiments si tendres et si agréablement exprimés. Mais ce que je croyais capable de le refroidir, ou de lui faire modérer du moins ses expressions, lui fit hâter au contraire les offres auxquelles il s'était préparé. Il lui reprocha un dessein qu'elle n'avait formé, lui dit-il, que pour la rendre misérable ; mais se flattant encore de toucher son cœur en lui apprenant ce qu'il voulait faire pour elle, il lui parla d'une superbe maison qu'il avait sur le Bosphore, dont il était résolu de lui abandonner la jouissance pour toute sa vie, avec un revenu qui répondît à la magnificence d'une si belle demeure. Elle y serait non seulement libre et indépendante, mais elle y aurait une autorité absolue sur tout ce qui dépendait de lui. Il lui donnerait trente esclaves de l'un et de l'autre sexe, tous ses diamants, dont le nombre et la beauté lui causeraient de l'admiration, et le choix continuel de tout ce qui pourrait flatter son goût. Il était dans une assez haute faveur à la Sublime Porte pour ne craindre la jalousie de personne. Rien n'était mieux fondé qu'une fortune dont il faisait son ouvrage. Et pour ne lui laisser aucun doute sur sa bonne foi, il me prenait à témoin de toutes ses promesses.

Ces offres, prononcées avec une enflure qui est naturelle aux Turcs, firent assez d'impression sur moi pour me faire craindre qu'elles n'en eussent fait trop sur Théophé. Il me parut si étonnant qu'elles eussent tant de ressemblance avec les miennes, que l'emportant d'ailleurs beaucoup par l'éclat, je tremblai tout d'un coup pour un projet que j'avais si heureusement conduit, ou que

je désespérais du moins d'obtenir jamais ce qui avait été refusé au Sélictar. Mais combien ne sentis-je point redoubler mes alarmes, lorsque Théophé, pressée de s'expliquer, lui marqua plus de sensibilité pour ses bienfaits qu'il ne s'y était lui-même attendu. Un air de satisfaction qui se répandit sur son visage, m'y fit découvrir plus de charmes que je n'y en avais aperçu depuis que je la connaissais. Je l'avais toujours vue triste et inquiète. Le mouvement d'une cruelle jalousie me fit voir tous les feux de l'amour allumés dans ses yeux. Il devint un transport de fureur, en lui entendant ajouter qu'elle demandait vingt-quatre heures pour se déterminer. Elle finit cette scène par des instances qu'elle n'adressa qu'à lui, pour obtenir qu'il se retirât ; et, faisant ensuite réflexion qu'il pouvait trouver choquant qu'elle m'exceptât de cette prière, ou qu'elle fît difficulté de le souffrir longtemps dans un lieu où il m'avait trouvé, elle ajouta fort adroitement qu'avec un bienfaiteur à qui elle devait la liberté, elle s'observait moins qu'avec un étranger qu'elle avait à peine vu trois fois.

J'aurais peut-être trouvé dans la fin de ce discours de quoi diminuer ou suspendre le chagrin qui me dévorait, si mes prétentions m'eussent laissé l'esprit assez libre pour y découvrir ce qu'il y avait de flatteur et de consolant pour moi. Mais, frappé du terme qu'elle avait demandé pour sa réponse, désespéré de la joie du Sélictar, et presque étouffé par la violence que je me faisais pour cacher mon agitation, je ne pensai qu'à gagner la rue, dans l'espérance de me soulager du moins par quelques soupirs. Cependant n'ayant pas eu la force de sortir sans le Sélictar, ce fut un autre tourment pour moi de me voir obligé, en sortant avec lui, de soutenir son entretien pendant plus d'une heure, et d'entendre avec quelle satisfaction il se louait déjà de sa fortune. Je ne pus me persuader que la facilité avec laquelle il s'était fait écouter sur

le bonheur d'un moment, et connaissant sa bonne foi, je lui demandai quelque explication sur cette visite qui m'avait causé tant d'étonnement. Il ne se fit pas presser pour me découvrir qu'ayant envoyé le même jour à Théophé divers présents qu'elle avait reçus, me dit-il, sans répondre à sa lettre, il avait fait pressentir le maître de langues sur le dessein où il était de se rendre secrètement chez lui, et que l'espoir d'être récompensé avait engagé une âme mercenaire à lui ouvrir sa maison. À la vérité il l'avait fait avertir que je m'y trouvais régulièrement le soir.

« Mais n'ayant pour elle, continua le Sélictar, que les sentiments que vous me connaissez, et n'ignorant point de quelle nature sont les vôtres, je n'ai pas trouvé que votre présence fût importune, et je suis ravi au contraire de vous avoir eu pour témoin de la vérité de mes promesses. »

Il me répéta qu'il était résolu de les exécuter fidèlement et qu'il voulait faire l'essai d'un bonheur que les musulmans ne connaissaient pas.

Je louai malgré moi la noblesse de ce procédé. Joignant même au chagrin que je venais d'essuyer, le souvenir des termes où j'en étais avec lui, et mille scrupules d'honneur auxquels je ne pouvais m'empêcher d'être sensible, je résolus de combattre des sentiments auxquels j'avais laissé prendre trop d'empire, et je quittai le Sélictar avec cette pensée. Mais à peine était-il éloigné de quelques pas que j'entendis appeler par son nom mon valet de chambre, qui était le seul domestique que j'eusse avec moi. Je reconnus Jazir, l'esclave que j'avais mis auprès de Théophé. La réflexion avec laquelle j'avais quitté le Sélictar agissait encore si fortement, que j'ouvris la bouche pour le charger de quelques

ordres qui auraient paru durs à sa maîtresse. Mais il me prévint par ceux qu'il m'apportait.

Théophé l'avait dépêché après moi, pour me prier de retourner chez elle, et lui avait recommandé d'attendre à quelque distance que j'eusse quitté le Sélictar. Il s'éleva quelque combat dans mon cœur entre le juste dépit qui s'y était fortifié par l'entretien que je venais de finir, et l'inclination qui me portait encore à regretter les espérances que j'avais perdues. Mais je crus éviter l'embarras de cette discussion en prenant pour retourner sur mes pas un motif qui n'avait rien de commun avec les mouvements qui m'agitaient. J'avais oublié ma montre, que j'aimais singulièrement pour l'excellence de l'ouvrage. Ainsi, sans examiner si ce n'était pas à mon valet de chambre qu'il convenait de l'aller prendre, je retournai avec l'esclave, assez satisfait d'avoir ce prétexte pour déguiser ma faiblesse à moi-même. Que me dira l'infidèle ? Par quelle excuse l'ingrate va-t-elle justifier sa légèreté ? Ces plaintes sortaient de ma bouche en marchant, et loin de faire réflexions que les noms que je lui donnais supposaient des droits qu'elle ne m'accordait pas sur elle, j'aurais commencé infailliblement par les plus durs reproches, si je lui eusse trouvé en arrivant le moindre air de crainte et d'embarras. Mais ma propre confusion fut extrême, lorsque je la vis au contraire tranquille, riante, et comme prête à s'applaudir du bonheur dont on venait de l'assurer. Elle ne laissa pas durer longtemps mes doutes.

« Convenez, me dit-elle, que je n'avais pas d'autre ressource pour me délivrer des importunités du Sélictar. Mais si votre voiture est prête, il faut quitter la ville avant que la nuit soit passée. Et je serais fâchée, ajouta-t-elle, que vous eussiez mis le maître

de langues dans notre secret, car je commence à voir clairement qu'il nous trompe. »

Comme j'étais encore plus embarrassé de ma joie que je ne l'avais été de ma douleur, elle eut le temps de me raconter qu'après s'être ouverte à lui du projet de son départ, elle avait eu la satisfaction de le trouver fort disposé à la servir, mais qu'au travers de son zèle elle avait su distinguer que l'intérêt était son seul motif. Il lui avait demandé la permission de garder les présents du Sélictar, en lui représentant qu'elle devait être fort indifférente pour ce qu'on penserait d'elle après son départ.

Les deux mots qu'il lui avait dit secrètement sur le port étaient une prière de me cacher cette convention. Et quoiqu'il parût, par le soin qu'il avait pris de s'autoriser de son contentement, qu'il lui restait assez de probité pour ne pas se rendre coupable d'un vol, elle ne doutait point qu'il n'eût quelque part à la visite et aux propositions du Sélictar. Enfin, toutes sortes de raisons devaient lui faire accepter l'offre que je lui avais faite de ma campagne, et si j'avais assez de bonté pour satisfaire son impatience, je ne remettrais pas ce voyage au lendemain.

J'étais si charmé de l'entendre, et si résolu de ne pas différer un moment ce que je désirais beaucoup plus qu'elle, que sans prendre le temps de lui répondre, je renouvelai mes offres pour hâter le retour de ma chaise. Elle était venue pendant que je m'entretenais avec le Sélictar, et j'avais chargé mon valet de chambre de la renvoyer. La difficulté n'était point de cacher la retraite de Théophé au maître de langues ; mais toute ma joie ne pouvant écarter l'idée du Sélictar, j'avais quelque inquiétude sur la manière dont il prendrait cette aventure. Autant que mes scrupules pouvaient s'éclaircir en un moment, je me croyais fort à

couvert de ses reproches. La déclaration que je lui avais faite de mes sentiments était sincère alors. Je ne lui avais pas répondu qu'ils ne pussent point changer, et ne lui ayant pas même ôté le pouvoir de gagner Théophé par ses offres, ce n'était pas de moi qu'il devait se plaindre lorsqu'elle lui préférait les miennes. Cependant, elle l'avait flatté de quelque espérance, et le terme qu'elle avait pris pour le déterminer était une espèce d'engagement qui l'obligeait du moins à le revoir et à lui expliquer nettement ses intentions. Je craignais de l'embarrasser elle-même en lui rappelant ce souvenir. Mais elle avait tout prévu. Étant rentré dans sa chambre après avoir donné mes ordres, je lui trouvai une plume à la main.

« J'écris, me dit-elle, au Sélictar, pour ruiner absolument toutes les idées qu'il aurait pu se former de ma réponse. Je laisserai ma lettre au maître de langues, qui sera fort satisfait sans doute d'avoir un nouveau service à lui rendre. »

Elle continuait d'écrire, et je ne lui répondis en peu de mots que pour louer sa résolution. Je me contraignais encore pour renfermer toute ma joie dans mon cœur, comme si la crainte de me voir traversé par quelque nouvel incident n'en eût fait suspendre tous les transports. Le maître de langues, que je regardais à peine, et que ses propres remords excitaient peut-être à chercher quelque moyen de se réconcilier avec moi, me fit demander la permission d'entrer.

« Sans doute ! » répondit pour moi Théophé ; et le voyant paraître, elle lui dit qu'étant décidée d'abandonner Constantinople, et les raisons qu'elle m'avait expliquées me forçant moi-même d'approuver sa résolution, elle était bien aise de marquer au Sé-

lictar la reconnaissance qu'elle emportait pour ses bontés. Elle lui remit sa lettre, qu'elle venait de finir.

« Vous exécuterez d'autant mieux cette commission, ajouta-t-elle malicieusement, que vous en êtes déjà récompensé, et que le Sélictar ne pensera pas plus que moi à vous demander compte de ses présents. »

Je ne pus me dispenser de prendre occasion de ce discours pour faire quelques reproches à mon lâche confident. Il me jura, pour se justifier, qu'il n'avait pas cru donner atteinte à la fidélité qu'il me devait ; et me rappelant avec quelle franchise il m'avait confessé la part qu'il avait eue à l'absence de Théophé lorsqu'il s'était aperçu que j'en étais vivement affligé, il me supplia de juger du fond de ses sentiments par une si bonne preuve de leur sincérité. Mais je distinguais trop bien ce que je devais attribuer à la crainte qu'il avait de ma vengeance, et, renonçant à ses services, je le chargeai seulement de dire au Sélictar que je comptais de le voir incessamment.

En effet, je méditais déjà quelques moyens que je croyais infaillibles, pour me conserver l'amitié de ce seigneur malgré l'opposition de mes intérêts. Mais ma chaise s'étant fait entendre au même moment, je ne pensai plus qu'à prendre la main de Théophé pour l'y conduire. Je la serrai avec un mouvement de passion que je n'avais plus la force de déguiser ; et quoiqu'il me soit venu à l'esprit de la faire partir seule avec mon valet de chambre, pour laisser le maître de langues plus incertain de sa route, je ne pus résister au plaisir que j'allais avoir de me trouver avec elle dans une même chaise, maître de son sort et de sa personne par le consentement volontaire qu'elle avait donné à notre départ ; maître de son cœur, car pourquoi dissimulerais-je le bonheur

dont je me flattais ? Et quelle autre explication pouvais-je donner au parti qu'elle prenait de se jeter dans mes bras avec cette confiance ?

Je ne fus pas plutôt à côté d'elle, que prenant un baiser passionné sur ses lèvres, j'eus la douceur de la rendre sensible à cette caresse. Un soupir, qui lui échappa malgré elle, me fit encore juger plus favorablement de ce qui se passait dans son cœur. Pendant toute la route je tins sa main serrée dans les miennes, et je crus remarquer qu'elle y trouvait autant de douceur que moi. Je ne lui dis pas un mot qui ne fût mêlé de quelque marque de tendresse, et mes discours mêmes, quoique aussi mesurés que mes actions par un goût de bienséance qui m'a toujours été naturel, se ressentirent continuellement du feu qui prenait plus de force que jamais dans mon cœur.

Si Théophé se défendit quelquefois contre l'ardeur de mes expressions, ce ne fut point par des mépris ni par des rigueurs. Elle me priait seulement de ne pas employer mal à propos un langage si tendre et si doux, avec une femme qui n'était accoutumée qu'aux usages tyranniques du sérail ; et lorsque cette manière de se défendre me faisait redoubler mes caresses, elle ajoutait qu'il n'était plus surprenant que le sort des femmes fût heureux dans ma patrie, si tous les hommes s'y accordaient à les traiter avec des complaisances si excessives.

Il était environ minuit lorsque nous arrivâmes à ma campagne, qui était située près d'un village nommé Oru. Quoique je n'y eusse point ordonné des préparatifs extraordinaires, il s'y trouvait toujours de quoi traiter honnêtement mes amis, que j'y menais quelquefois aux heures où j'y étais le moins attendu. Je parlai de souper en arrivant. Théophé me témoigna qu'elle avait

besoin de repos plus que de nourriture. Mais j'insistai sur la nécessité de nous rafraîchir du moins par une collation légère et délicate. Nous passâmes peu de temps à table, et j'employai moins à manger qu'à satisfaire d'avance une partie de mes tendres désirs par le badinage de mes discours et par l'ardeur de mes regards.

J'avais marqué l'appartement où je me proposais de passer la nuit, et l'une des raisons qui m'avaient fait presser Théophé de prendre quelques rafraîchissements, avait été pour donner le temps à mes domestiques de l'orner avec la dernière élégance. Enfin, m'ayant répété qu'elle avait besoin de repos, j'expliquai cet avertissement comme une déclaration modeste de l'impatience qu'elle avait de se voir libre avec moi. Je m'applaudis même de trouver tout à la fois dans une aimable maîtresse assez de vivacité pour souhaiter impatiemment l'heure du plaisir et assez de retenue pour déguiser honnêtement ses désirs.

Mes domestiques, qui m'avaient vu faire plus d'une partie d'amour dans ma maison d'Oru, et qui n'avaient ordre d'ailleurs que de préparer un lit, avaient disposé dans le même appartement tout ce qui était nécessaire à la commodité de Théophé et à la mienne. Je l'y conduisis avec un redoublement de joie et de galanterie. Son esclave et mon valet de chambre, qui nous y attendaient, s'approchèrent pour nous rendre chacun de leur côté les services de leur condition, et j'exhortai en badinant Bema (c'était le nom de l'esclave) à ne pas s'attirer une haine par un excès de lenteur.

Il m'avait semblé jusqu'alors que Théophé était entrée naturellement dans toutes mes vues, et je la crus si disposée à la conclusion de cette scène, que je n'avais jamais pensé à couvrir mes espérances du moindre voile. Ce n'était point avec une

femme qui m'avait raconté si ouvertement ses aventures de Patras et celles du sérail, que je me croyais obligé de prendre les détours qui soulagent quelquefois la modestie d'une jeune personne sans expérience, et si l'on me permet une autre réflexion, ce n'était non plus d'une femme sur qui j'avais acquis tant de droits, et qui s'était livrée d'ailleurs à moi si volontairement, que je devais attendre des excès de réserve et de bienséance. Aussi tout ce que j'avais senti jusqu'alors de plus vif et de plus passionné pour elle ne passait-il à mes propres yeux que pour le transport d'un libertinage éclairé, qui me la faisait préférer à toute autre femme, parce qu'avec une figure si piquante elle semblait me promettre beaucoup plus de plaisir.

Cependant, à peine eut-elle remarqué que mon valet de chambre commençait à me déshabiller, que repoussant son esclave qui s'agitait pour lui rendre le même service, elle demeura quelques moments rêveuse et comme incertaine, sans lever les yeux sur moi. Je n'attribuai d'abord ce changement de contenance qu'à l'obscurité de la nuit, qui d'un bout de la chambre à l'autre pouvait me faire trouver quelque altération sur son visage. Mais, continuant de la voir immobile, et Bema oisive auprès d'elle, je hasardai, avec inquiétude, quelques expressions badines sur la crainte que j'avais de m'ennuyer beaucoup à l'attendre. Ce langage qui lui devenait plus clair apparemment par les circonstances, acheva tout à fait de la déconcerter. Elle quitta le miroir devant lequel elle était encore, et, se jetant languissamment sur un sopha, elle s'y tint penchée, le front appuyé sur la main, comme si elle eût cherché à me dérober son visage.

Ma première crainte fut encore qu'elle ne se trouvât saisie de quelque incommodité. Nous avions fait le voyage pendant la nuit.

Notre collation n'avait été composée que de fruits et de glaces. Je courus à elle avec le plus vif empressement, et je lui demandai si sa santé avait souffert quelque altération. Elle ne me répondit point. Mon inquiétude augmentant, je saisis une de ses mains, celle même sur laquelle sa tête était appuyée, et je fis quelque effort pour l'attirer à moi. Elle résista quelques moments. Enfin, la passant sur ses yeux, pour essuyer quelques larmes dont j'aperçus les traces, elle me demanda en grâce de faire sortir les deux domestiques, et de lui accorder un moment d'entretien.

Àpeine fus-je seul avec elle que baissant les yeux et la voix, elle me dit d'un air consterné qu'elle ne pouvait me disputer tout ce que je prétendais exiger d'elle, mais qu'elle ne s'y serait jamais attendue. Elle se tut après ces quatre mots, comme si la douleur et la crainte lui eussent coupé tout d'un coup la parole, et je m'aperçus à sa respiration que son cœur était dans l'émotion la plus violente. Ma surprise, qui montait aussitôt au comble, et peut-être un mouvement de honte qu'il me fut impossible de vaincre tout d'un coup, me jetèrent de mon côté dans le même état ; de sorte que c'eût été le plus étrange spectacle du monde que de nous voir l'un et l'autre aussi abattus que si nous eussions été frappés subitement de quelque maladie.

Cependant, je m'excitai à sortir de cette pesanteur, et, faisant de nouveaux efforts pour me rendre maître de la main de Théophé, je vins à bout de la retenir enfin dans les miennes.

« Un moment, lui dis-je pendant ce tendre combat, souffrez que je la prenne un moment pour vous parler et pour vous entendre ! »

Elle parut céder à la crainte de m'offenser, plutôt qu'au désir de me satisfaire.

« Hélas ! qu'ai-je le droit de vous refuser ? me répéta-t-elle avec la même langueur. Ai-je en mon pouvoir quelque chose qui ne soit pas à vous plus qu'à moi-même ? Mais non, non, je ne m'y serais jamais attendue ! »

Ses pleurs commencèrent à couler avec plus d'abondance. Dans l'embarras où me jeta cette scène, il me vint quelque doute de sa sincérité. Je me souvenais d'avoir entendu mille fois que la plupart des filles Turques se font une gloire de disputer longtemps les faveurs de l'amour, et je fus prêt, dans cette pensée, à compter pour rien sa résistance et ses larmes. Cependant, l'ingénuité que je remarquais dans sa douleur, et la honte que j'aurais eue de ne pas répondre à l'opinion qu'elle avait de moi si elle était sincère, me fit surmonter au même moment tout mes transports.

« Ne craignez point de lever les yeux sur moi, lui dis-je en voyant qu'elle continuait de les tenir baissés, et reconnaissez-moi pour l'homme du monde qui est le moins capable de vous chagriner ou de faire violence à vos inclinations. Mes désirs sont l'effet naturel de vos charmes, et j'avais pensé que vous ne me refuseriez point ce que vous avez accordé volontairement au fils du gouverneur de Patras et au Bacha Chériber. Mais les mouvements du cœur ne sont pas libres… »

Elle m'interrompit par une exclamation qui me parut venir d'un cœur pénétré d'amertume ; et lorsque je me flattais de lui tenir un discours propre à l'apaiser, elle me fit connaître que je mettais le comble à sa douleur. Ne comprenant plus rien à cette

bizarre aventure, et n'osant même ajouter un seul mot dans la crainte de ne pas pénétrer plus heureusement ses intentions, je la suppliai donc de m'apprendre elle-même, ce que je devais faire, ce que je devais dire, pour dissiper le chagrin que je lui avais causé, et de ne me pas faire un crime de ce qu'elle ne pouvait regarder après tout comme une offense. Il me parut que le ton que je pris pour lui faire cette prière, lui fit craindre à son tour de m'avoir choqué par ses plaintes. Elle me serra la main, avec un mouvement où je reconnus de l'inquiétude.

« Ô ! le meilleur de tous les hommes, me dit-elle, par une expression qui est commune chez les Turcs, jugez mieux des sentiments de votre malheureuse esclave, et ne croyez pas qu'il y ait jamais rien de vous à moi qui puisse porter le nom d'offense ! Mais vous m'avez percé le cœur d'un mortel chagrin. Ce que je vous demande, ajouta-t-elle, puisque vous me laissez la liberté de vous expliquer mes désirs, c'est de me laisser passer la nuit dans mes tristes réflexions, et de permettre demain que je vous les communique. Si vous trouvez un excès de hardiesse dans la prière de votre esclave, attendez du moins que vous connaissiez mes sentiments pour les condamner ! »

Elle voulut se laisser tomber à mes pieds. Je la retins malgré elle, et, me levant du sopha où je m'étais assis pour l'entendre, je pris un air aussi libre et aussi désintéressé que si je n'eusse jamais pensé à lui faire la moindre proposition d'amour.

« Retranchez, lui dis-je, des termes qui ne conviennent plus à votre situation. Loin d'être mon esclave, vous auriez pu prendre sur moi en empire que je me sentais trop de penchant à vous accorder. Mais je ne voudrais pas devoir votre cœur à mon autorité, quand j'aurais droit d'employer la contrainte. Vous passerez cette

nuit, et tout le reste de votre vie, si c'est votre dessein, avec la tranquillité que vous paraissez désirer. »

J'appelai aussitôt son esclave, à qui j'ordonnai sans affectation de lui rendre ses services ; et, me retirant avec la même apparence de calme, je me fis conduire dans un autre appartement, où je ne tardai pas un instant à me mettre au lit. Il me restait un fond d'agitation que tous les efforts que j'avais faits pour me vaincre n'avaient pu calmer entièrement ; mais je me flattai que le repos du sommeil achèverait bientôt de rétablir la paix dans mon esprit et dans mon cœur.

Cependant, à peine l'obscurité et le silence de la nuit eurent-ils commencé à recueillir mes sens, que toutes les circonstances qui venaient de se passer à mes yeux se représentèrent presque aussi vivement à mon imagination. Comme je n'avais pas perdu un mot de tous les discours de Théophé, le premier sentiment que j'éprouvai en les retrouvant dans ma mémoire, fut sans doute un mouvement de dépit et de confusion. Il me fut aisé de démêler que la facilité avec laquelle j'avais pris le parti de la laisser tranquille, et tout le désintéressement que j'avais marqué en la quittant étaient venus de la même cause. Je me confirmai pendant quelques moments dans cette disposition, par les reproches que je me fis de ma faiblesse. Ne devais-je pas rougir de m'être livré si imprudemment depuis quelques jours, à l'inclination que je m'étais sentie pour une fille de cette sorte, et le goût que j'avais pour elle aurait-il dû m'intéresser jusqu'à me causer de l'inquiétude et du trouble ? La Turquie n'était-elle pas remplie d'esclaves dont je pouvais attendre les mêmes plaisirs ? « Il ne me manquait, ajoutai-je en raillant ma propre folie, que de prendre une passion sérieuse pour une fille de seize ans, que j'avais tirée d'un sérail de

Constantinople, et qui n'était peut-être entrée dans celui de Chériber qu'après avoir fait l'essai de tous les autres ! » Passant ensuite au refus qu'elle m'avait fait de ses faveurs après les avoir prodiguées à je ne sais combien de Turcs, je m'applaudis de ma délicatesse, qui me faisait attacher un si grand prix au reste du vieux Chériber. Mais je trouvais encore plus admirable que Théophé eût appris dans un espace si court à connaître la valeur de ses charmes, et que le premier homme à qui elle s'adressât pour lui en faire acheter la possession si cher, fût un Français aussi versé que moi dans le commerce des femmes. « Elle s'est imaginé, disais-je, sur l'air de bonté que je porte dans mon visage et dans mes manières, qu'elle allait faire de moi sa première dupe ; et cette jeune coquette, à qui j'ai supposé tant de naïveté et de candeur, se promet peut-être de me mener bien loin par ses artifices. »

Mais après avoir comme satisfait mon ressentiment par ces réflexions injurieuses, je revins peu à peu à considérer le fond de cette aventure avec moins d'émotion. Je me rappelai toute la conduite que Théophé avait tenue avec moi depuis que je l'avais vue au sérail de Chériber. S'était-elle jamais échappée à la moindre action ni au moindre discours qui parût s'accorder avec les intentions que je lui supposais ? N'avais-je pas été surpris au contraire de lui voir saisir vingt fois toutes les ouvertures que j'avais données à ses réflexions, pour les tourner du côté le plus sérieux de la morale ; et n'avais-je pas mieux admiré la pénétration et la justesse qui éclataient dans tous ses raisonnements ? Il est vrai qu'elle me les avait rebattus quelquefois jusqu'à l'excès, et c'était peut-être cette espérance d'affectation qui m'avait empêché de les croire sincères. Je les avais regardés tout au plus comme un exercice qu'elle donnait à son esprit, ou comme l'effet

d'une infinité de nouvelles impressions, que l'explication de nos maximes et le récit de nos usages faisaient continuellement sur une imagination vive et inquiète. Mais pourquoi lui faire cette injustice, et ne pas croire effectivement qu'avec un bon naturel et beaucoup de raison, elle avait été sérieusement frappée de mille principes qu'elle trouvait en semence au fond de son cœur ? N'avait-elle pas rejeté nettement les offres du Sélictar ? N'avait-elle pas pensé à me quitter moi-même, pour aller chercher en Europe un état qui répondait à ses idées ? Et si elle avait consenti ensuite à se livrer à mes soins, n'était-il pas naturel qu'elle eût cette confiance pour un homme à qui elle devait les images de vertu qu'elle commençait à goûter ? Dans cette supposition ne devenait-elle pas respectable ; et pour qui l'était-elle plus que pour moi-même qui avais commencé à la servir sans intérêt, et qui loin de troubler ses projets de sagesse par des propositions folles et libertines, devais me faire honneur au contraire d'une conversion qui était proprement mon ouvrage ?

Plus je m'attachai à ces réflexions, plus je sentis que cette manière de considérer mon aventure était flatteuse pour moi ; et m'étant toujours piqué de quelque élévation dans mes principes, il ne m'en coûta presque rien pour sacrifier les plaisirs que je m'étais proposés, à l'espérance de faire de Théophé une femme aussi distinguée par sa vertu que par ses charmes. « Je n'ai jamais pensé, disais-je, à lui inspirer de la sagesse ; et le goût que je lui suppose n'est qu'un heureux effet de son bon naturel, excité par quelques discours qui me sont échappés au hasard. Que sera-ce, lorsque je me ferai une étude sérieuse de cultiver ces riches présents de la nature ? » Je me la représentai avec complaisance dans l'état où je croyais pouvoir la conduire. Mais frappé d'avance de ce portrait, que lui manquerait-il donc alors, ajou-

tais-je, pour être la première femme du monde ? Quoi ! Théophé pourrait devenir aussi aimable par les qualités de l'esprit et du cœur que par les charmes extérieurs de sa figure ? Eh ! quel est l'homme d'honneur et de goût qui ne se croirait pas heureux d'être attaché pour toute sa vie… Je m'arrêtai à la moitié de cette réflexion, comme effrayé de l'avidité avec laquelle mon cœur semblait s'y prêter. Elle me revint mille fois jusqu'au moment où mes sens s'assoupirent ; et loin d'éprouver le trouble dont j'avais appréhendé de me ressentir jusqu'au lendemain, je passai tout le reste de la nuit dans un délicieux sommeil.

Les premières traces que je retrouvai le matin dans ma mémoire furent celles qui s'y étaient si doucement gravées en m'endormant. Elles s'y étaient étendues avec tant de force qu'ayant comme effacé celles de mon premier projet, il ne me revint pas le moindre désir qui ressemblât à ceux dont je m'étais entretenu depuis plusieurs jours. Je brûlais de me revoir avec Théophé ; mais c'était dans l'espérance de la trouver telle que j'avais eu tant de plaisir à me la figurer, ou du moins de la voir dans la disposition que je lui avais supposée. Cette ardeur allait jusqu'à me faire craindre de m'être trompé dans mes suppositions. À peine eus-je appris qu'il était jour dans son appartement, que je lui fis demander la permission d'y entrer. Son esclave vint me prier de sa part de lui laisser un moment pour sortir du lit. Mais je me hâtai de l'y surprendre, dans la seule vue de lui faire connaître par ma modération le changement que la nuit avait mis dans mes idées. Elle marqua quelque trouble, en me voyant si tôt arriver, et dans son embarras elle me fit des excuses de la lenteur de son esclave. Je la rassurai par un discours modeste, qui ne lui laissa rien à craindre de mes intentions. Qu'elle était belle néanmoins dans

cet état, et que tant de charmes étaient propres à me faire oublier mes résolutions !

« Vous m'avez promis, lui dis-je d'un ton sérieux, des explications que je brûle d'entendre ; mais permettez qu'elles soient précédées des miennes. À quelques désirs que je me sois hier livré, vous avez dû juger par la soumission que j'eus pour les vôtres, que je ne désire point d'une femme ce qu'elle n'est pas portée à m'accorder volontairement. J'ajoute aujourd'hui à cette preuve de mes sentiments une déclaration qui va l'affirmer. C'est que dans quelque vue que vous ayez consenti à m'accompagner ici, vous aurez toujours la liberté de les suivre comme vous avez à présent celle de les expliquer. »

Je m'imposai silence, en finissant ce discours ; et je résolus de ne le pas rompre qu'elle n'eût achevé le sien. Mais après m'avoir regardé un moment, je fus surpris de lui voir répandre quelques larmes, et lorsque l'inquiétude que j'en ressentis m'eut fait oublier ma résolution pour lui demander ce qui les causait, mon étonnement augmenta encore de sa réponse. Elle me dit que personne n'était plus à plaindre qu'elle, et que le discours que je lui tenais était précisément le malheur auquel elle s'était attendu. Je la pressai de parler plus clairement.

« Hélas ! reprit-elle ; en me faisant cette déclaration de vos sentiments, que vous rendez peu de justice aux miens ! Après ce qui se passa hier ici, vous ne pouvez prendre ce ton avec moi que par une suite des mêmes idées ; et je meurs de chagrin que, depuis le temps que je m'efforce de vous faire voir quelque jour le fond de mon cœur, j'aie si mal réussi à vous faire connaître ce qui s'y passe. »

Cette plainte ne faisant que redoubler ma curiosité, je lui confessai avec autant de franchise dans mes termes que dans l'air de mon visage, que tout ce qui la regardait depuis que je l'avais vue pour la première fois, avait été pour moi une énigme perpétuelle, que son discours même me rendait plus difficile à pénétrer.

« Parlez donc naturellement, lui dis-je encore ; pourquoi balancez-vous ? À qui vous ouvrirez-vous jamais avec plus de confiance ?

— Ce sont vos questions mêmes, me répondit-elle enfin, c'est la nécessité où vous me mettez de parler clairement qui cause mon chagrin. Quoi ? vous avez besoin d'explication pour concevoir que je suis la plus malheureuse personne de mon sexe ? Vous, qui m'avez ouvert les yeux sur ma honte, vous êtes surpris que je sois insupportable à moi-même et que je pense à me cacher aux yeux des autres ? Eh ! quel est désormais le partage qui me convient ? Est-ce de répondre à vos désirs ou à ceux du Sélictar, lorsque je trouve dans les lumières que vous m'avez inspirées autant de juges qui les condamnent ? Est-ce de passer dans les pays dont vous m'avez vanté les usages et les principes, pour y retrouver, dans l'exemple de toutes les vertus que j'ai ignorées, le perpétuel reproche de mes infamies ? J'ai tenté néanmoins de quitter cette nation corrompue. J'ai voulu fuir et ceux qui ont perdu mon innocente jeunesse, et vous, qui m'avez appris à connaître ma perte. Mais où me laissais-je entraîner par ma confusion et par mes remords ? Je ne sens que trop que sans protection et sans guide je n'aurais pas fait de pas qui ne m'eût conduite à quelque nouvel abîme. Vos instances m'ont arrêtée. Quoique vous fussiez plus redoutable pour moi que tous les

hommes ensemble, parce que vous connaissiez mieux toute l'étendue de mon infortune, quoique chacun de vos regards me parût une sentence qui portait ma condamnation, je suis rentrée avec vous dans Constantinople. Un malade, disais-je pour me rassurer, rougit-il de voir ses plaies les plus honteuses ? D'ailleurs, après avoir conçu qu'un voyage entrepris au hasard était une imprudence, je me suis flattée, sur vos promesses, que vous m'ouvririez des voies plus sûres pour m'éloigner. Cependant, c'est vous-même qui me repoussez aujourd'hui vers le précipice dont vous m'avez tirée. Je vous ai regardé comme mon maître dans la vertu, et vous voulez me rentraîner vers le vice ; avec d'autant plus de danger pour ma faiblesse, que si elle pouvait m'offrir quelque charme, ce serait en se présentant à moi par vos mains ? Hélas ! m'étais-je mal expliquée ou feigniez-vous de ne pas m'entendre ? Les bornes de mon esprit, le désordre de mes idées et de mes expressions, ont pu vous faire mal juger de mes sentiments ; mais si vous commencez à les connaître par les efforts que je fais pour les expliquer, ne vous offensez pas de l'effet que vos propres leçons ont produit sur mon cœur. Quand vous auriez changé de principes, je sens trop bien que c'est aux premiers que je dois ma soumission, et je vous conjure de souffrir que j'y demeure attachée ! »

Ce discours, dont je ne rapporte que ce qui est resté de plus clair dans ma mémoire, fut assez long pour me donner le temps d'en pénétrer toute la force et d'y préparer ma réponse. Rempli, comme je l'étais, des réflexions qui m'avaient occupé pendant toute la nuit, j'avais été bien offensé des reproches de Théophé, bien moins affligé de ses sentiments et de ses résolutions, que je n'étais charmé au contraire de les trouver conformes à l'opinion que je m'en étais déjà formée. Aussi l'idée que j'avais commencé

à prendre d'elle, et la satisfaction vertueuse que j'en avais ressentie, n'avaient-elles fait qu'augmenter pendant que j'étais attaché à l'entendre ; et pour peu qu'elle eût fait d'attention à mes mouvements, elle aurait remarqué que je recevais chaque mot qui sortait de sa bouche avec quelque joie et d'applaudissement. J'en modérai néanmoins les expressions dans ma réponse, pour ne pas donner un air de légèreté ou d'emportement à la conclusion d'une conférence si sérieuse.

« Chère Théophé ! lui dis-je dans l'abondance de mes sentiments, vous m'avez humilié par vos plaintes, et je ne vous dissimulerai point que j'étais hier fort éloigné de les prévoir ; mais j'en ai apporté quelque pressentiment dans cette visite, et je suis venu, disposé à me reconnaître coupable. Si vous me demandez comment il m'est arrivé de le devenir, c'est qu'il m'aurait été trop difficile de me persuader ce que je viens d'entendre avec une vive admiration, et ce qui me paraîtrait encore incroyable si je n'en avais des témoignages si certains. Je me reproche d'avoir eu pour vous jusqu'à présent plus d'admiration que d'estime. Eh ! quand on sait combien le goût de la vertu est rare dans les pays les plus favorisés du ciel, quand on éprouve soi-même combien son exercice est pénible, peut-on croire aisément que dans le sein de la Turquie, au sortir d'un sérail, une personne de votre âge ait saisi tout d'un coup, non seulement l'idée, mais le goût même de la plus haute sagesse ? Qu'ai-je dit, qu'ai-je fait de propre à vous l'inspirer ? Quelques réflexions hasardées sur nos usages ont-elles pu faire naître dans votre cœur un si heureux penchant ? Non, non, vous ne le devez qu'à vous-même ; et votre éducation qui l'a tenu jusqu'à présent comme lié par la force de l'habitude, est un malheur de la fortune dont il n'y a point de reproche à vous faire.

« Ce que je veux d'abord en conclure, continuai-je avec la même modération, c'est que vous seriez également injuste, et de vous offenser des vues que j'ai eues sur vous, puisqu'il n'était pas naturel que je pénétrasse tout d'un coup les vôtres, et de croire qu'on puisse se prévaloir du passé pour vous refuser l'estime que vous allez mériter par une conduite digne de vos sentiments. Abandonnez vos projets de voyage ; jeune et sans expérience du monde, vous n'en devez rien attendre d'heureux. La vertu, dont on a des idées si justes en Europe, n'y est guère mieux pratiquée qu'en Turquie. Vous trouverez des passions et des vices dans tous les pays qui sont habités par des hommes. Mais si mes promesses peuvent vous inspirer quelque confiance, reposez-vous sur des sentiments qui ont déjà changé de nature, et qui ne m'inspireront plus d'ardeur que pour perfectionner les vôtres. Ma maison sera un sanctuaire ; mon exemple portera tous mes domestiques à vous respecter. Vous y trouverez une ressource constante dans mon amitié ; et si vous avez goûté mes maximes, peut-être vous reste-t-il quelques lumières à tirer de mes conseils. »

Elle me regardait d'un air si rêveur que je cherchais inutilement dans ses yeux si elle était satisfaite de ma réponse. J'appréhendai même, en lui voyant garder le silence, qu'il ne lui restât quelque doute de ma sincérité, et qu'après l'essai qu'elle avait fait de ma faiblesse, elle n'osât se fier à mes protestations. Mais toute son inquiétude était pour elle-même.

« M'imaginerai-je jamais, reprit-elle après avoir fait durer beaucoup plus longtemps son silence, qu'avec les idées que vous avez de la vertu, vous puissiez regarder sans mépris une femme dont vous connaissez tous les égarements ? Je vous en ai fait l'aveu, et je ne puis m'en repentir. Je devais cette ouverture à

l'empressement que vous avez eu d'apprendre mes infortunes. Mais ne m'impose-t-elle pas la loi de vous fuir, et fuirai-je jamais trop loin de ceux qui peuvent me reprocher ma honte ? »

Je ne fus pas le maître de mon transport à ce discours. Je l'interrompis, et toute la retenue que j'avais affectée m'abandonna. Mes plaintes durent être bien touchantes, et mes raisonnements bien persuasifs, puisque je fis confesser à Théophé que plus je connaissais le prix de la vertu, plus je devais d'admiration aux sentiments dont elle était remplie. Je lui fis comprendre que dans les idées de la vraie sagesse, le mépris n'est dû qu'aux fautes volontaires, et que ce qu'elle nommait ses égarements n'en devait pas porter le nom, puisqu'il aurait supposé qu'elle connaissait déjà ce qu'elle n'avait appris que par l'occasion qu'elle avait eue de m'entretenir au sérail. Enfin, je lui promis avec une estime constante, tous les soins dont j'étais capable pour achever l'ouvrage que j'avais eu le bonheur de commencer, et je m'engageai par des serments redoutables à lui laisser la liberté non seulement de me fuir, mais de me haïr et de me mépriser moi-même, lorsqu'elle me verrait manquer aux conditions qu'elle voudrait m'imposer. Et pour ôter tout air d'équivoque à mes promesses, je lui fis à l'heure même un plan dont je soumis tous les articles à sa décision.

« Cette maison, lui dis-je, sera votre demeure, et vous y établirez l'ordre qui vous conviendra le mieux. Je ne vous y verrai pas plus souvent que vous ne me le permettrez. Vous n'y verrez vous-même que ceux qu'il vous plaira d'y recevoir. J'aurai soin qu'il n'y manque rien pour vous occuper utilement ou pour vous amuser. Et dans le penchant que vous marquez pour tout ce qui peut servir à former l'esprit et le cœur, je pense à vous faire apprendre la

langue de ma nation, qui vous deviendra utile par la familiarité qu'elle vous donnera tout d'un coup avec une infinité d'excellents livres. Vous retrancherez de mes propositions, ou vous y ajouterez tout ce qui vous sera inspiré par votre goût, et vous serez toujours sûre de voir exécuter ce qui pourra vous plaire. »

Je n'examinais point d'où me venait la chaleur qui animait toutes ces offres, et Théophé ne s'arrêta point non plus à cette discussion. Elle crut voir dans ma franchise des raisons assez fortes pour céder à mes instances. Elle me dit que devant toute ma générosité, son obstination devait lui faire appréhender de s'en rendre indigne et qu'elle acceptait des offres, trop heureuses pour elle, si j'étais fidèle à les exécuter. Je ne sais comment je trouvai assez de force pour retenir le mouvement qui me portait à me jeter à genoux devant son lit, et à la remercier de ce consentement comme d'une faveur.

« Nous commencerons sur-le-champ, lui dis-je avec plus de joie que je n'en voulais faire éclater, et vous reconnaîtrez quelque jour que je mérite votre confiance. »

Ce sentiment était sincère. Je la quittai, sans m'être même hasardé à lui baiser la main, quoique l'ayant la plus belle du monde, elle m'en eût inspiré cent fois le désir dans les mouvements qu'elle avait faits pendant notre entretien. Mon dessein était de retourner aussitôt à Constantinople, non seulement pour lui procurer ce que je croyais de plus propre à l'amuser dans sa solitude, mais pour lui donner le temps d'établir son autorité et l'ordre qu'elle voudrait dans sa maison. Je déclarai là-dessus mes intentions au petit nombre de domestiques que j'y laissais pour la servir. Bema, que j'avais fait appeler pour la rendre témoin de cet ordre, me demanda la liberté de me parler à l'écart, et me surprit

extrêmement par son discours. Elle me dit que la liberté et l'empire même que je laissais à sa maîtresse, lui faisaient assez connaître que j'ignorais le caractère des femmes de sa nation ; que l'expérience qu'elle avait acquise dans plusieurs sérails la mettait en état d'aider un étranger de ses conseils ; que la fidélité à laquelle elle était obligée par sa condition ne lui permettait pas de me déguiser ce que j'avais à craindre d'une maîtresse aussi jeune et aussi belle que Théophé ; qu'en un mot je devais faire peu de fond sur sa sagesse, si au lieu de lui laisser une autorité absolue dans ma maison, je ne l'assujettissais point à la conduite de quelque esclave fidèle ; que c'était l'usage de tout ce qu'il y avait de seigneurs en Turquie, et que si je la croyais propre elle-même à cet emploi, elle me promettrait tant de vigilance et de zèle que je ne me repentirais jamais de ma confiance.

Quoique je n'eusse point reconnu assez d'esprit à cette esclave pour en espérer des secours extraordinaires, et que dans l'opinion que j'avais de Théophé je n'eusse pas besoin d'un Argus auprès d'elle, je pris un tempérament entre le conseil que je recevais et ce que je crus pouvoir accorder à la prudence.

« Je ne me conduis point, dis-je à Bema, par les maximes de votre pays, et je vous déclare d'ailleurs que je n'ai aucun droit sur Théophé qui m'autorise à lui imposer des lois. Mais si vous êtes capable de quelque discrétion, je vous charge volontiers d'avoir l'œil ouvert sur sa conduite. La récompense sera proportionnée à vos services, et surtout à votre sagesse, ajoutai-je, car j'exige absolument que Théophé ne s'aperçoive jamais de la commission que je vous donne. »

Bema parut extrêmement satisfaite de ma réponse. Sa joie m'aurait peut-être été suspecte, si les personnes de qui je tenais

cette esclave, ne m'eussent vanté presque également sa prudence et sa fidélité. Mais je ne voyais rien d'ailleurs dans une commission si simple, qui demandât plus que de la médiocrité dans les deux qualités dont on m'avait répondu.

Ce qui m'occupa le plus en retournant à la ville, fut la difficulté de satisfaire le Sélictar, qui ne pouvait ignorer longtemps ni que Théophé avait quitté le maître de langues, ni même que je lui avais accordé une retraite dans ma maison. J'étais devenu tout d'un coup tranquille sur ce qui la regardait, depuis que j'étais sûr de l'avoir sous ma conduite, et, sans examiner ce que mon cœur osait s'en promettre, il me semblait que de quelques sentiments qu'il pût se remplir, l'avenir ne m'offrait que des facilités sur lesquelles je pouvais me reposer. Mais ne pouvant me dispenser d'entrer dans quelque explication avec le Sélictar, les raisons que j'avais préparées la veille, et qui m'avaient paru capables de l'apaiser, perdaient leur force pour moi-même à mesure que le moment s'approchait de les lui faire goûter. Celle dont j'avais espéré le plus d'effet était la crainte de son père, qui aurait eu plus de droit que jamais, non seulement de l'exclure de sa famille, mais de solliciter sa punition, si elle s'était livrée volontairement à l'amour d'un Turc. Ma protection, dans le cas où elle était, la mettait plus à couvert que celle du Sélictar. Cependant, outre l'idée qu'il avait lui-même de son crédit, je ne pouvais lui confesser qu'elle était chez moi, sans retomber dans la nécessité de l'y recevoir aussi souvent qu'il lui plairait de s'y présenter. C'était attirer autant de chagrins à Théophé qu'à moi-même. Dans cet embarras, je pris un parti tout différent, et le seul peut-être qui pût me réussir avec un homme aussi généreux que le Sélictar ; j'allai chez lui directement. Je n'attendis pas qu'il rendît mon entreprise plus difficile par ses plaintes, et, prévenant même toujours

ses questions, je lui appris que le motif qui avait fait rejeter ses offres, était un penchant déclaré de la jeune Grecque pour des vertus qui sont peu connues des femmes en Turquie. Je ne lui cachai pas même que dans l'étonnement que j'en avais eu, je n'y avais pris quelque confiance qu'après les avoir mises à l'épreuve, mais que n'ayant trouvé que des sujets d'admiration dans les sentiments d'une personne de cet âge, j'étais résolu de lui accorder tous les secours qui pouvaient conduire des inclinations si nobles à leur perfection, et, que le connaissant lui-même, je ne doutais pas qu'il ne fût porté à seconder mon dessein. De tout ce discours, que je tournai avec beaucoup de ménagements, il n'y eut que les derniers termes que je regrettai d'avoir laissé échapper.

Le Sélictar répondit à mon attente en me protestant qu'il respectait des sentiments tels que je les représentais dans Théophé, et qu'il n'avait jamais prétendu les exclure du commerce qu'il s'était proposé avec elle ; mais il prit occasion de l'opinion que je marquais de lui, pour m'assurer que, sa tendresse augmentant avec son estime, il voulait lui témoigner plus que jamais le cas qu'il faisait d'elle. Je ne pus me défendre de la proposition qu'il me fit de m'accompagner quelquefois à Oru, qu'en lui offrant toute la liberté que j'accordais chez moi à mes amis, mais avec la réserve que Théophé y mettrait elle-même, par le droit que mes serments lui avaient donné de ne voir que ceux qu'elle voudrait dans sa solitude.

Quoique je me reprochasse avec raison d'avoir donné au Sélictar une ouverture dont je le voyais résolu de profiter, je fus si satisfait de m'être délivré par une voie si nette de scrupules qui m'avaient troublé, que je comptai pour rien l'embarras de le voir à Oru. Il aurait eu sujet de s'offenser si j'eusse balancé à lui pro-

mettre cette satisfaction, et les soupçons dont sa propre droiture autant que l'opinion qu'il avait de la mienne avait eu la force de le défendre jusqu'alors, auraient peut-être commencé à naître et causé aussitôt la ruine de notre amitié. Je ne pensai en le quittant qu'à remplir les promesses que j'avais faites à Théophé.

Connaissant son goût pour la peinture, qui ne s'était encore exercé qu'à représenter des fleurs, suivant la loi qui interdit aux Turcs la représentation de toutes les créatures vivantes, je cherchai un peintre qui pût lui montrer le dessin et le portrait. En lui choisissant d'autres maîtres pour les arts et les exercices de l'Europe, il me vint à l'esprit une pensée que je combattis longtemps, mais que la Providence, dont il ne faut pas entreprendre d'approfondir les secrets, fit prévaloir à la fin sur toutes mes difficultés. Dans la persuasion où j'étais que le jeune Condoidi était son frère, il me parut d'autant plus naturel de les associer pour leur éducation, que la plupart des maîtres que je leur donnais à l'un et à l'autre étaient les mêmes. Ce dessein faisait supposer que Condoidi ferait aussi sa demeure à Oru ; et loin d'y trouver le moindre sujet d'objection, je me réjouissais au contraire de pouvoir donner à Théophé une compagnie habituelle, qui lui ferait éviter l'ennui de la solitude. S'il faut que je le confesse, la principale difficile que j'eus à combattre ne fut pas bien démêlée dans mon esprit, et ce fut peut-être l'obligation où je me crus de l'en éloigner qui m'empêcha d'en former d'autres auxquelles j'aurais pu trouver plus de raisons de m'arrêter. Je pensai confusément, et sans oser me l'avouer à moi-même, que la présence continuelle de ce jeune homme m'ôterait la liberté d'être seul avec Théophé, mais étant résolu dans le fond de m'en tenir religieusement à toutes mes promesses, je ne roulai quelque temps cette idée que pour la rejeter.

Synèse (c'était le nom du jeune Condoidi) apprit avec beaucoup de joie ce que l'estime et l'inclination me faisaient entreprendre pour sa sœur. Il n'en marqua pas moins la résolution où j'étais de le faire vivre avec elle, et de leur faire recevoir les mêmes instructions. Je le fis partir dès le jour même pour Oru, avec tout ce que je destinais à l'amusement de Théophé. Leur père, qui savait enfin que je m'étais attaché son fils, et qui était déjà venu pour m'en faire des remerciements, reparut chez moi sur l'avis que Synèse lui fit donner de mon arrivée. Il me reconnut avec étonnement, et je fus persuadé par son embarras que Synèse avait eu la fidélité, suivant mes ordres, de lui cacher le nœud de cette aventure. J'avais voulu tout à la fois et me faire un amusement de sa surprise, et profiter de ses premières impressions pour renouveler mes instances en faveur de Théophé. Mais je perdis la seconde de ces deux espérances, lorsque cet obstiné vieillard m'eut déclaré nettement que sa religion et son honneur lui défendaient de reconnaître une fille qui avait été élevée dans un sérail. L'offre même que je fis pour lever tous les obstacles, en me substituant aux devoirs paternels, ne parut pas l'ébranler. Il demeura si inflexible que dans le ressentiment que j'en eus, je lui déclarai qu'il pouvait se dispenser de revenir chez moi, et que je ne recevrais pas volontiers ses visites.

Je ne retournai à Oru que le lendemain. L'impatience de revoir Théophé était un sentiment que je ne me dissimulais pas ; mais ayant absolument renoncé à toutes les prétentions que j'avais eues sur elle, je ne pensais pas non plus à m'interdire un penchant honnête, qui pouvait s'accorder avec ses idées de sagesse et avec tous mes engagements. Cette espèce de liberté que j'accordais à mon cœur, m'empêchait de sentir tout ce qu'il m'en aurait déjà coûté, si j'avais entrepris de le contraindre. Je trouvai

Synèse avec elle, tous deux dans la première ardeur de leurs exercices, et presque également sensibles à l'attention que j'avais eue de les faire vivre ensemble. J'admirai dans Théophé un air de tranquillité qui semblait avoir augmenté sa fraîcheur naturelle, et qui était déjà l'effet de la satisfaction de mon cœur. Je voulus savoir de Bema quel usage elle avait fait de l'autorité que je lui avais accordée dans ma maison. Cette esclave, qui était piquée au fond d'en avoir elle-même si peu, n'osa me dire encore que sa maîtresse en eût abusé ; mais elle répéta toutes les raisons qu'elle m'avait déjà apportées pour me le faire craindre. La cause de son zèle était si visible, que je la priai en souriant d'avoir moins d'inquiétude. Elle s'était attendue, sur quelques explications de ceux qui l'avaient achetée pour moi, que je lui donnerais une espèce d'empire sur Théophé, et cette marque de confiance qu'elle avait obtenue dans quelque sérail, était le souverain degré de distinction pour une esclave. Je lui déclarai que les usages des Turcs n'étaient point une règle pour un Français, et que nous avions les nôtres, dont je lui conseillais de profiter elle-même pour la douceur de sa vie. Si elle n'eut pas la hardiesse de se plaindre, elle prit peut-être dès ce moment un dégoût pour Théophé et pour moi, dont elle ne trouva que trop aisément l'occasion de nous faire ressentir les marques.

Les affaires de mon emploi me laissant plus de liberté que je n'en avais eue depuis longtemps, je pris le prétexte de la belle saison pour faire un séjour de quelques semaines à la campagne. J'avais appréhendé d'abord que Théophé n'usât trop rigoureusement de l'offre que je lui avais faite de me priver de la voir. Mais croyant remarquer au contraire qu'elle prenait plaisir à mon entretien, je m'oubliais près d'elle pendant des jours entiers, et j'apprenais dans cette familiarité à connaître de plus en plus toutes

les perfections dont la nature avait orné son caractère. Ce fut de moi-même qu'elle reçut les premières leçons de notre langue. Elle y fit des progrès surprenants. Je lui avais vanté les fruits qu'elle en pourrait tirer par la lecture, et son impatience était de se voir à la main un livre français qu'elle pût entendre. Je n'en avais pas moins qu'elle, et je satisfaisais d'avance une partie de la sienne, en lui traçant des images imparfaites de ce qu'elle devait trouver avec plus de méthode et d'étendue dans nos bons écrivains. Il ne m'échappait rien qui eût rapport à mes sentiments. La douceur de la voir, et celle de l'entendre, étaient des plaisirs innocents dont j'étais comme enivré. J'aurais appréhendé de diminuer par quelque retour de faiblesse la confiance qu'elle m'avait rendue, et qui me paraissait surprenante à moi-même ; je me sentais si peu tourmenté par cette chaleur de tempérament qui rend quelquefois la privation de certains plaisirs assez difficile à l'âge où j'étais, que je me les retranchais sans peine, et même sans réflexion, quoique je ne me fusse point imposé jusqu'alors des lois fort étroites à l'égard des femmes, surtout dans un pays où les besoins de la nature semblent augmenter avec la liberté de les satisfaire. En réfléchissant depuis sur la cause de ce changement, j'ai conçu que les facultés naturelles qui sont la source des désirs, prennent peut-être un autre cours dans un homme qui aime, que dans ceux qui n'ont pour tout aiguillon que la chaleur de l'âge. L'impression que la beauté fait sur tous les sens divise l'action de la nature. Et ce que je nomme les facultés naturelles, pour éloigner des idées qui paraîtraient sales, remonte ainsi par les mêmes voies qui l'ont apporté dans les réservoirs ordinaires, se mêle dans la masse du sang, y couve cette sorte de fermentation ou d'incendie, en quoi l'on peut faire consister proprement

l'amour, et ne reprend la route qui le fait servir à l'acte du plaisir, que lorsqu'il y est rappelé par l'exercice.

Le Sélictar venait troubler quelquefois cette vie délicieuse. J'avais préparé mon élève à ses visites, et voulant même l'accoutumer à regarder la société des hommes d'un autre œil que les femmes turques, qui ne s'imaginent point qu'il y ait du commerce avec eux sans amour, je lui avais recommandé de recevoir avec politesse un homme dont l'estime lui faisait honneur, et dont la tendresse ne devait plus lui causer d'inquiétude. Il avait répondu à l'opinion que j'avais de lui, par une conduite si modeste qu'elle me causait de l'admiration pour ses sentiments. Il me devint assez difficile d'en comprendre la nature ; car la seule voie qui lui avait pu donner quelque espérance de les satisfaire, étant fermée désormais par ses propres conventions, autant que par le refus de Théophé, il n'avait rien à se promettre de l'avenir, et le présent ne lui offrait que le simple plaisir d'une conversation sérieuse, qui n'était pas même aussi longue qu'il aurait souhaité. Théophé, qui avait la complaisance de le recevoir aussi souvent qu'il venait à Oru, n'avait pas toujours celle de s'ennuyer avec lui, lorsqu'il y demeurait longtemps. Elle nous quittait pour aller prendre ses exercices avec son frère, et j'essuyais dans son absence le récit de tous les tendres sentiments du Sélictar. Comme il n'avait plus de projet formé, et qu'il se réduisait à des témoignages vagues de son admiration et de son amour, je me persuadai à la fin que, m'ayant entendu parler souvent de cette manière fine d'aimer, qui consiste dans les sentiments du cœur, et qui est si peu connue de sa nation, il y avait pris assez de goût pour en faire l'essai. Mais comment concevoir aussi qu'il se bornât au plaisir d'exercer son cœur par des sentiments tendres, sans marquer plus de chagrin et d'impatience de ne pouvoir obtenir le moindre retour ?

Ces doutes ne m'empêchaient pas de le voir avec d'autant moins de peine que la comparaison que je faisais de son sort au mien me semblait toujours flatteuse, pour les dispositions où je m'entretenais secrètement. Mais je fus moins tranquille après une autre découverte que je ne dus point à mes propres soins, et qui précipita celle de plusieurs intrigues qui ont jeté beaucoup d'amertume dans la suite de ma vie.

Il y avait environ six semaines que je faisais ma demeure à Oru, et qu'étant témoin sans cesse de ce qui se passait dans ma maison, j'étais charmé de la paix et du contentement que j'y voyais régner. Synèse était constamment avec Théophé ; mais je ne la quittais pas plus que lui. Je n'avais rien remarqué dans leur liaison qui blessât l'opinion que j'avais qu'ils étaient du même sang, ou plutôt n'ayant pas le moindre doute qu'ils ne fussent enfants du même père, il n'avait pu me tomber dans l'esprit aucune défiance de leur familiarité. Synèse, que je traitais avec la tendresse qu'on a pour un fils, et qui s'en rendait digne en effet par la douceur de son caractère, vint un jour me trouver seul dans mon appartement. Après m'avoir tenu quelques discours indifférents, il tomba sans affectation sur la difficulté que son père faisait pour reconnaître Théophé, et, prenant un langage qui me parut nouveau dans sa bouche, il me dit que, malgré le plaisir qu'il trouvait à se croire une sœur si aimable, il n'avait pu se persuader sincèrement qu'il fût son frère. Mon attention étant excitée par cette déclaration, je lui laissai tout le temps de continuer. La confession du misérable qui avait été exécuté par la sentence du cadi, suffisait, me dit-il, pour autoriser le refus de son père. Quel intérêt un homme qui se voyait menacé du supplice, aurait-il eu à dissimuler de qui Théophé était fille ; et n'était-il pas clair qu'après avoir protesté que celle de Condoidi était morte avec sa

mère, il n'avait changé de langage que pour gagner le juge par une offre infâme, ou pour obtenir le délai de son châtiment ? Il n'en était pas plus vraisemblable, ajouta Synèse, qu'une personne aussi accomplie que Théophé fût la fille de ce scélérat ; mais elle ne pouvait être non plus celle de Panista Condoidi, et mille circonstances qu'il se souvenait avoir entendu raconter dans sa famille, ne lui avaient jamais permis de s'en flatter sérieusement.

Quoiqu'il ne manquât rien en apparence à la sincérité de Synèse, un discours amené par lui-même, et si contraire à l'inclination que je lui avais toujours vue pour Théophé, me fit naître des soupçons extraordinaires. Je lui connaissais assez d'esprit pour être capable de quelque déguisement, et le proverbe du Sélictar sur la bonne foi des Grecs n'était pas sorti de ma mémoire. Je conclus tout d'un coup qu'il était arrivé quelque changement que j'ignorais dans le cœur de Synèse, et que, soit haine, soit amour, il ne voyait plus Théophé du même œil. Il ne me parut pas fort à craindre, après cette ouverture, d'être la dupe d'un homme de son âge. Et prenant le parti au contraire de lui faire découvrir ses dispositions, sans qu'il s'en aperçût, je feignis d'entrer, plus facilement peut-être qu'il ne s'y attendait, dans les difficultés qu'il venait de m'expliquer.

« Je n'ai pas plus de certitude que vous, lui dis-je, de la naissance de Théophé, et je pense après tout que s'il y a quelque témoignage à désirer là-dessus, c'est celui de votre famille. Ainsi dès que vous vous accorderez tous à ne la pas reconnaître, il ne lui conviendrait pas d'insister un moment sur ses prétentions. »

Cette réponse lui causa une satisfaction que je n'eus pas de peine à démêler. Mais lorsqu'il se préparait sans doute à confirmer ce qu'il m'avait dit par quelque nouvelle preuve, j'ajoutai :

« Si vous êtes aussi persuadé que vous le paraissez qu'elle n'est pas votre sœur, non seulement je ne veux plus que vous lui donniez ce nom, mais je serais fâché que vous vous trouvassiez dans la nécessité de vivre plus longtemps avec elle. Vous retournerez ce soir à Constantinople. »

Ce discours le jeta dans un embarras que je pénétrai encore plus aisément que je n'avais démêlé sa joie. Je ne lui laissai pas le temps de se reconnaître.

« Comme vous avez dû comprendre, ajoutai-je, que c'est la considération que j'ai pour elle qui m'a porté à vous recevoir chez moi, vous devez prévoir que je ne vous garderai pas longtemps, lorsque je n'ai plus cette raison de vous y retenir. Ainsi je vais donner ordre qu'on vous reconduise ce soir chez votre père. »

J'avais dit tout ce que je croyais capable de me faire voir quelque jour dans le cœur de Synèse. Je finis, sans paraître trop occupé de la contrainte où je le voyais ; et pour combler la mesure, je lui recommandai de faire honnêtement ses adieux à Théophé, puisqu'il y avait peu d'apparence qu'il la revît jamais.

Après avoir changé vingt fois de couleur, et s'être déconcerté jusqu'à me faire pitié, il reprit timidement la parole pour me protester que ses doutes sur la naissance de sa sœur ne diminueraient ni l'estime ni la tendresse qu'il avait pour elle ; qu'il la regardait au contraire comme la plus aimable personne de son sexe, et qu'il se croyait trop heureux de la liberté qu'il avait eue de vivre avec elle ; qu'il ne perdrait jamais ces sentiments ; qu'il voulait se faire une étude de les lui marquer toute sa vie, et que s'il pouvait joindre la satisfaction de lui plaire à l'honneur qu'il avait de m'appartenir, il n'y avait point de condition contre la-

quelle il voulût changer la sienne. Je l'interrompis. Non seulement je crus lire dans le fond de son cœur, mais cette chaleur qui ne me permettait pas de me tromper sur ses sentiments, me fit naître une autre défiance qui me mit beaucoup de trouble dans tous les miens. « Frère ou non, me dis-je à moi-même, si ce jeune homme est amoureux de Théophé, s'il a trompé jusqu'à présent mes yeux, qui me répondra que Théophé n'ait pas conçu pour lui la même passion, et qu'elle n'ait pas eu autant d'adresse pour la déguiser ? Qui sait même si ce n'est pas de concert qu'ils cherchent à se défaire d'un lien incommode qui les empêche peut-être de se livrer à leur penchant ? » Cette idée, que toutes les circonstances étaient propres à fortifier, me jeta dans un accablement de chagrin dont je n'aurais pas réussi mieux que Synèse à déguiser les apparences.

« Allez, lui dis-je ; j'ai besoin d'être seul, et je vous reverrai tantôt. »

Il sortit. Mais dans le mouvement qui m'agitait, j'eus soin d'observer s'il ne se rendait pas directement chez Théophé, comme s'il y avait eu quelque chose à conclure de l'empressement que je lui aurais supposé à lui aller rendre compte de notre conversation. Je le vis entrer tristement dans le jardin, où je ne doutai point qu'il allât se livrer à la douleur d'avoir si mal réussi dans son entreprise ; mais son trouble devait être extrême, s'il surpassait le mien.

Mon premier soin fut de faire appeler Bema, dont je ne doutais point que les observations ne pussent me procurer quelques lumières. Elle affecta de ne rien comprendre à mes questions, et je me persuadai à la fin qu'ayant toujours été dans l'opinion que Synèse était frère de Théophé, elle ne s'était point aperçue de leur

liaison, parce que ses défiances ne s'étaient pas tournées de ce côté-là. Je résolus de m'expliquer avec Théophé, et de m'y prendre aussi adroitement que j'avais fait avec Synèse. Comme j'étais sûr qu'il n'avait pu la voir depuis qu'il m'avait quitté, je la pressentis d'abord sur le dessein où j'étais de le rendre à sa famille. Elle en marqua beaucoup d'étonnement, mais lorsque j'eus ajouté que la seule raison du dégoût que je prenais pour lui était la difficulté qu'il faisait de la reconnaître plus longtemps pour sa sœur, elle ne put s'empêcher de me laisser voir beaucoup de chagrin.

« Qu'il y a peu de fond, me dit-elle, à faire sur les apparences des hommes ! Jamais il ne m'a marqué tant d'estime et d'amitié que ces derniers jours ! »

Cette plainte me parut si naturelle, et les réflexions qu'elle y joignait sur son sort sentaient si peu l'artifice, que, revenant tout d'un coup de mes soupçons, je passai aussitôt à l'extrémité de la confiance.

« Je suis porté à croire, lui dis-je, que vous lui avez inspiré de l'amour. Il est importuné d'un titre qui ne s'accorde point avec ses sentiments. »

Théophé m'interrompit par des exclamations si vives que je n'eus pas besoin d'autre preuve pour me confirmer l'opinion que je prenais d'elle.

« Que m'apprenez-vous ? Quoi ? me dit-elle, vous lui croyez pour moi d'autres sentiments que ceux de l'amitié fraternelle ? À quoi m'avez-vous exposée ? »

Et, me racontant avec une naïveté surprenante tout ce qui s'était passé entre elle et lui, elle me fit un détail dont chaque mot me fit trembler.

Sous le nom de frère, Synèse avait obtenu des caresses et des faveurs qui avaient dû rendre sa situation délicieuse en qualité d'amant. Il avait eu l'adresse de lui persuader que c'était un usage établi entre les frères et les sœurs de se donner mille témoignages d'une tendresse innocente, et sur ce principe il l'avait accoutumée, non seulement à vivre avec lui avec la plus étroite familiarité, mais à souffrir qu'il satisfît continuellement sa passion pour l'usage qu'il faisait de ses charmes. Ses mains, sa bouche, son sein même avaient été comme le domaine de l'amoureux Synèse. Je tirai successivement tous ces aveux de Théophé, et je ne me rassurai sur d'autres craintes que par la sincérité même avec laquelle je lui entendais avouer tout ce qu'elle regrettait d'avoir accordé. Mes projets de sagesse ne purent me défendre du plus amer sentiment que j'eusse encore éprouvé.

« Ah ! Théophé, lui dis-je, vous n'avez pas pitié du mal que vous me causez. Je me fais une violence mortelle pour vous laisser maîtresse de votre cœur ; mais vous l'accordez à un autre ! Votre dureté causera ma mort ! »

Il ne m'était jamais arrivé de lui parler avec cette ouverture. Elle en fut frappée elle-même jusqu'à rougir. Et, baissant ses yeux :

« Vous ne me rendrez point coupable, me dit-elle, d'une faute qui ne peut être attribuée qu'à mon ignorance ; et si vous avez de moi l'opinion que je veux mériter, vous ne me soupçonnerez jamais de faire pour un autre ce que je n'ai pas fait pour vous. »

Je ne répondis rien à ce discours. Ce sentiment douloureux qui m'occupait encore me rendait rêveur et taciturne. Je ne voyais rien d'ailleurs dans la réponse de Théophé qui satisfît assez mes désirs, pour m'applaudir de les avoir enfin déclarés. Qu'avais-je à espérer, si elle demeurait ferme dans ses idées de vertu, et que me convenait-il de prétendre, si elle les avait oubliées en faveur de Synèse ? Cette réflexion, ou plutôt l'indifférence que je croyais voir dans sa réponse, renouvelant toute mon inquiétude, je la quittai, d'un air moins tendre que chagrin, pour aller commencer à me délivrer de Synèse.

Il était revenu du jardin ; et lorsque je donnai ordre qu'on l'appelât, j'appris qu'il était dans mon appartement. Mais je reçus en même temps des avis de Constantinople qui me jetèrent dans des alarmes beaucoup plus sérieuses pour quelques-uns de mes meilleurs amis. On me faisait savoir par un exprès que l'Aga des Janissaires avait été arrêté la veille, sur quelques soupçons qui ne regardaient pas moins que la vie du Grand Seigneur, et qu'on craignait le même sort pour le Sélictar et le Bostangi Bassi, qui passaient pour ses meilleurs amis. Mon secrétaire, de qui je recevais ces nouvelles, y joignait ses propres conjectures. Dans le degré de puissance et d'autorité dont le Bostangi Bassi jouissait au sérail du Grand Seigneur, il doutait, m'écrivait-il, qu'on osât rien entreprendre contre sa personne ; mais il n'en était que plus persuadé qu'on n'épargnerait pas ses amis, parmi lesquels le Sélictar, Dely Azet, Mahmout Prelga, Montel Olizun, et plusieurs autres seigneurs avec lesquels j'étais lié comme lui, tenaient le premier rang.

Il me demandait là-dessus, si je n'entreprendrais rien en leur faveur, ou si je ne pensais pas du moins à leur offrir quelque se-

cours particulier contre le péril qui les menaçait. La seule entreprise que j'eusse à former pour leur être utile consistait dans les sollicitations que je pouvais faire auprès du Grand Vizir ; mais il était question d'un intérêt d'État, je prévoyais qu'elles ne seraient pas fort écoutées. Mon secours avait un sens plus étendu. Outre les moyens de fuir que je pouvais leur procurer facilement, il m'était aisé de rendre à quelques-uns d'entre eux le même service que mon prédécesseur n'avait pas fait difficile de rendre à Mahomet Ostun, c'est-à-dire de les recevoir secrètement chez moi jusqu'à la fin de l'orage ; et dans un pays où les ressentiments se dissipent après leur première chaleur, le danger n'est jamais grand pour ceux qui savent d'abord l'éviter. Cependant les devoirs de mon emploi ne me laissant pas toujours la liberté de me livrer sans précaution aux mouvements de l'amitié, je pris le parti de retourner promptement à Constantinople, pour m'assurer des événements par mes propres yeux.

Mais, en lisant mes lettres, j'avais aperçu Synèse, qui était effectivement à m'attendre, et dont la contenance timide semblait m'annoncer quelque nouvelle scène. Il prévint les reproches dont j'allais l'accabler. À peine m'eut-il vu finir ma lecture que, se jetant à mes genoux, avec un air d'humiliation qui ne coûte pas beaucoup aux Grecs, il me conjura d'oublier tout ce qu'il m'avait dit de la naissance de Théophé, et de lui permettre de vivre à Oru avec plus de disposition que jamais à la reconnaître pour sa sœur. Il ne comprenait pas, ajouta-t-il, par quel caprice il avait pu douter un moment d'une vérité dont il sentait le témoignage au fond de son cœur, et malgré l'injustice de son père il était résolu de soutenir publiquement que Théophé était sa sœur. Je n'eus pas de peine à pénétrer l'adresse du jeune Grec. N'ayant tiré aucun fruit de son artifice, il voulait se conserver du moins

les plaisirs dont il était en possession. Ils ne lui causaient pas beaucoup de remords, puisqu'il en avait joui si longtemps avec cette tranquillité, et c'était apparemment pour les pousser plus loin qu'il avait pensé à se délivrer de l'incommode qualité de frère. Mais il vit toutes ses espérances ruinées par ma réponse. Sans lui reprocher son amour, je lui dis que la vérité étant indépendante de son consentement ou de son désaveu, ce n'était pas le discours qu'il m'avait tenu, ni la légèreté avec laquelle je le voyais changer de langage, qui régleraient mes idées sur la naissance de sa sœur ; mais que j'en tirais une conclusion plus infaillible pour la certitude de ses propres sentiments ; qu'en vain la bouche se rétractait, quand le cœur s'était expliqué ; et que pour lui apprendre en un mot ce que je pensais de lui, je le regardais comme un lâche, qui s'était reconnu pour le frère de Théophé, qui avait désavoué ce titre, et qui s'offrait à le reprendre par des raisons beaucoup plus méprisables que celles de son père. J'avoue que c'était à mon ressentiment que j'accordais cette espèce d'injure. Ensuite, lui défendant de répliquer, j'appelai un de mes gens, à qui je donnai ordre de le reconduire sur-le-champ à Constantinople.

Je le quittai, sans faire attention à son chagrin ; et m'étant souvenu seulement de la permission que je lui avais donnée de faire ses adieux à sa sœur, je la rétractai, par une défense absolue de lui parler avant son départ.

Me reposant sur mes gens de l'exécution de mes ordres, je remontai aussitôt dans ma chaise, que j'avais fait préparer après avoir lu mes lettres, et j'allai prendre de nouvelles informations chez moi, avant que de rien entreprendre en faveur de mes amis.

Le crime du chef des Janissaires était d'avoir vu dans sa prison Ahmet, l'un des frères du Sultan Mustapha. On soupçonnait le Bostangi Bassi de lui avoir facilité cette visite, et l'on en voulait tirer le secret de l'Aga. Comme il était mal depuis quelque temps avec le Grand Vizir, on ne doutait point que ce ministre intéressé à sa perte ne le poussât sans ménagement ; et ce qui me causa le plus de chagrin fut d'apprendre que Chériber venait d'être arrêté avec Dély Azet, par cette seule raison qu'ils avaient passé chez l'Aga une partie du jour qui avait précédé son crime. J'aurais volé sur-le-champ chez le Grand Vizir, si je n'avais consulté que mon amitié pour le Chériber. Mais n'espérant pas beaucoup d'effet d'une sollicitation vague, je crus servir mieux mon ami en voyant d'abord le Sélictar avec qui je pouvais prendre des mesures plus justes. Je me rendis chez lui. Il en était sorti, et la tristesse que je vis régner dans sa maison me persuada qu'on y était fort alarmé de son absence. Un esclave, pour qui je lui connaissais de la confiance, vint me dire secrètement que son maître étant parti avec beaucoup de précipitation à la première nouvelle qu'il avait eue de l'enlèvement de Chériber, il ne doutait pas que le malheur de son ami ne l'eût porté à se mettre à couvert par la fuite. Ma réponse fut qu'il ne devait pas différer un moment cette précaution, s'il était encore à la prendre, et je ne fis pas difficulté de charger l'esclave de lui offrir de ma part une retraite dans ma maison d'Oru, à la seule condition qu'il s'y rendrait la nuit et sans suite. Outre l'exemple de mon prédécesseur, j'avais celui du Bacha Réjanto, qui s'était fait une réputation immortelle pour avoir donné une retraite au prince Démétrius Cantemir. D'ailleurs, il n'était pas question de dérober un criminel au châtiment, mais de mettre un galant homme en sûreté contre d'injustes soupçons.

Cependant, comme je ne me trouvais pas plus avancé dans les services que je voulais rendre à mes amis, je pris le parti de voir quelques seigneurs turcs de qui je pouvais espérer du moins plus d'information. Le bruit commençait à se répandre que l'Aga des Janissaires, après avoir fait sa confession au milieu des supplices, avait déjà perdu la vie par le cordon des Muets. On augurait bien pour le Sélictar du délai qu'on avait apporté à le faire arrêter, et je n'entendis point qu'on lui attribuât d'autre crime que son amitié pour l'Aga. Mais Chériber et Dely Azet me parurent si menacés par la voix publique, que dans l'inquiétude dont je fus pressé pour deux de mes meilleurs amis, je ne vis plus de considération qui fût capable de m'arrêter. Je me rendis chez le Grand Vizir. Ce n'était point par des motifs recherchés que je prétendais faire écouter ma recommandation dans une affaire d'État. Je ne fis valoir que la tendresse de mon amitié, et, prenant soin d'excepter le cas où mes deux amis se seraient chargés de quelque faute dont je ne les croyais pas capables, je conjurai le Vizir d'accorder quelque chose à mes instances. Il m'écouta d'un air sérieux.

« Vous devez être persuadé, me dit-il, que la justice du Grand Seigneur n'est pas aveugle, et qu'elle sait mettre de la distinction entre le crime et l'innocence. N'appréhendez rien pour vos amis, s'ils n'ont rien à se reprocher ! »

Il ajouta que ma recommandation néanmoins ne serait jamais sans poids à la Porte, et qu'il me promettait que les deux Bachas s'en ressentiraient. Mais, éclatant de rire aussitôt, il me dit que le Sélictar devait la croire bien puissante, puisque la crainte lui avait fait chercher un asile dans ma maison. Je ne compris point le sens de cette plaisanterie. Il continua sur le même ton, en affectant même de louer mon embarras et mon silence, qu'il regar-

dait comme l'effet de ma discrétion. Mais lorsque je lui eus protesté dans les termes les plus clairs, que j'ignorais où le Sélictar s'était retiré, il m'apprit qu'ayant attaché des espions sur ses traces, il savait qu'il s'était rendu la nuit précédente à ma maison d'Oru, avec si peu de suite qu'il ne paraissait pas douteux que ce ne fût pour se tenir à couvert.

« Je ne le crois coupable de rien, ajouta-t-il, et je ne lui ferai pas un crime de ses anciennes liaisons avec l'Aga des Janissaires. Mais j'avais jugé à propos de le faire observer, et je ne suis point fâché qu'il ait eu assez de frayeur pour devenir un peu plus circonspect dans le choix de ses amis. »

Il me donna sa parole, après ce discours, qu'il ne lui causerait aucun chagrin chez moi ; mais il me fit promettre de lui cacher ce qu'il m'apprenait, pour laisser durer quelque temps son inquiétude.

Il ne me devint pas plus aisé de comprendre que le Sélictar fût à Oru. J'en étais parti au milieu du jour. Quelle apparence qu'il y fût sans ma participation, et qu'il eût engagé mes domestiques à me faire un mystère de son arrivée ? Sa passion pour Théophé fut la première idée qui me vint à l'esprit. Ne penserait-il pas moins à la sûreté de sa vie qu'au succès de son amour ; et s'il était vrai, me dis-je à moi-même, qu'il fût caché dans ma maison depuis cette nuit, est-il vraisemblable qu'il n'y soit pas de concert avec Théophé ? Qu'on se forme l'idée qu'on voudra des sentiments que j'avais pour elle. Si l'on ne trouve pas que je méritasse la qualité de son amant, qu'on me regarde comme son gardien ou comme son censeur ; mais le moindre de ces titres suffisait pour m'inspirer une vive alarme. Je ne pensai qu'à regagner Oru. Je demandai, en arrivant, au premier domestique qui se présenta,

où était le Sélictar, et comment il se trouvait chez moi sans ma connaissance. C'était celui que j'avais chargé de reconduire Synèse. Quoique je fusse surpris de le trouver de retour sitôt, je conçus qu'il pouvait l'être avec beaucoup de diligence ; et ce ne fut qu'après qu'il m'eût assuré que le Sélictar n'était pas chez moi, que je lui demandai comment il s'était acquitté de mes ordres. Il est difficile qu'il n'eût pas laissé échapper quelque marque de confusion dans sa réponse ; mais n'ayant aucune raison de m'en défier, je ne m'arrêtai point à remarquer de quel air il me répondit qu'il avait remis Synèse chez son père. Cependant j'étais également trompé sur l'une et l'autre question ; avec cette différence, qu'il était de bonne foi sur la première, et qu'en répondant à la seconde, il avait employé le mensonge pour me cacher une trahison dont il était complice. En un mot, lorsque je demeurais persuadé que le Sélictar n'était pas venu chez moi, et que Synèse en était parti, ils y étaient tous deux, et je l'ignorai pendant plusieurs jours.

Synèse avait regardé l'ordre de son départ comme l'arrêt de sa mort. N'ayant point d'autre ressource que l'adresse pour se dispenser d'obéir, il avait fait réflexion que mes gens n'étaient point informés de mes motifs, et qu'il pouvait espérer de les faire consentir à le laisser du moins à Oru jusqu'à mon retour. Ensuite, craignant, comme il arrivait, que je ne revinsse au moment qu'on m'attendrait le moins, il s'était réduit à gagner par un présent considérable le laquais sur qui je m'étais reposé du soin de le conduire. Je ne sais par quel prétexte il avait coloré sa proposition, mais après l'avoir mis dans ses intérêts, il avait feint de partir avec lui, et ils étaient rentrés tous deux quelques moments après. Synèse s'était renfermé dans sa chambre, et le laquais

avait reparu dans la maison au bout de quelques heures, comme s'il était arrivé de la ville après avoir exécuté sa commission.

L'aventure du Sélictar était plus composée. On n'a point oublié que Bema était peu satisfaite de sa condition, et que, soit qu'elle fût piquée que je parusse manquer de confiance pour elle, soit que sa vanité seule lui fît trouver qu'elle n'occupait pas le rang qu'elle méritait dans ma maison, elle me regardait comme un étranger qui ne faisait pas assez de cas de ses talents, et qu'elle ne pouvait servir qu'à regret. Les visites du Sélictar ayant été fréquentes, elle avait trop de pénétration pour n'avoir pas découvert les vues qui l'amenaient. Son caractère, formé à l'intrigue par une longue expérience du sérail, trouva de quoi s'employer agréablement dans ce qui pouvait servir à la venger. Elle s'était procuré l'occasion de parler au Sélictar, et, lui ayant offert ses services auprès de Théophé, elle ne pouvait penser qu'il lui fût aisé d'en obtenir pour le Sélictar ce qu'elle savait qu'on ne m'avait point accordé. Mais c'était sur cette connaissance même qu'elle se fondait pour nourrir la faiblesse d'un amant. Après l'avoir confirmé dans l'opinion où il avait toujours été que je n'avais aucune liaison de galanterie avec mon élève, elle s'était flattée de connaître assez les inclinations et le tempérament d'une fille de cet âge pour répondre qu'elle ne résisterait pas éternellement au goût du plaisir, et la première promesse qu'elle avait faite était fondée sur l'espoir de ne pas trouver de résistance.

Il est vrai qu'attachée sans cesse autour de Théophé, et si habile d'ailleurs à gouverner son sexe, elle était plus redoutable dans cette entreprise que la chaleur même du tempérament sur laquelle toutes les espérances du Sélictar étaient fondées. Cepen-

dant quelque adresse qu'elle y eût employée, son projet devait être peu avancé lorsque la disgrâce de l'Aga des Janissaires avait jeté la consternation dans l'esprit du Sélictar. Toutes ses craintes n'ayant pu diminuer sa passion, il avait pressé d'autant plus Bema, que dans les incertitudes auxquelles il s'était d'abord livré, il avait mis en délibération s'il ne devait pas se sauver chez les Chrétiens avec tout ce qu'il pourrait recueillir de sa fortune, et qu'il l'aurait sacrifiée volontiers toute entière pour être accompagné de Théophé dans sa fuite. Mais l'intrigante Bema, qui n'avait osé lui promettre un succès si prompt, s'était hasardée à lui proposer une retraite près de sa maîtresse. Ma maison était réglée suivant nos usages, c'est-à-dire que ne m'assujettissant pas même à celui des Turcs, pour le logement des femmes, elles étaient distribuées indifféremment dans les chambres que mon maître d'hôtel leur avait assignées. Celle de Bema joignait l'appartement de Théophé. Ce fut dans ce réduit qu'elle offrit au Sélictar de lui donner un asile. Elle lui en fit d'autant plus valoir la sûreté qu'ignorant moi-même le service qu'on lui rendait dans ma maison, il ne devait pas craindre que je fisse céder l'amitié à la politique, et que d'un autre côté, je ne pouvais manquer d'être fort satisfait, après le péril, d'avoir été de quelque utilité pour mon ami. Il est bien moins étrange que cette pensée fût venue à l'esprit d'une femme exercée dans toutes sortes d'intrigues, qu'il ne l'est qu'un homme du rang de Sélictar puisse l'avoir approuvée. Aussi trouvai-je cet événement si extraordinaire, après en avoir découvert toutes les circonstances, que je le donnerais pour un exemple des plus hautes folies de l'amour, si ce motif n'avait été secondé dans le Sélictar par la crainte où il était pour sa vie.

Mais je puis ajouter que la fierté des Turcs est la première chose qui disparaît dans l'adversité. Comme toute leur grandeur

est empruntée de celle de leur maître, dont ils font profession d'être les esclaves, il ne leur en reste rien à la moindre disgrâce ; et dans la plupart, les motifs d'orgueil sont bien faibles quand ils sont réduits au mérite personnel. Cependant je connaissais d'assez bonnes qualités au Sélictar pour le croire redoutable en amour, surtout près d'une femme élevée dans le même pays, et dont le goût par conséquent ne pouvait être blessé de ce que nous trouverions dégoûtant dans un Turc.

Je ne parlai point à Théophé des idées qui m'avaient ramené à Constantinople. Au contraire, me voyant d'autant plus libre avec elle, je me trouvais comme déchargé du fardeau qui m'avait pesé sur le cœur, je marquai dans notre entretien une satisfaction dont elle s'aperçut assez pour me demander ce qui causait ma joie. C'était une occasion de lui répéter avec plus d'enjouement ce que je lui avais déclaré le matin d'un ton trop triste et trop langoureux. Mais autant qu'il était sûr qu'elle régnait dans mon cœur, autant m'était-il encore incertain quel cours je devais laisser prendre à mes sentiments ; et me retrouvant l'esprit libre depuis que j'étais délivré de mes craintes, j'eus assez de force pour retenir le mouvement qui me portait à l'entretenir de ma tendresse. Aujourd'hui, qu'en réfléchissant sur le passé, je juge peut-être beaucoup mieux qu'alors quelles étaient mes dispositions, il me semble que ce que je désirais secrètement était que Théophé eût pris pour moi une partie de l'inclination que j'avais pour elle, ou du moins qu'elle m'en eût laissé voir quelques marques ; car j'étais encore porté à me flatter que j'avais plus de part que personne à son affection, mais retenu par mes principes d'honneur autant que par mes promesses, je n'aurais pas voulu devoir la conquête de son cœur à mes séductions, et ce que je désirais

d'elle, mon bonheur aurait été qu'elle eût paru le souhaiter comme moi.

Deuxième partie

Nous étions dans la plus belle saison de l'année. Mon jardin réunissant tout ce qu'on peut s'imaginer d'agréable dans une campagne, je proposai à Théophé d'y prendre l'air après souper. Nous fîmes quelques tours dans les plus belles allées. L'obscurité n'était pas si profonde que je ne crusse avoir aperçu dans divers enfoncements la figure d'un homme. Je me figurai que c'était mon ombre, ou quelqu'un de mes domestiques. Dans un autre endroit, j'entendis le mouvement de quelque feuillage, et, mon esprit ne se tournant point à la défiance, je m'imaginai que c'était le vent. Il s'était refroidi tout d'un coup. Le mouvement que j'avais entendu me parut un signe d'orage, et je pressai Théophé de s'avancer vers un cabinet de verdure où nous pouvions nous mettre à couvert. Bema nous suivait avec une autre esclave de son sexe.

Nous nous assîmes quelques moments, et je crus entendre le bruit d'une marche lente à peu de distance du cabinet. J'appelai Bema, à qui je fis une question indifférente, pour m'assurer seulement de l'éloignement où elle était de moi. Elle n'était pas du côté où j'avais entendu marcher. Je commençai alors à soupçonner que nous étions écoutés, et, ne voulant point causer de frayeur à Théophé, je me levai sous quelque prétexte, pour découvrir qui était capable de cette indiscrétion. Il ne me tomba point encore dans l'esprit que ce pût être un autre qu'un de mes

domestiques. Mais n'ayant aperçu personne, je rejoignis tranquillement Théophé. La nuit commençait à s'avancer.

Nous retournâmes à son appartement…

Nous retournâmes à son appartement sans avoir fait d'autre rencontre. Cependant, comme je ne pouvais m'ôter de l'imagination que j'avais entendu quelqu'un autour de nous, et qu'il me paraissait important de punir cette hardiesse dans mes domestiques, je résolus, en quittant Théophé, de m'arrêter quelque temps à la porte du jardin, qui n'était pas éloignée de son appartement. Ma pensée était d'y surprendre moi-même le curieux qui nous avait suivis, lorsqu'il lui prendrait envie de se retirer. Cette porte était une grille de fer, par laquelle il fallait passer nécessairement. Je n'y fus pas longtemps sans distinguer dans les ténèbres, un homme qui venait vers moi ; mais il m'aperçut aussi, quoiqu'il fût impossible de me reconnaître, et, retournant sur ses pas, il ne pensa qu'à regagner le bois d'où il sortait. Mon impatience me fit marcher sur ses traces. Je levai même la voix, pour lui faire entendre qui j'étais, et je lui ordonnai d'arrêter. Mon ordre ne fut point écouté. Le ressentiment que j'en eus fut si vif, que, prenant un autre parti pour m'éclaircir sur-le-champ, je rentrai chez moi, et je donnai ordre qu'on appelât tout ce que j'avais de domestiques à Oru. Le nombre n'en était pas infini. J'en avais sept, qui parurent au même moment. Ma confusion augmenta jusqu'à me faire cacher le motif qui m'avait porté à les assembler, et le Sélictar me revenant à l'esprit avec tous les soupçons qui pouvaient accompagner cette idée, je fus indigné d'une trahison dont je ne crus pas qu'il me fût permis de douter. Il me parut clair qu'il s'était logé dans quelque maison du voisinage, d'où il se flattait de s'introduire chez moi pendant la nuit. Mais était-ce de

l'aveu de Théophé ? Ce doute qui s'éleva aussitôt dans mon esprit me jeta dans une mortelle amertume. J'aurais donné ordre à tous mes gens de descendre au jardin, si je n'eusse été retenu par une autre pensée, qui me fit prendre une résolution toute différente. Il me parut beaucoup plus important d'approfondir les intentions du Sélictar que de l'arrêter. Ce fut à moi-même que je réservai ce soin. Je renvoyai tous mes gens, sans en excepter mon valet de chambre, et, retournant à la porte du jardin, je m'y cachai avec plus de soin que je n'avais fait la première fois, dans l'espérance d'y voir revenir le Sélictar avant la fin de la nuit. Mais j'eus encore le chagrin de m'être fatigué inutilement.

Il était rentré pendant que je faisais assembler mes gens. Bema, qui l'avait conduit elle-même au jardin, s'était défiée de mes soupçons, et, quittant sa maîtresse sous quelque prétexte, elle l'avait rappelé assez promptement pour le dérober à mes recherches.

Je passai tout le jour suivant dans un chagrin que je ne pus déguiser. Je ne vis pas même Théophé, et l'inquiétude qu'elle me fit marquer le soir pour ma santé me parut une perfidie dont je cherchais déjà le moyen de me venger.

Pour augmenter mon trouble, je reçus avis à la fin du jour que la vie du Bacha Chériber était dans le dernier danger, et que ses amis qui savaient déjà la démarche que j'avais faite en sa faveur, me conjuraient de revoir le Grand Vizir pour renouveler mes sollicitations. Quel contretemps, à l'entrée d'une nuit où j'étais résolu de recommencer ma garde à la porte de mon jardin, et où je me repaissais déjà de la confusion du Sélictar ! Cependant, il n'y avait point à balancer entre l'intérêt d'une passion et celui du devoir. Le seul tempérament qui pouvait se concilier avec l'un et

l'autre était de faire assez promptement le voyage de Constantinople pour être de retour avant que la nuit fût trop avancée. Mais en pesant l'emploi de tous les moments, ma plus grande diligence ne pouvait me rendre chez moi avant minuit ; et qui me répondait qu'on n'abuserait point de mon absence ?

J'en vins ainsi par degrés à me faire un reproche d'avoir rejeté les conseils de Bema ; et dans l'extrémité pressante où j'étais, je ne vis point d'autre ressource que d'y recourir du moins dans cette occasion. Je la fis appeler.

« Bema, lui dis-je, des affaires indispensables m'appellent à Constantinople. Je ne puis abandonner Théophé à elle-même, et je sens la nécessité d'avoir près d'elle une gouvernante aussi fidèle que vous. Prenez-en, sinon le titre, du moins l'autorité jusqu'à mon retour. Je vous confie le soin de sa santé et de sa conduite. »

Jamais on ne s'est livré si follement à la perfidie. Cependant, cette misérable m'a confessé, dans un moment où les circonstances la forçaient d'être sincère, que si je n'eusse point borné sa commission, et qu'au lieu de lui en faire envisager la fin à mon retour, je lui eusse donné l'espérance de conserver toute sa vie le même ascendant dans ma maison, elle aurait rompu tous ses engagements avec le Sélictar pour me servir fidèlement.

Je partis extrêmement soulagé ; mais mon voyage fut inutile à mes deux amis. J'appris en arrivant chez moi que le Grand Vizir y avait envoyé deux fois un des principaux officiers, qui avait marqué beaucoup de regret de ne pas me rencontrer, et quelques bruits qui avaient commencé à se répandre sourdement me firent mal augurer des deux Bachas. Cette nouvelle, jointe à ce qu'on

m'apprenait du Grand Vizir, ne me permit pas de prendre un moment de repos. Je me rendis chez ce Ministre, quoiqu'il ne fût pas moins de dix heures, et prenant pour prétexte l'impatience que j'avais de savoir ce qu'il désirait de moi, je le fis presser, au sérail même où je m'étais fait assurer qu'il était, de m'accorder un moment d'entretien. Il ne me le fit pas trop attendre ; mais il abrégea ma visite et mes plaintes par le soin qu'il eut de prévenir mon discours.

« Je n'ai pas voulu, me dit-il, que vous puissiez m'accuser d'avoir manqué d'égard pour votre recommandation ; et si mon officier vous eût trouvé chez vous, il était chargé de vous apprendre que le Grand Seigneur n'a pu se dispenser d'exercer sa justice sur les deux Bachas. Ils étaient coupables. »

Quelque intérêt que j'eusse pris à leur justification, il ne me restait rien à opposer contre une déclaration si formelle. Mais en confessant que les crimes d'État ne méritent point d'indulgence, je demandai au Grand Vizir si celui de Chériber et d'Azet était un mystère que je ne dusse pas pénétrer. Il me répondit que leur crime et leur supplice seraient publiés le lendemain, et que c'était m'accorder une faveur légère que de me les apprendre quelques heures plus tôt. Aurifan Muley, Aga des Janissaires, irrité depuis longtemps contre la Cour, qui avait entrepris de diminuer son autorité, s'était proposé de mettre sur le trône le prince Ahmet, second frère du Sultan, qu'il avait élevé dans son enfance, et qui s'était fait renfermer depuis quelques mois dans une étroite prison, pour quelques railleries auxquelles il s'était échappé contre son frère. Il avait fallu s'assurer des dispositions de ce Prince, et former des intelligences avec lui dans sa prison. L'Aga y était parvenu avec une adresse dont les ressorts n'étaient pas encore

connus, et c'était le seul embarras qui restait au Ministre. En cédant à la force des tourments qui lui avaient arraché la confession de son crime, il avait gardé une fidélité inviolable à ses amis, et le Vizir m'avoua lui-même qu'il ne pouvait lui refuser son admiration ; mais ses étroites liaisons avec Chériber et Dely Azet, qui avaient été successivement les deux derniers Bachas d'Égypte, avaient fait prendre au Divan le parti de les arrêter. Ils possédaient tous deux d'immenses richesses, et leur crédit était encore si puissant dans l'Égypte, qu'on n'avait pas douté qu'ils ne fussent les principaux fondements de l'entreprise de l'Aga.

En effet, la crainte d'une cruelle torture, dont ils n'avaient pu soutenir l'approche à leur âge, les avait forcés d'avouer qu'ils étaient entrés dans la conspiration, et que le projet formé entre les conjurés était de passer en Égypte avec Ahmet, si l'on ne réussissait point à l'établir tout d'un coup sur le trône. Cet aveu n'avait point empêché qu'on ne leur eût fait souffrir divers tourments, pour tirer d'eux le nom de tous leurs complices, et pour s'assurer particulièrement si le Bostangi Bafio et le Sélictar étaient coupables. Mais soit qu'ils ignorassent en effet, soit qu'ils se fussent piqués de la même constance que l'Aga, ils avaient persisté jusqu'à la mort à ne les charger d'aucune trahison.

« Quatre heures plus tôt, me dit le Grand Vizir, vous les auriez trouvés étendus dans mon antichambre, car c'est avec moi qu'ils ont eu le dernier entretien, et l'ordre du Grand Seigneur était qu'ils fussent exécutés en me quittant. »

Quelque saisissement que je ressentisse d'une catastrophe si récente, un reste d'amitié pour le Sélictar me fit demander au Grand Vizir s'il était assez justifié pour se montrer sans crainte.

« Écoutez, me dit-il, je l'aime et je suis fort éloigné de le chagriner mal à propos ; mais comme sa fuite a fait naître de fâcheuses préventions au Conseil, je souhaite qu'il ne reparaisse point sans avoir fait répandre quelque bruit qui explique le mystère de son absence. Et puisqu'il a pris le parti de se retirer chez vous, gardez-le, ajouta-t-il jusqu'à ce que je vous fasse avertir. »

La confiance du Vizir me parut une nouvelle faveur dont je le remerciai, mais ignorant en effet que le Sélictar fût chez moi, je me crus intéressé à lui perdre l'opinion où il était, et je lui protestai si naturellement que ne faisant que d'arriver d'Oru, où j'avais passé la nuit précédente et tout le jour, j'étais sûr qu'on n'y avait pas vu le Sélictar, qu'il aima mieux croire que ses espions l'avaient trompé, que de douter un moment de ma bonne foi.

Mon voyage se trouvant fort abrégé par un si malheureux dénouement, j'eus une joie sensible de pouvoir regagner Oru avant la fin de la nuit, et je comptais d'y être assez tôt pour surprendre le Sélictar dans mon jardin. Je roulais déjà les moyens de ne le pas manquer. Mais étant retourné à ma maison de Constantinople, j'y trouvai mon valet de chambre qui m'attendait avec la dernière impatience, et qui me pria de l'écouter aussitôt à l'écart.

« J'arrive, me dit-il, avec des nouvelles qui vous causeront autant d'étonnement que de chagrin. Synèse est mourant d'une blessure qu'il a reçue du Sélictar. Théophé est réduite au même état par la frayeur. Bema est une misérable, que je crois la source de tout le trouble, et que j'ai fait renfermer par précaution jusqu'à votre arrivée. Je crois votre présence nécessaire à Oru, continua-t-il, ne fût-ce que pour prévenir le dessein du Sélictar, qui ne peut être éloigné de votre maison, et qui est capable d'y revenir avec assez de force pour s'y rendre le maître. Les regrets

qu'il a marqués de sa violence me paraissent fort suspects. Seul comme il était, je l'aurais fait arrêter lui-même, si je n'avais appréhendé de vous déplaire. Cependant, ajouta mon valet, le soin que j'ai eu de mettre le reste de vos gens en état de défense, doit vous rendre tranquille contre ses entreprises. »

Un ordre si imprévu ne me permettant guère de l'être, je partis sur-le-champ, avec la précaution de me faire accompagner de quatre domestiques bien armés. Le trouble où je trouvai encore ceux d'Oru me rendit témoignage qu'on ne m'avait rien exagéré. Ils faisaient la garde à ma porte avec une douzaine de fusils qui me servaient à la chasse. Je leur demandai des nouvelles de Théophé et de Synèse, dont je ne comprenais pas encore l'aventure. Ils ignoraient comme moi qu'il n'eût pas quitté ma maison, et personne ne sachant comment le Sélictar s'y était introduit, cette scène devenait plaisante par les précautions qu'ils prenaient pour l'empêcher d'y rentrer pendant qu'il n'en était pas sorti. Cependant m'en étant fait expliquer plus soigneusement les circonstances, j'appris d'eux tout ce qu'ils en avaient pu découvrir.

Les cris de Synèse les avaient attirés dans l'appartement de Théophé, où ils avaient trouvé ce jeune homme aux prises avec le Sélictar, et déjà blessé d'un coup de poignard qui mettait sa vie en danger. Bema semblait prendre parti contre lui, et pressait le Sélictar de le punir. Ils les avaient séparés. Le Sélictar s'était dérobé avec beaucoup d'adresse, et Synèse était demeuré baigné de son sang, tandis que Théophé conjurait mes domestiques de ne pas perdre un moment pour me faire avertir.

Ce soin qu'elle avait eu de penser à moi me toucha jusqu'à me faire passer aussitôt dans son appartement. Je fus encore plus rassuré par les marques de joie qu'elle fit éclater en me voyant

paraître. Je m'approchai de son lit. Elle saisit ma main, qu'elle serra dans les siennes.

« Ciel ! me dit-elle, avec le mouvement d'un cœur qui paraissait soulagé, de quelles horreurs ai-je été témoin pendant votre absence ! Vous m'auriez trouvée morte d'effroi, si vous aviez tardé plus longtemps. »

Le ton dont ces quatre mots furent prononcés me parut si naturel et si tendre, que sentant évanouir non seulement tous mes soupçons, mais jusqu'à l'attention que je devais aux circonstances, je fus tenté de me livrer à la première douceur qui eût encore flatté ma tendresse. Cependant je renfermai toute ma joie dans mon cœur, et, me contentant de baiser les mains de Théophé :

« Apprenez-moi donc, lui dis-je avec un transport dont je ne pus empêcher qu'il ne se communiquât quelque chose à mes expressions, ce que je dois penser des horreurs dont vous vous plaignez ? Apprenez-moi comment vous pouvez vous en plaindre, lorsqu'elles se sont passées dans votre chambre ? Que faisait ici le Sélictar ? Qu'y faisait Synèse ? Tous mes gens l'ignorent. Serez-vous sincère à me faire ce récit ?

— Voilà les craintes, me dit-elle, qui m'ont le plus effrayée. J'ai prévu, ne trouvant que de l'obscurité dans ce que vous apprendriez ici, que vous auriez peine à m'exempter de quelques soupçons ; mais j'atteste le Ciel que je ne vois pas plus clair que vous dans ce qui vient d'arriver. À peine étiez-vous parti, continua-t-elle, que n'ayant pensé qu'à me retirer, Bema m'est venue tenir de longs discours auxquels j'ai prêté peu d'attention. Elle m'a raillée du goût que j'ai pour la lecture et pour les autres exercices

qui font mon occupation. Elle m'a parlé de tendresse et de la douceur qu'on trouve à mon âge dans les douceurs de l'amour. Cent histoires de galanterie qu'elle m'avait racontées, m'ont paru comme autant de reproches qu'elle me faisait de ne pas suivre de si agréables exemples. Elle a sondé mes sentiments par diverses questions ; et cet empressement que je ne lui avais jamais vu, commençant à me devenir importun, j'ai d'autant plus souffert de la nécessité où j'étais de l'écouter, qu'elle m'avait fait entendre que vous lui aviez donné quelque empire sur moi et qu'elle ne prétendait qu'à l'employer à me rendre heureuse. Enfin, m'ayant quittée, après m'avoir mise au lit, il s'était passé à peine un instant lorsque j'ai entendu doucement frapper à ma porte. J'ai reconnu Synèse à la lumière de ma bougie. Sa vue m'a causé plus de surprise que de frayeur ; cependant, tout ce que vous m'avez raconté étant revenu à ma mémoire, j'aurais témoigné de l'inquiétude, s'il ne m'était tombé dans l'esprit pour expliquer sa visite, que vous aviez pu lui pardonner en arrivant à Constantinople, et que vous me l'aviez peut-être renvoyé avec quelques ordres dont vous l'aviez chargé pour moi. J'ai souffert qu'il se soit approché. Il m'a commencé un discours qui ne contenait que des plaintes de son sort, et que j'ai interrompu lorsqu'il m'a paru certain qu'il n'était point ici de votre part. Entre mille témoignages de douleur, il s'est jeté à genoux devant mon lit avec beaucoup d'agitation. C'est dans ce moment que Bema est entrée avec le Sélictar ; ne me demandez plus ce que l'augmentation de mon trouble ne m'a pas permis de remarquer distinctement. J'ai entendu les cris de Bema qui reprochait sa témérité à Synèse, et qui excitait le Sélictar à l'en punir. Ils avaient tous deux des armes ; Synèse menacé s'est mis en état de se défendre. Mais, ayant été blessé par le Sélictar, il l'a saisi au corps, et je voyais les deux poi-

gnards briller en l'air dans les efforts qu'ils faisaient tous deux pour se porter des coups et pour les repousser. Le bruit de leur combat, plutôt que mes cris, car ma frayeur les rendait trop faibles pour se faire entendre, a fait venir vos domestiques ; et tout ce que j'en ai pu recueillir depuis ce moment, est qu'on était parti, à ma prière, pour aller presser votre retour. »

Son innocence était si claire dans ce récit, que, regrettant de l'avoir soupçonnée, je m'efforçai au contraire de la délivrer d'un reste de frayeur qui paraissait encore dans ses yeux. Et peut-être qu'au milieu de mes vives protestations d'attachement, dont je crus remarquer qu'elle s'attendrissait, j'aurais emporté insensiblement ce que j'avais renoncé à lui demander, si mes propres résolutions ne m'eussent soutenu contre l'émotion de mes sens. Mais mon système était formé, et je crois que dans les sentiments auxquels j'étais revenu pour elle, j'aurais été fâché de lui trouver une facilité qui aurait diminué quelque chose de mon estime.

Cependant, ne laissant rien échapper de ce qui était capable de flatter mon cœur, je tirai assez de satisfaction de cette rencontre pour regarder les obscurités qui me restaient encore à pénétrer, comme des événements qui commençaient à me toucher moins, et que j'allais examiner avec un esprit plus libre.

« Souvenez-vous, dis-je à Théophé, pour lui faire connaître une partie de mes espérances, que vous m'avez laissé entrevoir aujourd'hui ce que je me flatte de découvrir quelque jour plus parfaitement. »

Elle parut incertaine du sens de ce discours.

« Je m'explique assez, » repris-je.

Et je me persuadai, en effet, en la quittant, qu'elle avait feint de ne pas m'entendre.

Je me fis amener aussitôt Bema. Cette artificieuse esclave espéra pendant quelques moments de me tromper par des impostures. Elle entreprit de me persuader que c'était le hasard qui avait amené chez moi le Sélictar, à l'entrée de la nuit, et que s'étant aperçue au moment qu'elle l'avait rencontré, que Synèse était dans l'appartement de Théophé, son zèle pour l'honneur de ma maison l'avait portée à prier ce seigneur de punir l'insulte que je recevais de ce jeune téméraire. L'ayant vu disparaître avant qu'elle eût été arrêtée, elle se flattait encore que si elle n'avait pas quitté tout à fait ma maison, il aurait regagné secrètement son asile, et que dans l'une ou l'autre supposition, elle aurait le temps de le prévenir sur ce qu'elle inventait pour sa défense. Mais je n'avais pas été si longtemps en Turquie sans savoir les droits qu'un maître a sur ses esclaves, et ne voyant aucune apparence que le Sélictar se fût retiré furtivement s'il était venu dans ma maison avec des vues innocentes, je résolus d'employer les voies les plus rigoureuses pour éclaircir la vérité. Les raisons que mon valet de chambre avait eues d'arrêter Bema, devaient faire sur moi autant d'impression du moins que sur lui. En un mot, je parlai de supplices à mon esclave, et le ton qu'elle me vit prendre lui faisant croire cette menace sérieuse, elle me confessa en tremblant le fond de son intrigue.

Lorsque j'eus achevé de m'assurer que le Sélictar n'avait vu Théophé que dans les circonstances de cette nuit, je trouvai dans son aventure plus de sujet de le railler de sa mauvaise fortune que de m'offenser du séjour qu'il avait fait dans ma maison. Bema dissipa même jusqu'aux moindres traces de mon ressenti-

ment en m'apprenant les principales raisons qui l'avaient portée à m'en faire un mystère. Mais ce qui rendait mon ami plus excusable, ne suffisant pas pour le justifier, je me réservai à examiner le châtiment qu'elle méritait pour avoir trahi ma confiance ; et ce fut alors qu'elle prit le Prophète à témoin, que je n'aurais jamais eu de reproche à lui faire, si je m'étais reposé sur elle à demi. Cette franchise diminua beaucoup ma colère. Il restait à savoir d'elle ce que le Sélictar pouvait être devenu. Elle ne balança point à me répondre qu'elle le croyait retourné dans sa chambre ; et pour m'en éclaircir, elle me dit qu'il suffisait de voir si la porte était fermée. Ne pouvant douter qu'il n'y fût à cette marque, la seule vengeance que je pensai à tirer de lui, fût de l'y laisser jusqu'à ce que la faim le pressât de sortir, et de mettre mon valet de chambre en garde à la porte, pour le recevoir au moment qu'il serait forcé de se montrer. Bema, que je laissai dans sa prison, ne pouvait troubler la satisfaction que je me promis de cette scène.

Àl'égard de Synèse, elle n'avait eu aucun éclaircissement à me donner, puisque personne n'avait été plus trompé qu'elle en le surprenant dans l'appartement de Théophé. Mais il me causait si peu d'inquiétude, qu'apprenant que sa blessure était effectivement très dangereuse, j'ordonnai qu'on en prît soin, et je remis à le voir lorsqu'il commencerait à se rétablir. Qu'il ne fût point sorti de chez moi, ou qu'il y fût revenu après son départ, c'était l'infidélité d'un de mes gens, qui n'était point assez importante pour m'en faire hâter beaucoup la punition. Et dès que je me croyais sûr de la sagesse de Théophé, il m'était si indifférent qu'elle fût aimée de ce jeune Grec, que je prévis au contraire qu'elle en pouvait tirer quelque avantage du côté de son père. Cette réflexion ne s'était pas présentée d'abord à moi ; mais en y pensant, depuis le dernier entretien que j'avais eu avec lui, j'avais conçu que si sa

passion se soutenait dans la même ardeur, elle me donnerait occasion de mettre son père à de nouvelles épreuves en feignant de vouloir le marier avec Théophé. Si le Condoidi n'avait pas perdu tout sentiment d'honneur et de religion avec ceux de la nature, il me paraissait impossible qu'il ne s'opposât point à ce mariage incestueux ; et dans un pays où les droits des pères ont fort peu d'étendue, je pouvais le réduire à cette seule objection pour l'empêcher.

Ainsi des incidents qui m'avaient causé tant de vives alarmes, n'eurent point de suites plus fâcheuses que la blessure de Synèse et le châtiment de quelques domestiques. Je me défis de Bema quelques jours après, avec cette circonstance humiliante pour elle, que je ne la fis vendre que la moitié du prix qu'elle m'avait coûté. C'est une sorte de punition qui ne convient qu'aux personnes riches, qui ont en même temps assez de bonté pour ne pas traiter avec trop de rigueur une esclave coupable ; mais pour peu que ces misérables aient du sentiment, ils en sont d'autant plus touchés, qu'en perdant un certain prix qu'ils ont à leurs propres yeux, ils se croient rabaissés, si l'on peut dire que cela soit possible, au-dessous même de leur triste condition. J'ai su néanmoins que s'étant recommandée au Sélictar, Bema avait obtenu de la reconnaissance de ce seigneur qu'il l'achetât pour son sérail.

Pour lui, je n'eus pas le plaisir que j'avais espéré de le voir céder à la soif ou à la faim. Dès la même nuit, comprenant par le long délai de sa confidente qu'elle était retenue malgré elle, et qu'il allait se trouver dans un cruel embarras sans son secours, il prit le parti de ne pas attendre le jour pour sortir de sa retraite, et, connaissant ma maison, il se flatta de s'échapper facilement à la faveur des ténèbres. Il tomba dans les bras de mon valet de

chambre, qui occupait déjà son poste. J'exposais ce fidèle garçon à périr peut-être d'un coup de poignard ; mais s'en étant défié lui-même, il eut soin de prendre un ton assez doux pour faire entendre tout d'un coup au Sélictar qu'il n'avait à craindre aucune violence, et que je ne lui préparais que des caresses et des services. Il se laissa conduire avec quelques marques de défiance. J'étais au lit. Je me levai avec empressement, et, feignant beaucoup de surprise :

« Quoi ! c'est le Sélictar ? m'écriai-je. Eh ! par quel hasard… »

Il m'interrompit d'un air confus.

« Épargnez-moi, me dit-il, des railleries que je mérite. Vos reproches mêmes seront justes si vous ne les faites tomber que sur la visite nocturne que j'ai voulu rendre à Théophé ; mais dans l'usage que j'ai fait de mon poignard, je n'ai pensé qu'à vous servir, quoique le soin avec lequel vos gens ont arraché de mes mains le jeune homme que j'ai blessé, me fasse juger que mon zèle s'est mépris ; et dans la liberté que j'ai prise de me retirer chez vous sans votre participation, vous ne devez voir que l'embarras d'un ami qui, en regardant votre maison comme asile, n'a pas voulu vous exposer au mécontentement de la Porte. »

Je l'interrompis à mon tour pour l'assurer que je lui épargnais jusqu'aux justifications, et qu'à l'égard de Théophé même, je ne trouvais à condamner dans sa conduite que ce qui devait le blesser lui-même, c'est-à-dire un procédé qui ne semblait pas s'accorder avec la délicatesse qu'il avait marquée jusqu'alors dans ses sentiments. Il passa condamnation sur ce reproche.

« L'occasion, me dit-il, a eu plus de force que ma vertu. »

Tout le reste de cet entretien fut tourné en badinage. Je l'assurai que le plus fâcheux effet de son aventure serait d'être logé plus commodément et traité avec plus de soin que dans la chambre de Bema, sans en être plus exposé aux périls qui lui avaient fait prendre le parti de se cacher. Et, lui racontant ce que j'avais appris du Grand Vizir, je lui causai autant de satisfaction pour lui-même que de compassion pour le sort de l'Aga des Janissaires et des deux Bachas. Cependant, il me protesta qu'il les plaignait moins s'ils étaient coupables, et que, loin d'être entré dans leur complot, il aurait été capable de rompre avec eux s'il les en eût soupçonnés.

Il semblait disposé à partir sur-le-champ, et il me parla de faire avertir deux esclaves qu'il avait chargés d'attendre ses ordres dans le village voisin. Mais je lui expliquai les précautions avec lesquelles le Grand Vizir souhaitait qu'il se rapprochât de Constantinople. Entre plusieurs partis qu'il pouvait embrasser, il se détermina par mon conseil à se rendre le lendemain à sa maison de campagne, comme s'il fût revenu de visiter les magasins et les arsenaux de la mer Noire. Je ne refusai pas même de l'accompagner, et pour lui faire connaître, non seulement que je ne conservais aucun ressentiment de ce qui s'était passé, mais que j'avais toujours de son caractère la même opinion qui m'avait fait rechercher son amitié, je lui proposai de mettre Théophé de notre promenade.

Àpeine osait-il se persuader que cette offre fût sincère ; mais j'étais de si bonne foi, qu'ayant passé avec lui le reste de la nuit, je le conduisis moi-même à l'appartement de Théophé pour lui faire agréer notre proposition. L'impression qui me restait du dernier entretien que j'avais eu avec elle me rendait comme supé-

rieur à toutes les faiblesses de la jalousie, et j'avais si bien connu que le Sélictar ne parviendrait jamais à toucher son cœur, que je me faisais une espèce de triomphe des efforts qu'il allait renouveler inutilement pour l'attendrir.

D'ailleurs, quelque succès qui pût être réservé à mes sentiments, je voulais qu'il n'eût jamais à me reprocher d'avoir mis le moindre obstacle aux siens. Je lui devais cette complaisance après avoir contribué peut-être à les faire naître par la facilité que j'avais eue d'abord à les approuver ; et s'il arrivait que Théophé prît jamais ceux que je lui souhaitais pour moi, j'étais bien aise que mon ami perdît tout à fait l'espérance avant que de s'apercevoir que j'étais plus heureux que lui.

Si Théophé marqua quelque étonnement de notre projet, elle n'y fit point d'objection lorsqu'elle fut assurée que je devais être sans cesse avec elle, et qu'il n'était question que de m'accompagner. Je lui donnai une suite qui pût la faire paraître avec distinction chez le Sélictar. Il m'avait parlé de sa maison comme du centre de sa puissance et de ses plaisirs, c'est-à-dire qu'avec tous les ornements qui sont au goût des Turcs, il y avait un sérail et une prodigieuse quantité d'esclaves. Je l'avais entendu vanter d'ailleurs comme le plus beau lieu qui fût aux environs de Constantinople. Il était à huit milles de ma maison. Nous n'y arrivâmes que le soir, et je fus privé ce jour-là du plaisir de la perspective, à laquelle il n'y a peut-être rien de comparable dans aucun autre lieu du monde. Mais le Sélictar nous prodiguant aussitôt tout ce qu'il avait recueilli de richesses et d'élégances dans l'intérieur des édifices, je fus obligé de convenir dès le premier moment que je n'avais rien vu en France ni en Italie qui surpassât un si beau spectacle. Je n'en promets point une description.

Ces détails ont toujours de la langueur dans un livre ; mais si je craignis un moment que je n'eusse bientôt quelque sujet de me repentir d'avoir engagé Théophé à ce voyage, ce fut lorsque le Sélictar, après lui avoir fait admirer tant de magnificence, lui en offrit l'empire absolu, avec toutes les explications qu'il lui avait déjà proposées. J'eus peine à cacher la rougeur qui se répandit malgré moi sur mon visage. Je jetai les yeux sur Théophé, et j'attendis sa réponse avec un trouble dont elle m'a confessé depuis qu'elle s'était aperçue.

En protestant au Sélictar qu'elle sentait le prix de ses offres, et qu'elle en avait toute la reconnaissance qu'il avait droit d'attendre, elle lui parla de ses sentiments comme du plus bizarre assemblage du monde, et le moins propre à lui faire trouver du goût dans les avantages qui flattent ordinairement la vanité des femmes. Quoique le ton dont elle accompagna sa réponse parût fort enjoué, elle nous dit des choses si justes et si sensées sur la sagesse et le bonheur, que j'admirai moi-même un discours auquel je m'attendais si peu, et que je me demandai avec étonnement dans quelle source elle les avait puisées.

La conclusion qu'elle en tira fut que tout le reste de sa vie était destiné à la pratique des principes dont elle se confessait redevable à mes instructions, et pour lesquels elle croyait me devoir beaucoup plus de reconnaissance que pour sa liberté.

L'embarras dont je n'avais pu me défendre passait pendant ce temps-là sur le visage du Sélictar. Il se plaignit amèrement de son sort ; et, s'adressant à moi, il me conjura de lui communiquer une partie de ce pouvoir que Théophé attribuait à mes discours. Je lui répondis, en badinant, que le désir qu'il me marquait ne s'accordait point avec ses propres vues, puisque, en supposant ce

qu'il paraissait désirer, il servirait lui-même à confirmer Théophé dans ses principes. Au fond, mon cœur nageait dans la joie, et, ne me déguisant plus mon bonheur, je le crus mieux établi par cette déclaration que par toutes les raisons que j'avais déjà d'y prendre quelque confiance. Je dérobai un moment pour féliciter Théophé de la noblesse de ses sentiments, et je pris encore la réponse qu'elle me fit pour une nouvelle confirmation de mes espérances.

Le Sélictar, aussi affligé que je me croyais heureux, ne laissait pas de nous offrir avec le même soin tout ce qui pouvait faire honneur à sa politesse et à la beauté de sa maison. Il nous ouvrit dès le même soir l'entrée de son sérail, et son dessein était peut-être encore de tenter Théophé par la vue d'un lieu charmant où elle pouvait régner. Mais si elle y fut frappée de quelque chose, ce ne fut ni des richesses ni des agréments qui s'y présentaient de toutes parts. Le souvenir de l'état d'où elle était sortie, se renouvela si vivement dans sa mémoire, que je la vis tomber dans une mélancolie profonde, qui ne la quitta point pendant plusieurs jours. Dès le lendemain elle profita de la liberté que le Sélictar nous accorda d'y retourner aussi souvent que nous le souhaiterions sans lui, pour y aller passer une partie du jour, et son occupation fut d'y lier des entretiens avec les femmes dont la physionomie l'avait le plus touchée. Le goût qu'elle y avait paru prendre dans une si longue visite charma le Sélictar, tandis que j'en ressentais peut-être quelque alarme. Mais la discrétion m'ayant empêché de la suivre, j'observai le moment qu'elle en sortit pour la rejoindre. L'air de tristesse qu'elle en rapportait me fit supprimer mes reproches. Je lui demandai au contraire ce qui avait mis ce changement dans son humeur. Elle me proposa de faire un tour de promenade au jardin, sans avoir répondu à cette question.

Le silence qu'elle continua de garder commençait à me surprendre, lorsqu'elle m'annonça enfin sa réponse par un profond soupir.

« Quelle variété dans les événements de la vie ! me dit-elle avec le tour moral qu'elle donnait à toutes ses réflexions. Quel entraînement de choses qui ne se ressemblent point, et qui ne paraissent pas faites pour se suivre ! Je viens de faire une découverte dont vous me voyez pénétrée et qui m'a fait naître des idées que je veux vous communiquer. Mais il faut que je vous attendrisse auparavant par mon récit.

« Un intérêt sensible, continua-t-elle, que je n'ai pu m'empêcher de prendre au sort de tant de malheureuses, et que vous trouverez pardonnable après mes propres infortunes, m'a fait interroger quelques esclaves du Sélictar sur les aventures qui les ont conduites au sérail. La plupart sont des filles de Circassie ou des pays voisins qui ont été élevées pour leur condition, et qui ne sentent point d'humiliation de leur sort. Mais celle que je quitte à ce moment est une étrangère, dont la douceur et la modestie m'ont encore plus frappée que l'éclat de la figure. Je l'ai prise à l'écart. J'ai loué sa beauté et sa jeunesse. Elle a reçu tristement mes flatteries, et rien ne m'a paru si surprenant que sa réponse : « Hélas ! m'a-t-elle dit, loin de relever ces misérables avantages, si vous êtes capable de quelque pitié, regardez-les comme un funeste présent du ciel, qui me fait détester à tous moments la vie ! » Je lui ai promis plus que de la pitié, et, lui apprenant que je pouvais devenir utile à sa consolation, je l'ai pressée de m'expliquer la cause d'un si étrange désespoir. Elle m'a raconté, après avoir répandu quelques larmes, qu'elle est née en Sicile, d'un père dont la superstition lui a coûté la liberté et l'honneur. Il était

fils d'une mère extrêmement diffamée par son libertinage, et la même étoile lui avait fait épouser une femme qui, après l'avoir trompé longtemps par des apparences de vertu, s'était déshonorée à la fin par une dissolution ouverte. En ayant une fille, qui était l'esclave du Sélictar, il avait promis au ciel de la former à la sagesse par une éducation si sévère qu'elle pût réparer l'honneur de sa famille. Il l'avait fait renfermer dès ses premières années dans un château qu'il avait à la campagne, sous la conduite de deux femmes vieilles et vertueuses, auxquelles il avait recommandé, en leur communiquant ses intentions, de ne pas faire connaître à sa fille qu'elle fût distinguée par quelques avantages naturels, et de ne lui jamais parler de la beauté des femmes comme d'un bien qui méritât de l'attention. Avec ce soin et celui de l'élever dans la pratique continuelle de toutes les vertus, elles lui avaient fait mener jusqu'à l'âge de dix-sept ans une vie si innocente, qu'il ne lui était jamais rien entré dans l'esprit et dans le cœur de contraire aux vues de son père. Elle s'était assez aperçu, dans le peu d'occasions qu'elle avait eues de paraître avec ses deux gouvernantes, que les regards de quelques personnes qu'elle avait vues, s'étaient fixés sur elle, et qu'on marquait quelque sentiment extraordinaire en la voyant. Mais n'ayant jamais fait usage d'un miroir, et l'attention continuelle des deux vieilles étant d'éloigner tout ce qui pouvait lui faire tourner ses réflexions sur elle-même, il ne lui était jamais venu le moindre soupçon de sa figure.

« Elle vivait dans cette simplicité, lorsque ses gouvernantes, ayant fait introduire un de ces marchands qui parcourent les campagnes avec leur charge de bijoux, le seul hasard lui avait fait prendre une petite boîte qui servait à renfermer un miroir. Son innocence avait été jusqu'à s'imaginer que sa figure, qu'elle y

avait vue représentée, était un portrait attaché à la boîte, et n'ayant pu le considérer sans quelque plaisir, elle avait donné le temps aux deux vieilles de s'en apercevoir. Le cri qu'elles avaient jeté, et les reproches qu'elles s'étaient empressées de lui faire, auraient suffi pour effacer cette idée, si le marchand, qui avait compris la cause de leurs plaintes, n'eût pris un moment pour s'approcher de la jeune Sicilienne, et ne lui eût donné secrètement un de ses miroirs, en lui apprenant le tort qu'on lui faisait de l'en priver. Elle l'avait reçu par un mouvement de timidité, plutôt que par le désir d'en faire un usage qu'elle ignorait encore ; mais à peine s'était-elle trouvée seule, qu'elle n'avait eu besoin que d'un moment pour l'apprendre. Quand elle n'aurait pas été capable de sentir par elle-même ce que la nature lui avait accordé, la comparaison des deux vieilles qu'elle avait sans cesse devant les yeux aurait suffi pour lui faire apercevoir combien la différence était à son avantage. Bientôt elle avait trouvé tant de douceur à se considérer sans cesse, à ranger ses cheveux et à mettre plus d'ordre dans sa parure, que, sans savoir à quoi ces agréments la rendaient propre, elle avait commencé à juger que ce qui causait tant de plaisir devait infailliblement en causer aux autres.

« Pendant ce temps-là, le marchand, qui avait été fort réjoui de son aventure, prenait plaisir à la raconter dans tous les lieux où il passait. La description qu'il y joignait des charmes de la jeune Sicilienne excita la curiosité et les désirs d'un chevalier de Malte qui venait de prendre les derniers engagements dans son ordre avec peu de disposition à les observer. S'étant rendu dans le voisinage du château, il trouva le moyen de remettre secrètement à cette jeune personne un miroir qui, dans une boîte plus grande que celle du marchand, contenait vis-à-vis la glace, le portrait d'un homme fort aimable, avec une lettre tendre et propre à

l'instruire de tout ce qu'on avait pris soin de lui cacher. Le portrait, qui était celui du chevalier, produisit l'effet pour lequel il était envoyé, et les instructions de la lettre devinrent si utiles qu'on s'en servit fort heureusement pour lever beaucoup d'obstacles.

« La jeune personne, à qui ses gouvernantes n'avaient jamais parlé des hommes que comme des instruments dont il a plu au ciel de se servir pour rendre les femmes propres à la propagation du genre humain, et qui l'avaient accoutumée d'avance à respecter la sainteté du mariage, se garda bien de prêter l'oreille aux tendresses du chevalier, sans lui avoir demandé s'il pensait à devenir son mari. Il n'épargna point les promesses, lorsqu'il eut pénétré à quoi elles pouvaient lui servir, et, faisant valoir quelques raisons d'intérêt pour tenir ses engagements cachés, il parvint en peu de jours à tromper l'attente du père et la vigilance des deux gouvernantes. Ce commerce dura longtemps sans aucun trouble. Mais quelques remords, joints à la crainte de l'avenir, rendirent la Sicilienne plus pressante sur l'exécution des promesses qu'elle avait exigées. Il devint impossible au chevalier de déguiser plus longtemps qu'il était engagé dans un état qui lui interdisait le mariage. Les larmes et les plaintes firent leur rôle pendant quelques jours. Cependant on s'aimait de bonne foi. Le plus terrible de tous les maux avait été de se quitter. On fit céder tous les autres à cette crainte, et pour prévenir des suites fâcheuses qui ne pouvaient être éloignées, on prit la résolution d'abandonner la Sicile et de se retirer dans quelque pays de la dépendance des Turcs. Les deux amants n'avaient rien à se reprocher, car étant nés tous deux pour une haute fortune, ils faisaient le même sacrifice à l'amour.

« L'intention où ils étaient de se retirer volontairement chez les Turcs les aurait garantis de l'esclavage, s'ils eussent pu le prouver. Mais s'étant embarqués sur un vaisseau vénitien, dans le dessein de descendre en Dalmatie, d'où ils se flattaient de pénétrer facilement plus loin, ils eurent le malheur d'être pris à l'entrée du golfe par quelques vaisseaux turcs qui cherchaient à chagriner l'État de Venise.

« L'explication de leur projet passa pour un artifice. Ils furent vendus séparément dans un port de la Morée, d'où la malheureuse Sicilienne fut conduite à Constantinople.

« Si c'était le comble de l'infortune que de se voir enlever son amant, quel nom devait-elle donner à la situation où elle passa bientôt ? Ses larmes continuelles l'ayant un peu défigurée, les marchands de Constantinople ne distinguèrent pas tout d'un coup ce qu'ils avaient à espérer de sa beauté. Une vieille femme, dont le discernement était plus sûr, employa une partie de son bien pour l'acheter, et se promit de le doubler en la revendant. Mais c'était ce qui pouvait arriver de plus funeste à la Sicilienne. Dans les principes de modestie et de pudeur où elle avait été élevée, les soins que cette odieuse maîtresse prit d'elle pour augmenter ses charmes et pour la rendre propre au goût des Turcs, furent pour elle autant de supplices qui lui auraient fait trouver la mort moins cruelle. Enfin, elle avait été vendue pour une grosse somme au Sélictar, qui lui avait marqué d'abord beaucoup d'affection, mais qui l'avait négligée après avoir rassasié ses désirs, par le dégoût qu'une profonde tristesse et des larmes continuelles n'avaient pu manquer de lui inspirer. »

Les aventures de cette triste étrangère n'avaient causé que de la surprise à Théophé. Ce qui la pénétrait de compassion était de

la voir dans un sort dont elle sentait l'infamie, et de lui avoir découvert tant de honte et de douleur, qu'elle n'avait pu distinguer ce qui l'affligeait le plus, la perte de son honneur ou celle de son amant. J'étais si accoutumé à ces sortes d'événements par les récits que j'entendais tous les jours, que je n'avais pas écouté le sien avec toutes les marques de pitié auxquelles elle s'était attendue.

« Vous ne paraissez pas sensible, me dit-elle, à ce que j'ai cru capable de vous toucher autant que moi. Vous ne trouvez donc pas que cette fille mérite l'intérêt que je prends à son malheur ?

— Je la trouve à plaindre, répondis-je, mais beaucoup moins que si elle ne s'était point attiré ses infortunes par une faute volontaire. Et c'est la différence, ajoutai-je, qu'il faut mettre entre les vôtres et les siennes. Peut-être êtes-vous l'unique exemple d'un malheur innocent dans le même genre, et la seule personne de votre sexe qui, après avoir été entraînée dans le précipice sans le connaître, ait changé d'inclination, au nom et à la première idée de la vertu. Et c'est ce qui vous rend si admirable à mes yeux, continuai-je avec transport, que je vous crois supérieure à toutes les femmes du monde. »

Théophé branla la tête en souriant avec beaucoup de douceur ; et sans faire de réponse à ce qui la regardait, elle insista sur les sentiments de la Sicilienne, qu'elle trouvait digne que nous entreprissions quelque chose pour sa liberté.

« Il suffit que vous le désiriez, lui dis-je, pour m'en faire une loi, et je ne veux pas même que vous ayez cette obligation au Sélictar. »

Il venait nous joindre lorsque je m'engageais à lui en parler dès le même jour. Je ne remis pas plus loin ma prière. Et, le tirant à l'écart, comme si j'en eusse voulu faire un mystère à Théophé, je lui demandai naturellement s'il était assez attaché à la Sicilienne pour trouver quelque peine à m'en faire le sacrifice.

« Elle est à vous dès ce moment », me dit-il.

Et lorsque je lui parlai du prix, il rejeta mes instances comme autant d'injures. Je jugeai même à sa joie, qu'outre la satisfaction de m'obliger, il se flattait que ce serait pour moi un nouvel engagement à le servir près de Théophé ; sans compter que mon exemple pouvait avoir quelque force pour la faire penser au plaisir. Mais en m'accordant la liberté d'ouvrir la porte à son esclave, il m'apprit une circonstance qu'elle avait cachée à Théophé.

« Je l'ai crue d'abord, me dit-il, uniquement affligée de la perte de sa liberté, et je n'ai pas ménagé mes soins pour lui faire trouver de la consolation dans son sort ; mais le hasard m'a fait découvrir qu'elle est passionnée pour un jeune esclave de sa nation, qui a eu l'adresse de faire pénétrer une lettre dans mon sérail, et que j'ai négligé de punir, par considération pour son maître, qui est un de mes amis. J'ignore l'origine de cette liaison, et je me suis borné à faire redoubler la diligence de mes gens, pour garantir ma maison de ce désordre. Mais j'en ai pris occasion de me refroidir pour ma Sicilienne, à qui j'avais reconnu d'ailleurs bien des charmes. »

Cet avis, que le Sélictar crut devoir à l'amitié, aurait été une précaution fort juste, si j'eusse été rempli des sentiments qu'il m'attribuait. Mais n'y prenant point d'autre intérêt que celui de plaire à Théophé, je m'imaginai au contraire avec joie que le

jeune esclave dont le Sélictar se plaignait ne pouvait être que le chevalier sicilien, et je prévis que je me trouverais bientôt obligé de le délivrer aussitôt de ses chaînes. J'attendis néanmoins que je fusse seul avec Théophé pour lui apprendre que la Sicilienne était à nous. Elle fut si charmée de m'entendre ajouter que je croyais le chevalier peu éloigné, et que je me proposais de le rendre à son amante, qu'elle m'en remercia pour eux avec une ardeur extraordinaire. Comme je rapportais tout à mes vues, je ne doutai point que cette tendre part qu'elle prenait au bonheur des deux amants ne fût encore une marque que son cœur était devenu sensible, et j'en tirai pour moi des augures que je crus mieux fondés que ceux du Sélictar.

La Sicilienne se nommait Maria Rezati, et le nom qu'elle avait pris ou qu'on lui avait donné dans l'esclavage, était Molène. Je ne jugeai point à propos qu'elle fût informée de ce que j'avais fait pour elle avant le jour de notre départ. Je conseillai seulement à Théophé de lui annoncer en général un bonheur qu'elle n'espérait pas.

Les nouvelles que le Sélictar reçut de Constantinople ayant achevé de le rassurer, je me trouvai rappelé à la ville par mes propres affaires, et je proposai à Théophé de retourner à Oru. Mais, outre le chagrin que j'eus de ne pouvoir ôter au Sélictar l'envie de nous accompagner à notre retour, j'eus à soutenir une scène embarrassante en quittant avec lui sa maison.

Le chevalier sicilien, qui était esclave en effet dans le voisinage, avait assez de liberté pour dérober pendant le jour aux exercices de sa condition quelques heures qu'il employait à observer les murs du Sélictar. Le péril auquel il avait été exposé par la trahison d'un autre esclave l'avait si peu refroidi, qu'il avait

tenté mille fois de se faire d'autres ouvertures avec le même danger. Nous partions vers le milieu du jour, dans une grande calèche que j'avais pour la campagne. Il était à vingt pas de la porte, d'où il vit sortir quelques-uns de mes gens, qui étaient à cheval, et qui se rassemblaient pour m'attendre. L'habit français l'ayant frappé, il leur demanda dans notre langue, qu'il parlait assez facilement, à qui ils appartenaient. Je ne sais quel projet il aurait pu former sur leur réponse ; mais à peine l'avait-il reçue que voyant avancer ma voiture dans laquelle j'étais avec le Sélictar et les deux dames, il reconnut aisément sa maîtresse. Rien ne fut capable de modérer son transport. Il se jeta à ma portière, où il demeura suspendu malgré la marche ardente de six puissants chevaux, en me nommant par mon nom, et me conjurant de lui accorder un moment pour s'expliquer.

Son agitation lui avait fait perdre haleine, et dans les efforts qu'il faisait pour se soutenir et pour se faire entendre, on l'aurait pris pour un furieux qui roulait quelque dessein funeste. Nous ne nous apercevions pas que Maria Rezati, ou Molène, était évanouie à notre côté. Mais les gens du Sélictar, qui suivaient avec ses équipages, apercevant un esclave qui paraissait manquer de respect pour leur maître et pour moi, accoururent impérieusement, et le forcèrent avec violence de quitter ma portière. Un soupçon qui m'était venu de la vérité me faisait crier au postillon d'arrêter. Il retint enfin ses chevaux. Je modérai les gens du Sélictar, qui continuaient de maltraiter le jeune esclave, et je donnai ordre qu'on le fît approcher.

Le Sélictar ne comprenait rien à cette scène, ni à l'attention que j'y donnais. Mais les explications du chevalier lui apportèrent bientôt les lumières que j'avais déjà. Ce malheureux jeune

homme se fit assez de violence pour reprendre la respiration qui lui manquait, et, prenant sans affectation l'air qui convenait à sa naissance, il m'adressa un discours que je m'efforcerai de rendre aussi touchant qu'il me le parut dans sa bouche. Après m'avoir fait en peu de mots son histoire et celle de sa maîtresse, il s'aperçut au moment qu'il voulait me la faire connaître, qu'elle était sans mouvement auprès de moi.

« Ah ! vous la voyez ! s'écria-t-il en s'interrompant avec un nouveau trouble ; elle se meurt, reprit-il encore, et vous ne la secourez pas ! »

Il n'était pas difficile de lui faire rappeler ses esprits. La joie ne sert qu'à ranimer les forces quand elle ne les a point étouffées dès le premier moment.

Elle se tourna vers Théophé :

« C'est lui ! s'écria-t-elle ; ah ! c'est le chevalier ; c'est lui-même ! »

Je n'avais pas besoin de cette confirmation pour m'apprendre ce que j'en devais croire. Après avoir fait une réponse consolante au jeune esclave, je demandai au Sélictar s'il était assez bien avec son maître pour me garantir que son absence n'aurait pas de mauvaises suites. Il m'assura que c'était un de ses meilleurs amis ; et, par une politesse que j'admirai en Turquie, lorsque je lui eus déclaré le désir que j'avais d'amener le chevalier à Oru, il dépêcha un de ses gens pour prier son ami, qui était un officier général, de trouver bon qu'il usât pendant quelques jours de son esclave.

« Je prévois, me dit-il, après avoir donné cet ordre, que vous m'emploierez à quelque chose de plus ; mais en vous prévenant par l'offre de mes services, je vous assure que ce qui me sera refusé par Nady Émir ne peut être accordé à personne. »

Nous avions des chevaux de main. J'en fis donner un au chevalier, qui ne se possédait point dans les mouvements de sa joie. Cependant il en sut modérer ses témoignages, et sentant à quoi l'obligeaient encore son habit et sa situation, il s'abstint également de s'approcher de sa maîtresse, et de prendre un autre ton que celui qui convenait à sa mauvaise fortune.

Je ne pus éviter, pendant le reste de la route, de confesser au Sélictar que c'était le désir de rendre service à ces malheureux amants qui m'avait porté à lui demander la liberté de Molène, et j'acceptai l'offre qu'il me faisait de son entremise pour obtenir de Nady Émir celle du jeune chevalier. Théophé acheva d'échauffer son zèle, en marquant qu'elle y prenait un vif intérêt.

Nous arrivâmes à Oru.

Le chevalier se déroba pendant que nous descendions de notre voiture ; mais il me fit prier un moment après de souffrir qu'il me vît seul, et la grâce qu'il me demanda à genoux, en me donnant le nom de son père et de son sauveur, fut de permettre qu'il prît aussitôt un autre habit. Quoique le moindre travestissement soit un crime pour un esclave, je ne le crus pas dangereux pour lui dans les circonstances. Il parut quelques moments après dans un état qui changea autant ses manières que sa figure ; et sachant déjà que sa maîtresse était libre, ou qu'elle n'avait plus d'autre maître que moi, il me demanda la permission de l'embrasser. Cette scène nous attendrit encore.

Je renouvelai au Sélictar la prière que je lui avais faite en sa faveur, et quoique je n'eusse point de liaison particulière avec Nady Émir, j'aurais assez compté sur la considération où j'étais parmi les Turcs pour me flatter de réussir moi-même auprès de lui.

L'obstination que le Sélictar avait eue à nous accompagner, me forçait de contenir des sentiments auxquels je confesse enfin qu'il était impossible de rien ajouter. Avec la certitude d'une sagesse constante dans l'aimable Théophé, je me croyais celle d'avoir triomphé de son cœur, et j'étais résolu de m'expliquer si ouvertement avec elle, qu'elle n'eût plus à combattre sa timidité, que je regardais désormais comme le seul obstacle qui l'arrêtât. Mais je voulais être libre pour une si grande entreprise.

Le Sélictar avait compté que nous retournerions ensemble à Constantinople. J'exagérai l'importance des affaires qui m'y rappelaient, pour le faire consentir à précipiter notre départ.

Le chevalier fut de notre voyage. Outre les raisons qui regardaient sa liberté, j'en avais une autre de ne le pas laisser à Oru dans mon absence ; ou du moins, j'avais à me déterminer sur une difficulté qui me causait quelque embarras.

Comme il y avait peu d'apparence qu'il pensât retourner en Sicile avec sa maîtresse, et qu'il était encore moins vraisemblable qu'il pût se retrouver avec elle sans retomber dans toutes les familiarités de l'amour, j'examinais s'il était convenable de souffrir chez moi un commerce si libre. Mes principes n'étaient pas plus sévères que ceux de la galanterie ordinaire, et je ne prétendais pas faire un crime à ces deux amants de se rendre aussi heureux que j'aurais souhaité de l'être avec Théophé ; mais si la chaleur

de l'âge fait quelquefois oublier les lois de la religion, on conserve pour frein l'honnêteté morale, et je n'étais pas moins lié par la bienséance, qui m'imposait mille devoirs dans mon emploi.

Ce scrupule m'aurait fait prendre des résolutions chagrinantes pour le chevalier, s'il ne m'en eût délivré en arrivant à Constantinople. Il me déclara qu'après le service que j'allais lui rendre, son dessein était de se rendre en Sicile, non-seulement pour se mettre en état de restituer ce qu'il m'en coûterait pour sa liberté, mais dans le dessein de pressentir s'il n'y avait point d'espérance de se faire relever de ses vœux. Son malheur avait servi à mûrir ses sentiments. Il considérait que Maria Rezati était une fille unique, dont il avait ruiné la conduite et la fortune.

Avec mille qualités qu'il ne cessait pas d'aimer, et dont l'idée même du sérail ne le dégoûtait pas, elle avait assez de bien pour borner son ambition. Toutes ces réflexions qu'il me communiqua avec beaucoup de tranquillité et de sagesse, le déterminaient à ne rien épargner pour se procurer la liberté de l'épouser.

Je louai ses intentions, quoique j'y prévisse des difficultés dont il ne paraissait pas s'effrayer.

Le Sélictar vit sur-le-champ Nady Émir, qui était revenu à la ville. Il en obtint le chevalier aussi facilement qu'il s'en était flatté. Mais quoique sa générosité le portât encore à me le rendre sans condition, je me servis de la certitude que j'avais d'être remboursé moi-même, pour le faire consentir à recevoir mille sequins qu'il avait à payer à Nady.

Après la connaissance que le jeune Sicilien m'avait donnée de ses sentiments, je ne balançai point à le renvoyer près de sa maîtresse. Il ne se proposait que de lui faire ses adieux, et dans l'ar-

deur qu'il avait d'entreprendre un voyage dont il se promettait tout son bonheur, j'obtins à peine qu'il prît quelques jours de repos à Oru. Cependant, je l'y retrouvai deux jours après, et mon étonnement fut extrême, au premier moment de mon arrivée, d'apprendre qu'il avait changé de résolution. Je n'approfondis pas tout d'un coup ce mystère, et je lui demandai seulement quelles vues il substituait à celles qu'il avait abandonnées. Il me dit qu'après beaucoup de nouvelles réflexions sur la difficulté de réussir dans son premier dessein, et sur les risques qu'il allait courir d'être chagriné ou par son Ordre, ou par les Rezati, il était revenu à l'ancienne pensée qu'il avait eue de s'établir en Turquie, qu'il avait quelques ouvertures agréables du côté de la Morée, et qu'il n'en épouserait pas moins sa maîtresse, parce que renonçant à la qualité de chevalier de Malte, il ne se croyait pas obligé de remplir les devoirs d'un état dont il abandonnait tous les avantages ; enfin, que n'ayant point touché une somme considérable qu'il avait prise en lettres de change pour Raguse, et qu'il avait laissée en nature chez un banquier de Messine, il comptait de se trouver assez riche pour me remettre la somme que j'avais payée au Sélictar, et pour mener une vie simple dans le pays où il voulait fixer son établissement. Il ajouta que sa maîtresse était fille d'un père fort riche, qui ne vivrait pas toujours, et que, ne pouvant pas perdre les droits que la nature lui donnait à cet héritage, elle en retirerait tôt ou tard plus qu'ils ne désiraient l'un et l'autre pour rendre leur vie fort aisée, et pour laisser quelque chose à leurs enfants, s'il plaisait au Ciel de leur en accorder.

Un système né si vite, me parut trop bien concerté pour ne pas soupçonner qu'il venait de quelque incident extraordinaire. Je ne me serais jamais défié néanmoins qu'il vînt de Synèse. Le chevalier n'avait pu passer deux jours à Oru sans apprendre que ce

jeune Grec y était avec une blessure dangereuse. Il l'avait vu par politesse, et l'ayant trouvé aimable, il s'était lié tout d'un coup avec lui jusqu'à lui raconter ses aventures. L'embarras où le mettaient ses projets de mariage avait fait naître à Synèse cet admirable plan, dans lequel il s'était flatté de pouvoir trouver ses propres avantages. Il avait offert une retraite au chevalier dans les terres de son père, et, lui découvrant à son tour les tourments de son cœur, ils étaient venus de confidence en confidence à se promettre que Théophé par tendresse ou par intérêt se laisserait engager à les suivre. On était bien éloigné d'avoir obtenu son consentement, et Synèse avait prévenu son ami sur la délicatesse de cette négociation ; on se flattait qu'avec le secours de Maria Rezati, qui était entrée ardemment dans ce glorieux projet, on lui ferait entendre que, soit qu'elle fût fille de Paniota Condoidi, soit qu'elle prît les sentiments d'amour pour Synèse, elle n'avait rien à souhaiter de plus heureux pour une fille du même pays.

Quoique le chevalier m'eût laissé quelque défiance, elle se tournait si peu vers Synèse et sur mes propres intérêts, que ne voulant pas pénétrer plus loin qu'il ne souhaitait dans les siens, je ne fis point la moindre objection contre son dessein.

« Le prix de votre liberté, lui dis-je, n'est pas ce qui doit vous causer de l'inquiétude, et je ne regretterais pas plus une grosse somme, si elle pouvait contribuer à votre bonheur. »

Cependant je m'imaginai que le fond de cette nouvelle intrigue ne serait point échappé à Théophé. Je brûlais d'ailleurs du désir de la revoir. C'était une impatience si vive que les trois jours que j'avais été obligé de passer à la ville m'avaient paru d'une mortelle longueur ; et qu'en faisant quelquefois une réflexion sérieuse sur l'état de mon cœur, j'avais quelque confusion de lui

avoir laissé prendre sur moi tant d'ascendant. Mais étant convenu avec moi-même de me livrer à une passion dont j'espérais toute la douceur de ma vie, j'écartais tout ce qui aurait pu diminuer la force d'un sentiment si délicieux.

J'entrai dans l'appartement de Théophé, avec la résolution de n'en pas sortir, sans avoir fait un traité solide avec elle. J'y trouvai Maria Rezati. Affreuse contrainte ! Elles s'étaient liées par une vive affection, et la Sicilienne n'ayant pu s'imaginer qu'elle eût un autre attachement pour moi que celui de l'amour, avait déjà hasardé quelques sollicitations sur le bonheur d'un commerce aussi tranquille qu'elle se figurait le nôtre. Ce langage avait déplu à Théophé. À peine eut-elle reçu mes premières politesses, que, s'adressant à sa compagne :

« Dans l'erreur où vous êtes, lui dit-elle, vous serez étonnée d'apprendre de Monsieur que je ne dois rien à son amour, et que m'ayant comblée de bienfaits, je n'en ai l'obligation qu'à sa générosité. »

Elles paraissaient attendre toutes deux ma réponse. Je pénétrai mal le sujet de leur entretien, et ne suivant que la vérité de mes sentiments, je répondis qu'en effet, la beauté ne m'ayant jamais inspiré d'amour, je n'avais consulté que les mouvements de mon admiration dans les premiers services que je lui avais rendus.

« Mais il faut si peu de temps pour vous connaître, repris-je, en lui jetant un regard passionné, et quand on a découvert ce que vous valez, il est si nécessaire de vous dévouer toute sa tendresse… »

Théophé, qui vit où ce discours m'allait conduire, l'interrompit adroitement.

« Je me flatte à la vérité, me dit-elle, que vos propres faveurs ont pu vous faire prendre pour moi quelque amitié, et c'est un bien que je trouve si précieux, qu'il me tiendra lieu éternellement de fortune et de plaisir. »

Elle changea aussitôt d'entretien.

Je demeurai dans une incertitude qui mit un changement beaucoup plus étrange dans mon humeur. Mais ne pouvant supporter longtemps la violence de cette situation, je pris un parti qui paraîtra puéril à tout autre qu'un amant.

J'entrai seul dans le cabinet de Théophé, et ne sentant que trop combien mes espérances étaient reculées, je me servis d'une plume pour ne pas remettre plus loin ce que je prévoyais que ma langue n'aurait pas la force d'exprimer dans des circonstances qui venaient de me remplir de crainte et d'amertume. J'écrivis en peu de lignes tout ce qu'un cœur pénétré d'estime et d'amour peut employer de plus vif et de plus touchant pour persuader sa tendresse ; et quoiqu'il n'y eût rien d'obscur dans mes termes, je répétais en finissant, pour comble de clarté, que je ne parlais pas d'amitié, qui était un sentiment trop froid pour les transports de mon cœur, et que je me dévouais pour toute ma vie à l'amour. J'ajoutai néanmoins qu'ayant su le régler jusqu'alors avec une modération dont on me devait le témoignage, je voulais qu'il dépendît encore de la volonté de ce que j'aimais, et que n'aspirant qu'au retour du sien, je lui abandonnais le choix des marques.

Je revins d'un air plus tranquille, après m'être soulagé par cette ouverture, et je priai froidement Théophé de passer seule

dans son cabinet. Elle y demeura quelques instants. Reparaissant ensuite avec une contenance fort sérieuse, elle me supplia de retourner au lieu d'où elle sortait.

Au-dessous de mon écrit, j'en trouvai un de sa main. Il était si court et d'un ton si extraordinaire, qu'il n'a pu me sortir de la mémoire.

« Une misérable, me disait-elle, qui avait appris de moi le nom de l'honneur et de la vertu, et qui n'était pas encore parvenue à connaître celui de son père, l'esclave du gouverneur de Patras et de Chériber, ne se sentait propre qu'à inspirer de la pitié ; ainsi, elle ne pouvait se reconnaître dans l'objet de mes autres sentiments. »

Il m'échappa une exclamation fort vive en lisant cette étrange réponse. La crainte qu'il ne fût arrivé quelque accident la fit accourir à la porte du cabinet. J'étendis les bras vers elle, pour l'inviter à venir recevoir mes explications ; mais quoiqu'elle remarquât ce mouvement passionné, elle retourna vers sa compagne, après s'être assurée qu'elle n'avait rien à craindre pour ma santé.

Je demeurai en proie aux plus violentes agitations. Cependant ne pouvant abandonner mes espérances, je repris la plume pour effacer l'horrible portrait qu'elle avait fait d'elle-même, et j'en fis un qui la représentait au contraire avec toutes les perfections dont la nature l'avait ornée.

« Voilà ce que j'aime, ajoutai-je, et les traits en sont si bien gravés dans mon cœur, qu'il n'est pas capable de s'y méprendre. »

Je me levai, je passai près d'elle, et je lui proposai de retourner encore dans le cabinet. Elle sourit, et elle me pria de lui donner le temps pour examiner ce que j'y avais laissé.

Cette réponse me consola. Je me retirai néanmoins pour aller dissiper le reste de mon trouble. Il me paraissait si étonnant à moi-même que j'eusse besoin de tant de précautions pour expliquer mes sentiments à une fille que j'avais tirée des bras d'un Turc, et qui dans les premiers jours de sa liberté se serait peut-être crue trop heureuse de passer tout d'un coup dans les miens, qu'au milieu même de la tendresse dont je prenais plaisir à m'enivrer, je me reprochais une timidité qui ne convenait ni à mon âge, ni à mon expérience. Mais outre quelques remords secrets dont je ne pouvais me défendre en me souvenant des maximes de sagesse que j'avais expliquées mille fois à Théophé, et la crainte de me rendre méprisable à ses propres yeux par une passion dont le but ne pouvait être, après tout, que la ruine des sentiments de vertu que j'avais contribué à lui inspirer, il faudrait que je pusse donner une juste idée de sa personne pour faire concevoir qu'une figure qui n'était propre qu'à jeter des flammes dans un cœur, devenait par cette raison même, la plus capable d'imposer de la crainte et du respect, lorsqu'au lieu d'y trouver la facilité que tant de charmes faisaient désirer et que tant de grâces semblaient promettre, on était non seulement arrêté par la crainte de déplaire, qui est un sentiment ordinaire à l'amour, mais comme repoussé par la décence, l'honnêteté, par l'air et le langage de toutes les vertus, qu'on ne s'attendait pas à trouver sous des apparences si séduisantes. Vingt fois, dans les principes de droiture et d'honneur qui m'étaient naturels, je pensai encore à me faire violence pour laisser un cours libre aux vertueuses inclinations de Théophé ; mais emporté par une passion que mon silence et

ma modération même avaient continuellement fortifiée, je revenais à promettre au Ciel de me contenir dans les bornes que je m'étais imposées, et je croyais donner beaucoup à la sagesse, en me soutenant dans la résolution de ne demander à Théophé que ce qu'elle serait portée volontairement à m'accorder.

Je passai assez tranquillement le reste du jour dans l'attente de cette nouvelle réponse qu'elle avait voulu se donner le temps de méditer, et je ne cherchai point l'occasion de lui parler sans témoins. Elle parut l'éviter aussi. Je remarquai même dans ses yeux un embarras que je n'y avais jamais aperçu.

Le lendemain, à mon lever, un des esclaves qui la servaient m'apporta une lettre cachetée soigneusement. Quel fut mon empressement à la lire ! Mais dans quel abattement tombai-je aussitôt en y trouvant une condamnation absolue, qui semblait m'ôter jusqu'aux moindres fondements d'espérance. Cette lettre terrible, que Théophé avait passé toute la nuit à composer, aurait mérité d'être rapportée ici tout entière, si des raisons qui viendront à la suite et que je ne rappellerai pas sans douleur et sans honte, ne me l'avaient fait déchirer dans un affreux dépit. Mais les premiers sentiments qu'elle me causa ne furent que de la tristesse et de la consternation. Théophé m'y retraçait toutes les circonstances de son histoire, c'est-à-dire ses malheurs, ses fautes et mes bienfaits. Et raisonnant sur cette exposition avec plus de force et de justesse que je n'en avais vu dans nos meilleurs livres, elle concluait qu'il ne convenait, ni à elle qui avait à réparer autant de désordres que d'infortunes, de s'engager dans une passion qui n'était propre qu'à les renouveler ; ni à moi, qui avais été son maître dans la vertu, d'abuser du juste empire que j'avais sur elle, et du penchant même qu'elle se sentait à m'aimer, pour détruire

des sentiments qu'elle devait à mes conseils autant qu'à ses efforts. Si jamais néanmoins elle devenait capable d'oublier des devoirs dont elle commençait à connaître l'étendue, elle protestait que j'étais le seul qui pût la faire tomber dans cette faiblesse. Mais au nom de cet aveu même, qu'elle donnait à l'inclination de son cœur, elle me conjurait de ne pas renouveler des déclarations et des soins dont elle sentait le danger ; ou si sa présence était aussi contraire à mon repos qu'elle croyait s'en être aperçu, elle me demandait la liberté de suivre son ancien projet, qui avait été de se retirer dans quelque lieu tranquille des pays chrétiens, pour n'avoir pas à se reprocher de nuire au bonheur d'un maître et d'un père à qui le moindre sacrifice qu'elle devait était celui de sa propre satisfaction.

J'abrège les idées mêmes qui me sont restées de cette lettre, parce que je désespérerais de leur rendre toute la grâce et la force qu'elles avaient dans leur expression naturelle. À l'âge où je suis en écrivant ces mémoires, je dois l'avouer avec confusion, ce ne fut pas du côté favorable à la vertu que je pris d'abord tant de réflexions sensées. N'y voyant au contraire que la ruine de tous mes désirs, je m'abandonnai au regret d'avoir prêté contre moi de si fortes armes à une fille de dix-sept ans. « Était-ce à moi, me disais-je amèrement, à faire le prédicateur et le catéchiste ? Quel ridicule pour un homme de mon état et de mon âge ? Il fallait donc être sûr de trouver dans mes maximes le remède dont j'ai besoin pour moi-même. Il fallait être persuadé de tout ce que j'ai prêché, pour en faire ma propre règle. N'est-il pas misérable que, livré comme je le suis aux plaisirs des sens, j'aie entrepris de rendre une fille chaste et vertueuse ? Ah ! j'en suis bien puni ! »

Et portant encore plus loin le dérèglement de mes idées, je me rappelais toute ma conduite, pour me justifier en quelque sorte de la folie dont je m'accusais. « Mais est-ce ma faute, ajoutai-je ? Que lui ai-je donc appris de si propre à lui inspirer cette rigoureuse vertu ? Je lui ai représenté l'infamie de l'amour tel qu'on l'exerce en Turquie ; cette facilité des femmes à se livrer aux désirs des hommes, cette grossièreté dans l'usage des plaisirs, cette ignorance de tout ce qu'on appelle goût et sentiment, mais ai-je jamais pensé à lui donner de l'éloignement pour un amour honnête, pour un commerce réglé, qui est le plus doux de tous les biens, et le plus grand avantage qu'une femme puisse tirer de sa beauté ? C'est elle qui se trompe et qui m'a mal entendu. Je veux l'en avertir ; mon honneur m'y oblige ! Il serait trop ridicule pour un homme du monde, d'avoir engagé une fille de ce mérite dans des maximes qui ne conviennent qu'au cloître ! »

Loin de revenir aisément de ces premières idées, il me tomba dans l'esprit que ma principale faute était d'avoir mis entre les mains de Théophé quelques ouvrages de morale, dont les principes, comme il arrive dans la plupart des livres, étaient portés à la rigueur, et pouvaient avoir été pris trop à la lettre par une fille qui les avait médités pour la première fois. Depuis qu'elle commençait à savoir assez notre langue pour lire nos auteurs, je lui avais donné les Essais de Nicole, par la seule raison que, la voyant portée naturellement à penser et à réfléchir, j'avais voulu lui faire connaître un homme qui raisonne continuellement. Elle en faisait sa lecture assidue. La logique de Port-Royal était un autre livre que j'avais cru propre à lui former le jugement. Elle l'avait lu avec la même application et le même goût. Je m'imaginai que des ouvrages de cette nature avaient pu causer plus de mal que de bien dans une imagination vive, et qu'en un mot ils

n'avaient fait que lui gâter l'esprit. Cette pensée rendit un peu de calme au mien, par la facilité que j'avais de lui procurer d'autres livres dont j'espérais bientôt un effet tout opposé. Ma bibliothèque était fournie dans toutes sortes de genres. Ce n'étaient pas des livres dissolus que je lui destinais, mais nos bons romans, nos poésies, nos ouvrages de théâtre, quelques livres mêmes de morale, dont les auteurs ont été de bonne composition avec les désirs du cœur et les usages du monde, me parurent capables de ramener Théophé à des principes moins farouches ; et je tirai tant de consolation de mon dessein, que j'eus la force de composer mon visage et mes sentiments en reparaissant à sa vue.

L'occasion se présenta de lui parler à l'écart. Je ne pus me dispenser de lui marquer quelque chagrin de sa lettre ; mais il fut modéré ; et, lui témoignant plus d'admiration pour sa vertu que de regret de me voir rebuté, je ne parlai de sa résistance à mes soins que comme d'un motif pour me porter moi-même à combattre ma passion. Je fis tomber aussitôt mon discours sur le progrès de ses exercices, et, lui vantant quelques livres nouveaux que j'avais reçus de France, je lui promis de les lui envoyer dans l'après-midi. Sa joie s'exprima par des transports. Elle prit ma main qu'elle serra contre ses lèvres.

« Je retrouve donc mon père ! me dit-elle. Je retrouve ma fortune, mon bonheur, et tout ce que j'ai espéré en me livrant à sa généreuse amitié ! Ah ! quel sort plus heureux que le mien ? »

Cette effusion de sentiments me toucha jusqu'au fond de mon cœur. Je ne pus y résister, et, la quittant sans ajouter un seul mot, je me retirai dans mon cabinet, où je me livrai longtemps au trouble qui prenait l'ascendant de toutes mes réflexions.

Qu'elle est sincère ! Qu'elle est naïve ! Ô ! Dieux ! qu'elle est aimable ! Il m'échappa mille autres exclamations avant que de pouvoir mettre quelque ordre dans mes idées. Cependant c'était la vertu même qui avait paru s'exprimer par sa bouche. Je sacrifiai donc tant de mérite à une passion déréglée !

J'avais vis-à-vis de moi mes livres. Je jetai les yeux sur ceux que je m'étais proposé de donner à Théophé. C'étaient Cléopâtre, la Princesse de Clèves, etc. Mais lui remplirai-je l'imagination de mille chimères, dont il n'y a pas de fruit à recueillir pour sa raison ? En supposant qu'elle y prenne quelque sentiment tendre, serai-je bien satisfait de les devoir à des fictions, qui peuvent réveiller les sentiments de la nature dans un cœur naturellement disposé à la tendresse, mais qui ne feront pas le bonheur du mien, lorsque je ne les devrai qu'à mon artifice ? Je la connais. Elle retombera sur son Nicole, sur son Art de penser, et j'aurai le chagrin de voir l'illusion plutôt dissipée que je n'aurai jamais pu la faire naître ; ou si elle est constante, je ne trouverai qu'un bonheur imparfait dans un amour que j'attribuerai sans cesse à des motifs où je n'aurai pas la moindre part. Ce fut par des réflexions de cette nature que je parvins insensiblement à calmer les mouvements qui m'avaient agité. « Essayons, repris-je plus tranquillement, jusqu'où la raison est capable de me conduire. J'ai deux difficultés à vaincre, et je dois me proposer l'une ou l'autre à combattre. Il faut ou surmonter ma passion, ou triompher de la résistance de Théophé. Son penchant la porte à m'aimer, dit-elle ; mais elle l'a réprimé. Qu'ai-je à prétendre de son amour ? Et si je cherche son intérêt et le mien, ne ferons-nous pas mieux l'un et l'autre de nous borner à la simple amitié ? »

C'était dans le fond ce que je pouvais penser de plus sage ; mais je me flattais mal à propos d'être aussi maître de mon cœur que de ma conduite. Si je renonçai sur-le-champ à l'envie d'employer d'autres voies que mes soins pour toucher le cœur de Théophé, et si je m'imposai des lois plus sévères que jamais dans la familiarité où je ne pouvais éviter de vivre avec elle, je n'en conservai pas moins le trait que je portais au fond du cœur. Ainsi la plus intéressante partie de ma vie, c'est-à-dire le détail intérieur de ma maison, allait devenir pour moi un combat perpétuel. Je le sentis dès le premier moment, et je me livrai aveuglément à cette espèce de supplice. Que j'étais éloigné néanmoins de prévoir les tourments que je me préparais !

Synèse que je n'avais pas encore vu depuis sa blessure, et qui commençait à se rétablir, envoya pour la première fois un de mes gens, qui vint interrompre mes tristes méditations pour me faire ses excuses. Je l'avais négligé depuis son aventure, et, ne me trouvant pas fort offensé de l'entreprise d'un amant, je m'étais contenté de donner ordre qu'on prît soin de lui, et qu'on le renvoyât chez son père après sa guérison. Mais la soumission qu'il me marquait me disposa si bien pour lui, que, m'étant informé plus particulièrement de sa santé, je me fis conduire à sa chambre, d'où l'on me dit qu'il ne pouvait encore s'éloigner.

Il serait entré dans le sein de la terre, si elle s'était ouverte pour le cacher à mes regards. Je le rassurai par mes premières expressions, et je le priai seulement de m'apprendre le fond de ses vues, dont j'ajoutai que je connaissais déjà la meilleure partie. Cette demande était équivoque, quoique ma pensée ne se portât pas plus loin que la visite qu'il avait rendue à Théophé. Je le vis trembler de saisissement, et, son embarras me faisant naître des

soupçons qui ne s'étaient pas présentés à mon esprit, je l'augmentai en redoublant mes instances. Il fit un effort pour se lever, et lorsque je l'eus forcé de demeurer dans sa situation, il me conjura de prendre pitié d'un malheureux jeune homme qui n'avait jamais pensé à m'offenser. J'écoutais d'un air sévère. Il me dit qu'il était toujours prêt à reconnaître Théophé pour sa sœur, et qu'il serait plus ardent que ses frères à lui donner cette qualité, lorsqu'il plairait à son père de s'expliquer ; mais qu'à la vérité, ne voyant point assez de certitude dans sa naissance pour s'arrêter à cette idée, il s'était livré à d'autres sentiments qui pouvaient devenir aussi avantageux à Théophé que la révélation de sa naissance et quelque légère partie de l'héritage de Condoidi ; en un mot, qu'il lui offrait de l'épouser, que malgré la loi de sa famille, qui assurait toutes les terres de son père à l'aîné de ses frères, il n'était pas sans bien du côté de sa mère ; que dans cette disposition il n'avait pas cru manquer de respect pour moi en différant quelques jours à retourner à Constantinople, pour trouver l'occasion de déclarer ses intentions à Théophé ; qu'il osait espérer au contraire que je daignerais les approuver ; qu'à l'égard des offres qu'il avait faites au chevalier, il avait toujours supposé qu'elles ne s'exécuteraient pas sans mon consentement. Et m'expliquant le projet de leur établissement dans la Morée, il se fit un mérite de me déclarer sincèrement tout ce qu'il craignait que je n'eusse appris par une autre voie.

En examinant de sang-froid son discours et ses intentions, je le trouvai moins coupable que léger et imprudent de ne pas voir que dans l'opinion qu'il avait eue lui-même de la naissance de Théophé, ses propositions de mariage demandaient absolument qu'une difficulté si importante fût parfaitement éclaircie. Je ne pouvais d'ailleurs lui faire un crime sur lequel il ignorait mes pré-

tentions. Aussi, loin de l'effrayer par des reproches, je me bornai à lui faire sentir la puérilité de son projet. Mais ce qu'il n'espérait pas sans doute après cette réflexion, je lui promis de faire une nouvelle tentative auprès de son père pour éclaircir la naissance de Théophé, et je l'exhortai à se faire rétablir promptement, pour se trouver en état de m'amener le seigneur Condoidi avec lequel je ne voulais m'expliquer qu'en sa présence. Cette promesse et l'air de bonté dont je pris soin de l'accompagner eurent plus d'effet pour sa guérison que tous les remèdes.

Je ne m'engageais à rien que je ne fusse résolu d'exécuter ; mais ce n'était pas lui que je pensais à servir, et toutes mes vues se rapportaient à l'avantage de Théophé. L'occasion ne pouvait être plus favorable pour tenter Condoidi par la crainte du mariage de son fils.

J'avais déjà formé ce dessein, et je n'ose encore confesser ce que mon cœur osait s'en promettre.

Après quelques jours, que l'impatience de Synèse lui fit trouver trop longs, il vint m'avertir qu'il se croyait assez rétabli pour retourner à la ville.

« Amenez-moi donc votre père, lui dis-je ; mais gardez-vous qu'il se défie des raisons qui me font souhaiter de le voir ! »

Ils furent le soir à Oru. Je fis un accueil honnête au seigneur Condoidi, et, passant tout d'un coup au motif que j'avais eu de lui envoyer son fils :

« À quoi nous avez-vous exposés, lui dis-je, et si le hasard ne m'avait fait découvrir les intentions de Synèse, de quoi nous al-

liez-vous rendre coupables ? Il est résolu d'épouser Théophé. Voyez si vous l'êtes de souffrir ce mariage. »

Le vieillard parut d'abord un peu déconcerté. Mais, se remettant aussitôt, il me remercia d'avoir arrêté les téméraires inclinations de son fils.

« Je lui destine un parti, ajouta-t-il, qui conviendra mieux à sa fortune qu'une fille dont l'unique avantage est l'honneur que vous lui accordez de votre protection. »

J'insistai, en lui représentant qu'il ne serait peut-être pas toujours le maître de s'opposer à l'ardente passion d'un jeune homme. Il me répondit froidement qu'il avait des moyens infaillibles ; et, faisant prendre un autre tour à notre conversation, le rusé Grec éluda pendant plus d'un heure tous les efforts que je fis pour l'y ramener. Enfin, prenant congé de moi avec beaucoup de politesse, il donna ordre à son fils de le suivre, et ils reprirent tous deux le chemin de Constantinople.

Ce fut plusieurs jours après, qu'étant étonné de n'avoir point entendu parler de Synèse, la curiosité me fit envoyer un de mes gens à Constantinople, avec ordre de s'informer de l'état de sa blessure.

Son père, qui sut qu'on venait de ma part, me fit remercier de mon attention, et joignit malicieusement à cette politesse, que je pouvais être désormais sans inquiétude pour le mariage de son fils, parce que l'ayant renvoyé dans la Morée, sous une bonne garde, il était sûr qu'il ne s'échapperait point aisément du lieu où il avait donné ordre qu'il fût enfermé. J'eus assez de bonté pour être sensible à cette rigueur. Théophé marqua la même compassion. Et comme je ne cachai cette nouvelle à personne, le cheva-

lier, plus touché que je ne l'aurais cru du malheur de son ami, forma une résolution qu'il nous déguisa soigneusement. Sous prétexte de se rendre à Raguse, pour y toucher ses lettres de change, il entreprit de délivrer Synèse de sa prison, et les périls où l'amitié l'engagea feront prendre bientôt une idée fort noble de son caractère.

Je ne dissimulai point à Théophé les nouveaux efforts que j'avais faits pour toucher son père. Elle s'affligea du mauvais succès de mes soins, mais sans excès, et je fus charmé de lui entendre dire qu'avec les bontés que j'avais pour elle, on ne s'apercevrait jamais qu'elle manquât de père. Que n'aurais-je pas répondu à cette tendre marque de reconnaissance, si j'eusse laissé à mon cœur la liberté de s'exprimer ! Mais, fidèle à mes résolutions, je me réduisis au langage de l'affection paternelle, et je l'assurai qu'elle me tiendrait toujours lieu de fille.

Un incident qui troubla dans le même temps Constantinople et tous les pays voisins, acheva de me faire connaître combien j'étais cher à l'aimable Théophé.

Il se répandit une fièvre contagieuse, contre laquelle on fut très longtemps sans pouvoir découvrir de remède. J'en fus attaqué. Mon premier soin fut de me faire transporter dans un pavillon de mon jardin, où je ne voulus avoir auprès de moi que mon médecin et mon valet de chambre. Cette précaution, que je devais à la charité, en était d'ailleurs une de prudence, parce que je n'aurais pu délivrer ma maison de cette fâcheuse maladie, si elle s'était une fois communiquée à mes domestiques. Mais un ordre qui semblait regarder particulièrement Théophé n'eut pas plus de pouvoir que la crainte pour l'empêcher de me suivre. Elle

entra malgré mes gens dans le pavillon, et rien ne fut capable de refroidir un moment ses soins.

Elle tomba malade elle-même. Mes instances, mes supplications, mes plaintes ne purent la faire consentir à se retirer. On lui dressa un lit dans mon antichambre, d'où toute la force de son mal ne l'empêcha point d'être continuellement attentive au mien.

De quels sentiments n'eus-je point le cœur pénétré après notre rétablissement ?

Le Sélictar, qui avait été informé de ma maladie me rendit une visite d'amitié aussitôt qu'il crut le pouvoir sans indiscrétion.

Son cœur n'était pas tranquille. Le temps qu'il avait passé sans venir à Oru, avait été à combattre une passion dont il commençait à sentir qu'il ne recueillerait jamais aucun fruit. Mais il ne put apprendre de moi-même les tendres soins qu'elle avait eus pour moi, sans marquer par son embarras et par sa rougeur une jalousie qu'il n'avait point encore sentie. Il s'agita impatiemment pendant le reste de notre entretien. Et lorsque le temps vint de se retirer, il ne considéra point que la faiblesse de ma santé m'obligeait de garder mon appartement ; il me pria de l'accompagner au jardin. Je ne me fis pas presser. Après avoir gardé le silence pendant quelques pas :

« J'ouvre les yeux, me dit-il d'un ton emporté, et je rougis de les avoir fermés si longtemps ! Il est facile à un Français, ajouta-t-il ironiquement, de faire une dupe d'un Turc ! »

J'avoue que ne m'étant attendu à rien moins qu'à cette brusque invective, et n'ayant pensé, dans la complaisance avec laquelle je m'étais loué des soins de Théophé, qu'à faire valoir la

bonté naturelle de son caractère, je cherchai pendant quelques moments des expressions pour me défendre. Cependant, soit qu'un peu de modération naturelle me rendît capable de ne me pas laisser aveugler par mon ressentiment, soit que l'abattement de ma maladie fût favorable à ma raison, je fis au fier Sélictar une réponse moins offensante que ferme et modeste.

« Les Français — car je fais marcher, lui dis-je, l'intérêt de ma nation avant le mien — connaissent peu l'artifice, et cherchent de meilleures voies pour faire réussir ce qui les flatte. Pour moi, qui n'ai jamais pensé à vous fermer les yeux, je n'ai pas de regret qu'ils soient ouverts, et je vous avertis seulement qu'ils vous trompent s'ils vous font mal juger de mon amitié et de ma bonne foi. »

Ce discours diminua l'emportement du Sélictar, mais il ne refroidit point toute sa chaleur.

« Quoi ! me dit-il, vous ne m'avez pas dit que vous n'en étiez qu'aux termes de l'amitié avec Théophé, et que la générosité était le seul sentiment qui vous avait intéressé pour elle ? »

Je l'interrompis sans émotion.

« Je ne vous ai pas trompé, si je vous ai tenu ce discours ; c'était mon premier sentiment, lui dis-je, et je ne serais pas si content de mon cœur, s'il avait commencé par un autre ! Mais puisque vous me pressez de vous apprendre ce qui s'y passe, je vous avoue que j'aime Théophé, et que je n'ai pu me défendre mieux que vous contre ses charmes. Cependant je joins à cet aveu deux circonstances qui doivent vous remettre l'esprit : je n'avais pas ces sentiments pour elle lorsque je l'ai tirée du sérail de Ché-

riber, et il ne me sert pas plus qu'à vous de les avoir conçus depuis.

« Voilà, repris-je avec moins de fierté que de politesse, ce que je crois capable de satisfaire un homme que j'estime et que j'aime ! »

Il se livrait, pendant ce temps-là, aux plus noires réflexions, et rappelant tout ce qu'il avait remarqué dans notre commerce depuis que j'avais reçu Théophé de ses mains, il n'aurait pas manqué de jeter le poison de son cœur sur les moindres observations qui lui auraient paru suspectes. Mais n'ayant à me reprocher que l'innocent témoignage que j'avais reçu du zèle de cette aimable fille, il conçut enfin que je ne m'en serais pas vanté avec tant d'imprudence si je m'en étais cru redevable à l'amour.

Cette pensée ne lui rendit pas le repos et la joie ; mais, calmant du moins ses noirs transports, elle le disposa à me quitter sans haine et sans colère.

« Vous n'aurez pas oublié, me dit-il en partant, que je vous ai offert le sacrifice de ma passion quand j'ai cru que l'amitié m'en faisait un devoir. Nous verrons si j'ai bien compris vos principes, et quelle est cette différence que vous m'avez vantée entre vos mœurs et les nôtres ! »

Il ne me laissa pas le temps de lui répondre.

Cette aventure me fit examiner de nouveau quels reproches j'avais à me faire du côté de l'amour ou de l'amitié. Le seul cas où j'aurais cru mériter ceux du Sélictar aurait été celui d'un amour heureux, qui lui aurait fait craindre que ma concurrence n'eût diminué quelque chose de la tendresse qu'il aurait obtenue. Mais

depuis que j'aimais Théophé, il ne m'était pas même entré dans l'esprit de me faire valoir aux dépens de mon rival. J'étais assuré par elle-même qu'elle était sans goût pour lui, et l'obstacle qu'il m'accusait de ne pas respecter était précisément le seul que je n'avais pas à combattre. D'ailleurs, j'avais moi-même tant de plaintes à faire de mon sort, que m'en trouvant peut-être moins sensible à celui d'autrui, je pris le parti de rire de son chagrin pour soulager le mien.

Je retournai vers Théophé dans cette disposition, et je lui demandai en badinant ce qu'elle pensait du Sélictar, qui m'accusait d'être aimé d'elle, et qui me faisait un crime d'un bonheur dont j'étais si éloigné. Maria Rezati, dont l'attachement croissait tous les jours pour son amie, avait acquis trop de lumières par ses aventures, pour n'avoir pas reconnu tout d'un coup de quels sentiments j'étais rempli.

Ne la quittant pas un moment, elle eut l'adresse de l'engager dans des ouvertures qui lui donnèrent bientôt beaucoup d'influence sur toutes ses réflexions. Elle lui représenta qu'elle ne connaissait point assez les biens qu'elle négligeait, et qu'une femme de son mérite pouvait tirer des avantages extrêmes d'une passion aussi vive que la mienne. Enfin, s'efforçant d'élever ses espérances, elle lui fit considérer que je n'étais point marié ; que rien n'était si ordinaire dans les pays chrétiens que de voir une femme élevée à la fortune par un heureux mariage ; que la prévention favorable qui me faisait regarder ses premières aventures comme les fautes et les injustices de la fortune, je ne m'arrêterais vraisemblablement qu'à la conduite qu'elle avait tenue depuis sa liberté, et qu'à la distance où j'étais de ma patrie, je ne prendrais conseil que de mon propre cœur. Elle lui répéta mille fois le

même discours, avec une espèce d'impatience de le voir reçu trop froidement ; et n'ayant pu tirer d'elle que des réponses modestes, qui marquaient une âme revenue de l'ambition, elle lui protesta qu'indépendamment d'elle et par le seul zèle de l'amitié, elle allait s'adresser à moi, pour me disposer insensiblement à faire la fortune et le bonheur de son amie. En vain Théophé s'y opposa-t-elle par les plus fortes raisons ; sa résistance fut traitée de crainte et de faiblesse.

Il n'y eut rien d'égal à son embarras. Outre sa manière de penser, qui l'éloignait extrêmement de toutes les vues de fortune et d'élévation, elle tremblait de l'opinion que j'allais prendre de sa vanité et de sa hardiesse. Après avoir renouvelé inutilement ses efforts pour faire changer de résolution à son amie, elle prit elle-même celle de me prévenir sur une négociation dont le moindre risque lui paraissait être la perte de mon estime et de mon affection.

Mais après avoir combattu longtemps sa timidité elle s'en laissa vaincre, et le seul expédient qui lui resta fut d'employer un caloger, chef d'une église grecque, qui était à deux milles d'Oru, avec lequel elle avait formé quelque liaison.

Ce bonhomme se chargea volontiers de sa commission. Il me l'expliqua d'un ton badin ; et redoublant l'admiration qu'il avait déjà pour une fille si extraordinaire, il me demanda si je mettais beaucoup de différence entre cette vertueuse crainte et celle qui portait un caloger modeste à se cacher pour fuir les dignités ecclésiastiques. Je ris de sa comparaison. Avec un peu plus d'expérience que lui de la vanité et de l'adresse des femmes, toute autre que Théophé m'aurait été suspecte, et j'aurais peut-être regardé cette apparence de modestie comme un tour fort bien imaginé

pour me faire connaître ses prétentions. Mais j'aurais fait le dernier outrage à mon aimable élève.

« Elle n'avait pas besoin de cette précaution, dis-je au caloger, pour me faire bien juger des sentiments de son cœur, et dites-lui plus d'une fois que s'il m'était libre de suivre les miens, je ne tarderais guère à lui marquer toute la justice que je lui rends. »

C'était la seule réponse qui convînt à ma situation. Oserai-je confesser qu'elle était bien plus retenue que mes véritables désirs ?

Je ne manquai pas de tenir le même langage à Théophé, et je fus comme forcé de la poursuivre pour trouver l'occasion de l'entretenir sans témoins. Je m'étais retranché les visites que je lui rendais seul dans son appartement. Je ne lui proposais plus de promenade au jardin. Elle m'était devenue si redoutable que je n'approchais plus d'elle qu'en tremblant. Les plus doux moments de ma vie étaient néanmoins ceux que je passais à la voir. Je portais partout son idée, et j'avais honte quelquefois au milieu de mes plus graves occupations de ne pouvoir éloigner des souvenirs qui m'affligeaient continuellement.

La connaissance du caloger, qu'elle m'avait procurée, m'engagea dans plusieurs promenades qui convenaient peut-être assez peu à la bienséance de mon emploi ; mais c'était assez que j'accompagnasse Théophé pour n'être sensible qu'au plaisir d'être avec elle. Cependant, je n'ai pu oublier les circonstances de la première visite que nous rendîmes au caloger. Ce n'était à parler proprement qu'un curé, respectable par son âge et par la considération qu'il s'était attirée de tous les Grecs. Son revenu s'était multiplié par son économie, et les présents qu'il recevait sans

cesse des fidèles de sa communion suffisaient pour lui faire mener une vie douce et commode. L'ignorance dans laquelle il s'était entretenu jusqu'à l'âge de soixante-dix ans, n'empêchait qu'il eût une bibliothèque, qu'il regardait comme le principal ornement de sa maison.

Ce fut dans ce lieu qu'il m'introduisit, par la haute idée que les Grecs ont du savoir des Français. Mais lorsque je m'attendais à lui voir déployer ses richesses littéraires, je fus surpris d'entendre tomber sa première observation sur une vieille chaise qu'il nous fit remarquer dans un coin.

« Combien croiriez-vous, me dit-il, que cette pièce a passé d'années dans le même lieu ? Trente-cinq ans. Car il y en a trente-cinq que j'occupe mon emploi, et j'ai eu le plaisir de remarquer qu'on ne s'en est jamais servi. »

Il semblait même qu'on eût respecté jusqu'à la poussière dont elle était couverte. Mais jetant en même temps les yeux sur les livres qui en étaient voisins, je m'aperçus qu'ils n'étaient pas moins poudreux. Cette remarque me fit naître une idée plaisante, qui fut de mesurer l'épaisseur de la poussière qui était sur les livres et sur la chaise ; et la trouvant à peu près égale, j'offris au caloger de parier que depuis trente-cinq ans la chaise n'avait pas été plus immobile que les livres. Il ne conçut pas aisément ma pensée, quoiqu'il eût fait une attention profonde à mon opération ; et il crut en admirant mon savoir, que j'avais un talent extraordinaire pour découvrir la vérité.

Il avait été marié trois fois, quoique les lois de l'Église grecque interdisent les secondes noces aux ecclésiastiques. La raison qu'il avait fait valoir pour obtenir cette dispense était qu'il n'avait

point eu d'enfants des deux premiers lits, et qu'une des fins du mariage étant de contribuer à la propagation de la société, il devait prendre autant de nouvelles femmes qu'il en perdrait, pour remplir plus parfaitement le but d'une vocation légitime. Le Concile grec s'était laissé persuader par un raisonnement si étrange, et le caloger qui n'avait pas communiqué plus de fécondité à sa troisième qu'aux deux premières, s'affligeait de n'avoir pas connu qu'il était si peu propre au mariage ou de n'en avoir pas mieux rempli les fonctions. Telle est la grossièreté des chefs d'une église assez nombreuse, quoiqu'elle le soit beaucoup moins qu'ils ne se le persuadent. J'ai remarqué tant de variété dans leurs principes, qu'ils ne sont guère unis que par la qualité de Chrétiens, et par la facilité qu'ils ont mutuellement à supporter leurs erreurs.

Cependant Maria Rezati n'avait pas oublié la promesse qu'elle avait faite à Théophé ; et le soin qu'on avait pris de m'avertir, me fit trouver beaucoup de plaisir à remarquer tous les degrés d'adresse par lesquels une femme tend à son but. Mais je me lassai enfin d'un manège dont je découvrais trop aisément l'artifice, et, prenant occasion de son entreprise pour faire connaître à Théophé ce que je n'avais plus la hardiesse de lui dire moi-même, je la priai d'être aussi persuadée que son amie, que mon cœur ne changerait jamais d'inclination. C'est une promesse que j'ai tenue fidèlement. Ma raison me faisait encore sentir que je devais m'y borner. Mais je ne connaissais pas tout ce que j'avais à craindre de ma faiblesse.

Il s'était passé environ six semaines depuis le départ du chevalier sicilien, lorsque Maria Rezati en reçut une lettre par laquelle il lui marquait que son amitié pour Synèse Condoidi l'avait fait

triompher de mille difficultés, et que le jeune Grec qui n'appréhendait plus rien de la violence de son père, depuis qu'il était assez libre pour espérer de s'en défendre, était toujours disposé à leur accorder une retraite dans une portion de l'héritage qui lui était venu de sa mère. Il ajoutait qu'on se reposait sur elle du soin d'engager Théophé à partager leur établissement, et que si elle ne l'avait point encore fait entrer dans cette disposition, Synèse était résolu de retourner à Constantinople pour la solliciter lui-même d'accepter ces offres. On ne paraissait pas inquiet sur son consentement, et j'eus la satisfaction de penser qu'on portait un jugement bien avantageux de mon commerce avec Théophé, puisqu'on me croyait capable de la voir partir avec indifférence. Mais ils s'étaient bien gardés de marquer toutes leurs intentions dans leur lettre. En supposant qu'ils trouvassent quelque obstacle de la part de Théophé ou de la mienne, ils étaient résolus de ne ménager ni le courage, ni l'adresse pour la tirer de mes mains.

L'essai qu'ils venaient d'en faire les animait sans doute à de nouvelles entreprises. Ils n'étaient tranquilles à Acade que par l'indulgence du gouverneur, qui avait fermé les yeux sur une témérité dont il était en droit de le punir. Synèse, renfermé par l'ordre de son père dans une vieille tour, qui composait la meilleure partie de leur château, ignorait quelle devait être la durée de sa prison, et ne voyait aucune apparence d'en sortir par ses propres efforts. Ses gardes n'étaient qu'un petit nombre de domestiques qu'il n'aurait pas été difficile de corrompre si le chevalier eût été plus riche ; mais étant parti avec une somme médiocre, que je lui avais prêtée pour son voyage, il n'avait point eu d'autre ressource pour délivrer son ami que l'adresse ou la force. Parlant mal la langue grecque et la turque, c'était un obstacle de plus, et je n'ai jamais compris comment il put le surmonter. Il au-

rait peut-être eu moins de hardiesse, s'il eût senti toutes les difficultés de son entreprise, car la moitié des téméraires ne réussissent que pour avoir ignoré le danger.

Il arriva seul à Acade. Il se logea dans le voisinage du château de Condoidi, qui en est à peu de distance. Son occupation pendant quelques jours fut de s'assurer du lieu où l'on avait renfermé Synèse, et d'en examiner la disposition. Loin d'en pouvoir forcer la porte, il n'était pas même aisé d'en approcher. Mais à l'aide d'un fer, qu'il faisait rougir dans un réchaud, il vint à bout, dans l'espace d'une nuit, de brûler le bout extérieur d'une épaisse solive qui traversait la tour ; et, soit qu'il eût commencé sur des lumières certaines, soit qu'il ne se laissât conduire qu'au hasard, il se trouva que l'endroit où il avait appliqué son travail répondait à la chambre de Synèse.

Cette ouverture une fois commencée, rien ne lui devint si facile que d'écarter les pierres contiguës, et de pénétrer toute l'épaisseur du mur. Son espérance était seulement de se faire entendre à son ami, car une nuit ne pouvait suffire pour lui ouvrir un passage, et la lumière du jour l'aurait trahi, si le désordre eût été trop grand. Mais, s'étant fait reconnaître de Synèse, il lui apprit dans quel dessein il était venu, et ce qu'il avait fait jusqu'alors pour sa liberté. Ce fut par une délibération commune qu'ils convinrent de se voir toutes les nuits, et que Synèse, répétant aux gens qui le servaient tout ce qu'il avait appris dans ces entretiens, se serait fait la réputation d'avoir un génie familier qui lui rendait compte de tout ce qui se passait dans l'empire. En effet cette folle imagination se répandit bientôt, non seulement à Acade, mais dans toutes les villes voisines, et les deux jeunes gens se réjouirent quelque temps de la crédulité du public.

Ils s'étaient imaginé avec raison qu'une nouveauté si extraordinaire excitait beaucoup de curiosité pour l'aventure de Synèse, et que la faveur des Turcs, qui sont extrêmement superstitieux, servirait à le délivrer. Mais quoique le gouverneur même d'Acade eût marqué de l'admiration pour ce qu'on lui racontait, il ne parut pas plus disposé à blesser l'autorité paternelle, en remettant un fils en liberté malgré son père. Ainsi le chevalier, n'ayant tiré aucun fruit de l'artifice, eut recours à la violence. Il trouva le moyen de faire passer une épée à Synèse, et s'étant lié avec quelques domestiques du château depuis le séjour qu'il faisait dans le voisinage, il prit le temps qu'on le visitait dans sa prison pour le seconder avec tant de vigueur, que toute la maison de Condoidi, attirée par le tumulte, ne put empêcher leur fuite. Ils eurent l'imprudence de publier eux-mêmes leur aventure, sans considérer qu'ils risquaient doublement d'être punis, et pour avoir donné un air de religion aux lumières de Synèse, et pour avoir employé la voie des armes : deux témérités qu'on pardonne rarement chez les Turcs. Mais le gouverneur d'Acade, informé des raisons qui avaient fait arrêter le jeune Grec, trouva la rigueur de son père excessive, et se disposa facilement à l'oubli d'une entreprise dont il fit honneur à l'amitié.

C'était au premier moment de leur victoire que le chevalier avait écrit à Maria Rezati. Il avait ajouté qu'ils partaient ensemble pour Raguse, où Synèse avait voulu accompagner son ami, et qu'ils prendraient d'autres mesures sur la réponse de Théophé, qu'ils comptaient de trouver à leur retour. Tous les termes de cette lettre étaient si mesurés que Maria ne fit pas difficulté de nous la communiquer. Cette franchise me persuada du moins que je n'avais pas de mauvaise intention à lui reprocher. Elle n'avait pas attendu si longtemps à s'ouvrir à Théophé ; ou

plutôt elle avait pressenti ses dispositions dès l'origine du projet, et, ne lui ayant trouvé de goût que pour les pays chrétiens, elle avait comme renoncé elle-même à ses espérances, après avoir appris la captivité de Synèse.

Mais se voyant rouvrir des voies qu'elle avait cru fermées, dont elle était continuellement témoin que je laissais Théophé maîtresse d'elle-même, elle était fort éloignée, en effet, de vouloir me déplaire, ou de soupçonner qu'elle pût m'affliger en me communiquant la lettre du chevalier.

Cependant, un mouvement de cœur, qui l'emporta tout d'un coup sur ma modération naturelle, me fit recevoir cette ouverture avec plus de ressentiment que je n'en devais marquer à une femme. Je traitai le projet d'établissement de partie de libertinage, qui répondait fort bien à la fausse démarche où Maria Rezati s'était engagée en fuyant de la maison de son père, mais qui ne pouvait être proposée sans honte à une fille aussi raisonnable que Théophé. J'allai jusqu'à donner le nom de trahison et d'ingratitude au plan qui s'en était formé dans ma maison.

« Je l'ai pardonné, lui dis-je, à Synèse, dont les vues me parurent alors aussi folles que celles dont son père l'a justement puni, et je ne voulus point augmenter par mes reproches le malheur qu'il s'était attiré dans ma maison. Mais je ne puis le passer facilement à une femme dont je devais attendre quelque reconnaissance et quelque attachement. »

Si ces plaintes étaient trop dures, l'effet en fut aussi trop affreux. Elles inspirèrent contre moi à Maria Rezati une haine qui ne convenait point aux services que je lui avais rendus. Je sais que le reproche d'un bienfait passe pour une offense. Mais il

n'était rien entré de trop humiliant dans mes termes, et j'ose ajouter que les excès de délicatesse n'appartenaient point à une femme qui sortait d'un sérail, après avoir abandonné sa patrie avec un chevalier de Malte, et que je n'aurais pas dû plus souffrir, pour me rendre sincèrement justice, dans ma maison de Constantinople qu'à ma campagne.

Théophé ne balança point à lui répondre de la manière la plus propre à calmer mon agitation.

« Il y avait si peu d'apparence, lui dit-elle, à l'établissement dont on se flattait, qu'elle était surprise qu'il pût être proposé sérieusement. Outre que la légèreté de deux jeunes gens ne promettait pas beaucoup de confiance dans leurs entreprises, il ne fallait pas douter que le seigneur Condoidi ne troublât bientôt un projet formé sans sa participation. Pour elle, à qui on faisait la grâce de l'y vouloir associer, elle ne comprenait point à quel titre, et elle se sentait autant d'éloignement pour celui que Synèse paraissait lui offrir, que d'indifférence pour celui que son père s'obstinait à lui refuser. »

Ce discours me parut plus tranquille. Cependant le même sentiment me faisant craindre que les conseils de Maria Rezati ne fissent plus d'impression dans mon absence, je résolus de lui procurer le moyen de rejoindre son amant. On m'apprit qu'il partait, dans quelques jours, un vaisseau pour Lépante. Je fis prier le capitaine de se charger d'une dame que ses affaires appelaient dans la Morée, et je lui donnai un de mes gens pour la conduire.

Notre séparation se fit d'un air si contraint que je crus avoir peu de fond à faire sur l'amitié de Maria Rezati. Théophé même qui s'était beaucoup refroidie pour elle, depuis différentes

marques qu'elle avait eues de son indiscrétion, la vit partir avec peu de regret. Mais nous n'en étions pas moins éloignés l'un et l'autre de nous attendre à des emportements de haine.

Je goûtai plus de repos après son départ que je n'avais fait depuis longtemps ; et sans changer la conduite que j'étais résolu de tenir auprès d'elle qui me tenait lieu de tous les plaisirs que je n'osais plus espérer de l'amour.

Le Sélictar semblait avoir renoncé à toutes ses prétentions. Il m'en avait enfin coûté son amitié, car il ne s'était pas présenté à Oru depuis ma maladie, et si j'avais l'occasion de le voir dans les fréquents voyages que je faisais à Constantinople, je ne lui trouvais plus aucun reste de cette tendre chaleur avec laquelle il s'était toujours empressé de me saluer et de me prévenir avec toutes sortes de politesses. Je ne mettais pas néanmoins de changement dans les miennes. Mais après m'avoir traité pendant quelques semaines avec cette froideur, il parut piqué de m'y voir si peu sensible, et j'appris qu'il s'était plaint fort amèrement de mon procédé. Je me crus alors obligé de lui demander quelque explication de ses plaintes.

Cette conversation fut d'abord assez vive pour m'en faire appréhender des suites fâcheuses. Je me trouvais offensé d'un discours où j'avais su qu'il m'avait peu ménagé, et je n'ignorais pas jusqu'où la modération et le silence sont compatibles avec l'honneur. Il désavoua néanmoins le récit qu'on m'avait fait. Il me promit même de forcer celui dont il avait reçu ce mauvais office à se rétracter avec éclat. Mais n'en étant pas plus traitable sur l'article de Théophé, il me reprocha avec toute la vivacité qu'il avait eue à Oru, d'avoir sacrifié sa tendresse à la mienne. J'étais satisfait sur mes propres plaintes. Ainsi, reprenant toute l'inclination que

j'avais à l'aimer, je m'efforçai de lui faire reprendre à lui-même l'ancienne opinion qu'il avait eue de ma bonne foi. Après lui avoir fait un nouvel aveu de mes sentiments pour Théophé, je lui protestai dans les termes qui font le plus d'impression sur un Turc, que non seulement je n'étais pas plus heureux que lui, mais que je ne cherchais pas à l'être. Sa réponse n'aurait pas été plus prompte, si elle eût été méditée.

« Vous désirez du moins son bonheur ? me dit-il, en me regardant d'un œil fixe.

— Oui, répondis-je sans balancer.

— Eh bien ! reprit-il, si elle est telle que vous l'avez reçue de moi, lorsqu'elle est sortie du sérail de Chériber, je suis résolu de l'épouser. Je connais son père, continua-t-il ; j'ai obtenu de lui qu'il la reconnaîtrait à cette condition ; il s'est laissé gagner par quelques promesses de fortune que je lui tiendrai fidèlement. Mais au moment que je me croyais déterminé à l'exécution d'un dessein qui m'a coûté mille peines, je me suis trouvé combattu par de cruelles réflexions que je n'ai pu surmonter.

« Vous m'avez inspiré trop de délicatesse. Vos conversations et vos maximes m'ont transformé en Français. Je n'ai pu me résoudre à contraindre une femme dont j'ai cru le cœur possédé par un autre. Que n'ai-je pas souffert ? Cependant si votre honneur me garantit ce que je viens d'entendre, toutes mes résolutions renaissent. Vous savez nos usages ; je ferai ma femme de Théophé, avec tous les droits et toutes les distinctions que cette qualité lui assure. »

Il y avait peu de surprises qui pussent me paraître aussi terribles. Mon honneur que je venais d'engager, ma malheureuse

passion qui subsistait toujours, mille idées qui se changeaient aussitôt en pointes cruelles pour me tourmenter l'esprit et me déchirer le cœur, me firent ressentir en un moment plus d'amertume que je n'en avais éprouvé dans toute ma vie.

Le Sélictar s'aperçut de mon embarras.

« Ah ! s'écria-t-il, vous me laissez voir ce que je serais au désespoir de penser ! »

C'était me faire entendre qu'il soupçonnait ma droiture.

« Non, lui dis-je, vous ne devez pas m'offenser par vos défiances ! Mais si je sais vos lois et vos usages, ne dois-je pas vous faire souvenir ou vous apprendre que Théophé est chrétienne ? Comment son père peut-il l'avoir oublié ? J'avoue qu'elle a été élevée dans vos pratiques, et depuis qu'elle est chez moi, j'ai marqué peu de curiosité pour savoir ce qu'elle pense en matière de religion ; mais elle est liée avec un caloger qu'elle reçoit souvent, et quoique je ne lui aie vu faire jusqu'à présent aucun exercice de vos principes ni des nôtres, je lui crois pour le christianisme l'inclination qu'elle doit tirer du sang, ou du moins de la connaissance qu'elle a toujours eue de sa patrie. »

Le Sélictar, frappé de cette réflexion, me répondit que Condoidi même la croyait Musulmane. Il ajouta d'autres raisons d'espérer que dans quelque religion qu'elle pût être, elle ne serait pas plus difficile que la plupart des autres femmes, qui ne se sont pas pressées en Turquie pour suivre la religion de leurs maîtres ou de leurs maris. J'eus le temps de me remettre pendant ce raisonnement, et comprenant que ce n'était pas de moi que devaient venir les objections, je lui dis enfin qu'il était inutile de se former des

difficultés sur un fait qu'il pouvait éclaircir dans la première visite qu'il ferait à Théophé.

J'avais deux vues dans cette réponse : l'une d'éviter qu'il me chargeât de ses propositions, l'autre de terminer promptement une nouvelle peine que la lenteur et le doute m'auraient rendue beaucoup plus sensible.

Il est certain qu'il ne m'était point encore tombé nettement dans l'esprit que Théophé pût jamais avoir d'autres liens avec moi que ceux de l'amour ; et supposé qu'elle se laissât aveugler par l'honneur de devenir une des premières femmes de l'empire Ottoman, je me sentais capable de sacrifier toute ma tendresse à sa fortune. J'aurais regardé d'un œil jaloux le bonheur du Sélictar ; mais je ne l'aurais pas troublé, m'en eût-il coûté mille fois plus de violence ; et peut-être aurais-je contribué, par mes propres soins, à l'élévation d'une femme que j'aimais uniquement.

Cependant, après avoir quitté le Sélictar, qui me promit de me rejoindre le soir à Oru, je n'eus rien de si pressant que d'y retourner. Je ne pris point de détours pour découvrir par degrés l'impression que j'allais faire sur Théophé. Mon cœur demandait d'être soulagé à l'instant.

« Vous allez connaître, lui dis-je, la nature de mes sentiments. Le Sélictar pense à vous épouser, et loin de m'opposer à son dessein, j'applaudis à tout ce qui peut assurer votre fortune et votre bonheur. »

Elle reçut ce discours avec si peu d'émotion, que je pénétrai tout d'un coup quelle allait être sa réponse.

« Loin de contribuer à me rendre heureuse, vous me préparez d'autres chagrins, me dit-elle, par des offres dont je prévois que je ne me défendrai point sans offenser beaucoup le Sélictar. Était-ce de vous, ajouta-t-elle, que je devais attendre une si odieuse proposition ? Vous n'avez pas pour moi toute l'amitié dont je suis flattée, ou j'ai réussi bien mal à vous persuader mes sentiments ! »

Trop charmé d'un reproche si obligeant, trop sensible à ce qu'il me paraissait renfermer de favorable pour ma tendresse, j'insistai sur le dessein du Sélictar par le seul plaisir d'entendre répéter ce qui m'avait rempli le cœur de joie et d'admiration.

« Mais songez-vous, lui dis-je, que le Sélictar est un des premiers seigneurs de l'empire, que ses richesses sont immenses, que l'offre que vous écoutez avec froideur serait reçue avidement de toutes les femmes du monde, et que c'est à ses pareils qu'on voit accorder tous les jours les sœurs et les filles du Grand Seigneur ? Mais songez-vous que c'est un homme qui vous aime depuis longtemps, qui joint beaucoup d'estime à l'amour, et qui se propose d'en user autrement avec vous que les Turcs ne font avec leurs femmes ? »

Elle m'interrompit :

« Je ne songe à rien, me dit-elle, parce que rien ne me touche que l'espérance de vivre tranquille sous la protection que vous m'accordez, et que je ne désire point d'autre bonheur. »

Après tant de promesses par lesquelles je m'étais engagé au silence, il ne m'était plus permis de marquer ma joie par des transports ; mais ce qui se passait secrètement au fond de mon cœur surpassait tout ce que j'ai rapporté jusqu'ici de mes sentiments.

Le Sélictar ne manqua point de venir le soir à Oru. Il me demanda avec empressement si j'avais fait l'ouverture de son projet à Théophé. Je ne pus lui déguiser que j'avais hasardé quelques explications qui n'avaient pas été reçues aussi favorablement qu'il paraissait le souhaiter.

« Mais peut-être serez-vous plus heureux, ajoutai-je, et je suis d'avis que vous ne différiez pas à vous expliquer vous-même. »

Il entrait une joie maligne dans ce conseil. Je brûlais non seulement de voir finir ses importunités par un refus qui lui ôtât tout à fait l'espérance, mais encore plus de jouir parfaitement de mon triomphe en voyant mon rival humilié à mes yeux. C'était le seul plaisir que j'eusse encore tiré de ma passion, et je ne m'y étais jamais livré avec tant de douceur.

Je conduisis le Sélictar à l'appartement de Théophé. Il lui déclara le sujet de sa visite. Ayant eu le temps de méditer sa réponse, elle prit soin de n'y rien mêler qui pût être mortifiant pour lui ; mais son refus me parut si décisif, et les raisons qu'elle en apporta furent exposées avec tant de force, que je ne doutai point qu'il n'en prît aussitôt la même opinion que moi. Aussi ne demanda-t-il point qu'elles lui fussent répétées. Il se leva sans répliquer un seul mot, et, sortant avec moi d'un air moins affligé qu'irrité, il me dit plusieurs fois :

« L'auriez-vous cru ? Devais-je m'y attendre ? »

Et lorsqu'il fut prêt à partir, sans avoir voulu consentir à passer la nuit chez moi, il ajouta en m'embrassant :

« Demeurons amis ! J'étais déterminé à faire une folie ; mais vous conviendrez que celle dont vous venez d'être témoin sur-

passe beaucoup la mienne ! »

Son dépit éclata jusque dans sa chaise ; je lui vis lever les mains en me quittant, et les joindre avec un mouvement auquel je m'imaginai que la honte avait autant de part que la douleur et l'étonnement. Malgré les sentiments que j'ai confessés, je l'aimais assez pour le plaindre, ou pour souhaiter du moins qu'une aventure si piquante pût servir à sa guérison.

Mais peut-être n'était-ce pas sur lui que j'aurais dû tourner ma compassion, si j'eusse prévu à quels nouveaux incidents je touchais, et ce que sa disgrâce même devait me causer de chagrin et d'humiliation. À peine fut-il parti qu'étant retourné à l'appartement de Théophé, je la trouvai si satisfaite de son départ, qu'elle venait d'apprendre au même moment, et son humeur naturellement vive et enjouée lui inspira tant d'agréables réflexions sur la fortune qu'elle avait refusée, que, ne comprenant plus rien aux principes d'une femme capable de traiter avec ce mépris tout ce que le commun des hommes estime, je la suppliai, après l'avoir entendue quelques moments, de m'apprendre ce qu'elle prétendait par une conduite et des sentiments qui me remplissaient tous les jours d'admiration.

« On se propose un but, lui dis-je, en la regardant d'un air que les sentiments mêmes dont j'étais agité semblaient rendre rêveur ; et plus les voies par lesquelles on veut marcher sont extraordinaires, plus le terme auquel on aspire doit être noble et relevé. J'ai la plus haute idée du vôtre, sans pouvoir néanmoins le découvrir. Vous ne manquez pas de confiance pour moi, ajoutai-je ; pourquoi m'avoir caché jusqu'à présent vos vues, et que n'accordez-vous du moins à l'amitié ce que je n'ose plus vous demander par d'autres motifs ? »

J'avais parlé d'un ton assez sérieux pour lui persuader que ce n'était pas la seule curiosité qui m'intéressait à cette question, et quelque fidélité que j'eusse d'ailleurs à observer toutes mes promesses, elle avait trop de pénétration pour ne pas remarquer continuellement que mon cœur n'en était pas plus tranquille. Cependant, sans changer le ton gai et léger dont elle s'était applaudi de la retraite du Sélictar, elle me protesta que son unique but était celui qu'elle m'avait déclaré mille fois et qu'elle était surprise de me voir oublier.

« Votre amitié et votre généreuse protection, me dit-elle, ont réparé dès le premier moment tous les malheurs de ma fortune ; mais les regrets, l'application, les efforts de toute ma vie ne répareront jamais les désordres de ma conduite. Je suis indifférente pour tout ce qui ne saurait servir à me rendre plus sage, parce que je ne connais plus d'autre bien que la sagesse, et que tous les jours je découvre de plus en plus que c'est le seul qui me manque ! »

Des réponses de cette nature m'auraient fait craindre encore que la lecture et la méditation ne lui eussent gâté l'esprit, si je n'eusse remarqué d'ailleurs une égalité admirable dans le fond de son caractère, une modération constante dans tous ses désirs, et toujours le même agrément dans ses discours et dans ses manières.

C'est ici que je commencerais à rougir de ma faiblesse, si je n'avais préparé mes lecteurs à les pardonner à une si belle cause. Je ne puis faire réflexion sur tant de merveilleuses circonstances sans me sentir plus pénétré que jamais de tous les sentiments que j'avais tenus comme en respect depuis plusieurs mois, par la force de mes engagements. Les offres d'un homme tel que le Sé-

lictar, et le refus dont j'avais été témoin avaient tellement changé Théophé à mes yeux, qu'elle me paraissait revêtue de tous les titres qu'elle n'avait point acceptés. Ce n'était pas une esclave que j'avais rachetée, une inconnue qui ne pouvait se faire avouer de son père, une fille malheureusement livrée à la débauche d'un sérail ; je ne voyais plus dans elle, avec toutes les qualités que j'adorais depuis si longtemps, qu'une personne anoblie par la grandeur même qu'elle avait méprisée, et digne de plus d'élévation que la fortune ne pouvait jamais lui en offrir. De cette disposition, qui ne fit qu'augmenter sans cesse par les réflexions de plusieurs jours, je passai sans répugnance au dessein de l'épouser ; et ce qui devait être surprenant pour moi-même, après avoir passé près de deux ans sans oser m'arrêter un moment dans cette pensée, je me familiarisai tout d'un coup avec mon projet jusqu'à ne m'occuper que des moyens de le faire réussir.

Ce n'était pas du côté de mon imagination que j'avais des obstacles à combattre, puisque je n'y trouvai plus rien qui ne favorisât mon penchant ; ni du côté de ma famille, qui n'avait pas le pouvoir de s'y opposer, et qui dans l'éloignement où j'étais de ma patrie, n'apprendrait ma résolution que longtemps après qu'elle serait exécutée. D'ailleurs, en me livrant à l'inclination de mon cœur, je n'oubliais pas ce que je devais à la bienséance, et ne fûtce que pour éviter la dépense et l'éclat, j'étais déjà résolu de renfermer la fête de mon mariage dans l'enceinte de mes murs.

Mais au milieu de la douceur que je trouvais à satisfaire mes plus chères inclinations, j'aurais souhaité que Théophé eût paru céder à ma tendresse par d'autres motifs que ceux que j'avais à lui proposer, et je sentais quelque regret d'avoir eu besoin de cette voie pour obtenir d'elle un peu d'amour. Quoique je me

fusse flatté plus d'une fois d'avoir fait impression sur son cœur, il était triste pour le mien de n'en avoir jamais arraché le moindre aveu. Sans espérer de l'amener plus ouvertement à cette déclaration, je me promis du moins qu'en lui faisant envisager avec quelque obscurité ce que j'étais déterminé à faire pour elle, il serait impossible que dans les mouvements secrets de cette vive reconnaissance qu'elle m'avait tant de fois exprimée, il ne lui échappât point quelques termes dont je croyais sentir que mon cœur pourrait se contenter, et qui me donnerait occasion de lui déclarer aussitôt moi-même de quoi l'amour me rendait capable pour son bonheur et pour le mien.

Dans toutes ces réflexions, il ne me vint pas même à l'esprit que le refus qu'elle avait fait au Sélictar fût une raison de craindre le même sort ; et je pris encore plaisir à me persuader que si ce n'était pas absolument pour se conserver à moi qu'elle avait rejeté une des premières fortunes de l'Empire, c'était du moins par une prévention si favorable pour notre nation qu'elle n'en serait que plus disposée à recevoir de moi les mêmes offres.

Enfin, quelques jours s'étant passés dans cette espèce de préparation, j'avais fait choix, pour la décision de mon bonheur, d'un après-midi où rien ne pouvait troubler l'entretien que je voulais avoir avec elle. J'entrais déjà dans son appartement, lorsqu'une pensée que mes raisonnements n'avaient pu servir à me faire rappeler, me glaça tout d'un coup le sang, et me fit retourner sur mes pas avec autant de trouble et de frayeur que j'avais apporté de tranquillité et de résolution. Je me souvins que le Sélictar avait pris du moins quelques mesures du côté de Condoidi pour assurer la naissance de Théophé, et je tremblai de la force d'une passion qui m'aveuglait jusqu'à me faire manquer à des

bienséances dont un Turc ne s'était pas cru dispensé. Mais cette raison de m'alarmer ne fut pas la seule qui jetât la confusion dans toutes mes idées. Je considérai qu'autant qu'il était nécessaire de m'ouvrir à Condoidi, et de l'engager à faire pour moi ce qu'il avait offert au Sélictar, autant il m'allait être difficile et humiliant de faire dépendre mes résolutions du caprice d'un homme que j'avais si peu ménagé. Que serait-ce s'il allait prendre plaisir à tirer vengeance et des sollicitations par lesquelles je l'avais importuné pour sa fille, et des chagrins qu'il me soupçonnait de lui avoir causés à l'occasion de son fils ? Je ne voyais pas néanmoins deux partis à choisir, et ma surprise était qu'une condition si nécessaire eût pu m'échapper. Mais croira-t-on qu'après m'en être fait un juste reproche, et m'être occupé longtemps à délibérer sur la voie que je devais prendre pour réparer mon imprudence, ma conclusion fut de retourner vers Théophé, et d'exécuter ce que je m'étais cru obligé de suspendre par de si fortes raisons ?

Je ne ferai pas trop valoir les raisonnements qui me rappelleront à cette résolution. Je ne persuaderais à personne que l'amour n'y eût pas plus de part que la prudence. Cependant il me sembla que des obstacles que je ne désespérais pas de vaincre, ne devaient pas retarder une déclaration qui ferait enfin connaître à Théophé toute l'ardeur de ma passion, et qui la disposerait sans doute à favoriser mon entreprise du moins par ses désirs. En lui apprenant que je lui destinais ma main, je ne prétendais pas lui dissimuler que le même jour que je voulais devenir son mari, je comptais lui rendre un père. Dois-je le dire ? Quelque succès que je pusse obtenir de la part de Condoidi et de la sienne, je me flattais qu'elle serait assez touchée de la résolution que j'avais prise en sa faveur, pour m'en tenir compte par ses sentiments, et pour m'accorder tôt ou tard sans conditions, ce qu'elle verrait bien que

je voulais mériter à toutes sortes de prix. Mes réflexions étaient en plus grand nombre, et n'étaient peut-être pas si nettes, lorsque je rentrai dans son appartement. Je ne lui laissai pas le temps de s'inquiéter de mon trouble. Je me hâtai de la prévenir, pour lui expliquer mes desseins, et, l'ayant priée de m'écouter sans m'interrompre, je ne finis mon discours qu'après avoir exposé dans un fort long détail jusqu'au moindre de mes sentiments.

La chaleur qui m'avait emporté à tant d'étranges démarches s'était non seulement soutenue, mais comme augmentée pendant cette explication ; et la présence d'un objet si cher agissant encore plus vivement que toutes mes réflexions, j'étais dans un état où rien n'était peut-être comparable à la force de mon amour et de mes désirs. Mais un coup d'œil que je jetai sur Théophé me plongea dans des frayeurs mille fois plus vives que celles qui m'avaient arrêté à sa porte une heure auparavant.

Au lieu des témoignages de reconnaissance et de joie que je m'attendais à voir éclater sur son visage, je n'y aperçus que les marques de la plus profonde tristesse et d'un mortel abattement. Elle paraissait pénétrée de tout ce qu'elle venait d'entendre ; mais je ne voyais que trop que ce qui arrêtait encore sa langue était un saisissement de surprise et de crainte plutôt qu'un transport d'admiration et d'amour. Enfin lorsque, dans l'embarras où j'étais moi-même, j'allais lui marquer de l'inquiétude pour sa situation, elle se jeta à genoux devant moi, et ne pouvant plus retenir ses larmes, elle en versa une abondance qui lui ôta pendant quelques moments la liberté de parler. J'étais si vivement agité par mes propres mouvements, que je me trouvai sans force pour

la relever. Elle demeura malgré moi dans cette posture, et je fus contraint d'écouter un discours qui me perça mille fois le cœur.

Je ne rapporterai pas ce que le souvenir de ses fautes, qui lui était toujours présent, lui fit prononcer d'injurieux et de méprisant pour elle-même ; elle me conjura d'ouvrir les yeux sur ce tableau, et de ne pas souffrir plus longtemps qu'une indigne passion m'aveuglât. Elle me rappela ce que je devais à ma naissance, à mon rang, à l'honneur même et à la raison, dont j'avais servi moi-même à lui donner les premières idées, et dont je lui avais appris si heureusement les maximes. Elle accusa la fortune de mettre le comble aux malheurs de sa vie, en la faisant servir non seulement à ruiner le repos de son père et de son bienfaiteur, mais à corrompre les principes d'un cœur dont elle prétendait que les vertus avaient été son unique modèle. Et, quittant à la fin le ton de sa douleur et des plaintes pour prendre celui des menaces les plus fermes, elle me protesta que si je ne renonçais point à des désirs qui blessaient également mon devoir et le sien, si je ne me réduisais point aux titres de son protecteur et de son ami, à ces chers et précieux titres auxquels elle demandait encore au Ciel que j'en voulusse toujours joindre les sentiments, elle était résolue de quitter ma maison sans me dire adieu, et tous les biens en un mot qu'elle confessait me devoir, pour me fuir éternellement.

Après cette cruelle protestation elle quitta la posture où elle était encore ; et, me suppliant d'un ton plus modéré de lui pardonner quelques termes peu respectueux que la force de sa douleur avaient pu lui arracher, elle me pria de trouver bon qu'elle allât cacher sa peine et se remettre de sa honte dans le cabinet voisin, d'où elle était résolue de ne sortir que pour s'éloigner tout

à fait de moi, ou pour se livrer au plaisir de me retrouver tel que nous devions le souhaiter tous deux pour mon bonheur et le sien.

Elle passa effectivement dans le cabinet, et je n'eus pas même la hardiesse de faire le moindre effort pour la retenir. La voix, le mouvement, la réflexion, toutes mes facultés naturelles étaient comme suspendues par l'excès de mon étonnement et de ma confusion. Je me serais précipité dans un abîme, s'il s'en était ouvert un devant moi, et la seule idée de ma situation me paraissait un tourment insupportable. J'y demeurai néanmoins fort longtemps sans retrouver assez de force pour en sortir. Mais il fallait que cet état fût en effet bien violent, puisque le premier domestique que je rencontrai fut alarmé de l'altération de mon visage, et que, répandant aussitôt l'alarme dans ma maison, il attira autour de moi tous mes gens, qui s'empressèrent de m'offrir les secours qu'ils croyaient nécessaires à ma santé. Théophé même, avertie par le tumulte, oublia la résolution qu'elle avait formée de ne pas sortir de son cabinet. Je la vis accourir avec inquiétude. Mais, sa vue redoublant toutes mes peines, je feignis de ne l'avoir point aperçue. J'assurai mes gens qu'ils s'étaient alarmés sans raison, et je me hâtai de me renfermer dans mon appartement.

J'y passai près de deux heures, qui ne furent pour moi qu'un instant. Que de réflexions amères et que de violentes agitations ! Mais elles aboutirent enfin à me faire reprendre le parti dont je m'étais écarté. Je demeurai convaincu que le cœur de Théophé était à l'épreuve de tous les efforts des hommes, et soit caractère naturel, soit vertu acquise par ses études et par ses méditations, je la regardai comme une femme unique, dont la conduite et les principes devaient être proposés à l'imitation de son sexe et du nôtre.

La confusion qui me restait de son refus me devint facile à dissiper, lorsque je me fus arrêté invariablement à cette résolution. Je voulus même me faire un mérite auprès d'elle d'être entré si promptement dans ses vues. Je la rejoignis dans son cabinet, et, lui déclarant que je me rendais à la force de ses exemples, je lui promis de me borner aussi longtemps qu'elle le souhaiterait, à la qualité du plus tendre et du plus ardent de ses amis. Que cette promesse était combattue néanmoins par les mouvements de mon cœur, et que sa présence était propre à me faire rétracter ce que j'avais reconnu juste et indispensable dans un moment de solitude ! Si l'idée que j'ai à donner d'elle dans la suite de ces mémoires ne répond pas à celle qu'on a dû prendre jusqu'ici sur des épreuves glorieuses pour sa vertu, n'ai-je point à craindre que ce ne soit de mon témoignage qu'on se défie, et qu'on aime mieux me soupçonner de quelque noir sentiment de jalousie qui aurait été capable d'altérer mes propres dispositions, que de s'imaginer qu'une fille si confirmée dans la vertu ait pu perdre quelque chose de cette sagesse que j'ai pris plaisir jusqu'à présent à admirer ? Quelque opinion qu'on en puisse prendre, je ne fais cette question que pour avoir occasion de répondre qu'on me trouvera aussi sincère dans mes doutes et dans mes soupçons que je l'ai été dans mes éloges, et qu'après avoir rapporté ingénument des faits qui m'ont jeté moi-même dans la dernière incertitude, c'est au lecteur que j'en veux laisser le jugement.

Mais le nouveau traité que j'avais fait avec Théophé fut suivi d'un calme assez long, pendant lequel j'eus encore le plaisir de lui voir exercer toutes ses vertus. J'avais appris du guide que j'avais donné à Maria Rezati que cette inquiète Sicilienne avait mal répondu à notre attente et sans doute à celle de son amant. Le capitaine du vaisseau sur lequel je l'avais fait embarquer pour la Mo-

rée, ayant pris une vraie passion pour elle, l'avait engagée à lui découvrir ses aventures et ses projets. Il s'était servi de cette connaissance pour lui représenter si vivement le tort qu'elle allait se faire pour le reste de sa vie en rejoignant le chevalier, qu'il l'avait fait consentir enfin à se laisser reconduire en Sicile, où il n'avait pas douté qu'elle ne pût se réconcilier facilement avec sa famille. Il s'était bien promis d'en recueillir le principal fruit, par un mariage auquel il était aisé de prévoir qu'il trouverait peu d'opposition ; et si je devais m'en rapporter au témoignage de mon domestique, il n'avait point attendu qu'il fût débarqué à Messine pour s'en assurer tous les droits.

Enfin s'étant présenté au père de sa belle, qui s'était cru trop heureux de retrouver sa fille et son héritière, il avait obtenu, en se faisant connaître pour un Italien fort bien né, la permission d'épouser Maria Rezati avant que le bruit de son retour ne fût répandu ; et c'était pour elle en effet la seule manière de rentrer avec honneur dans sa patrie. Elle avait voulu que le guide que je lui avais donné l'accompagnât jusque chez son père, pour achever apparemment de gagner ce bon vieillard en lui donnant cette preuve de l'intérêt que j'avais pris à sa fortune. Il n'était parti de Messine qu'après la célébration du mariage, et il m'apporta une lettre du seigneur Rezati, qui contenait des marques fort vives de sa reconnaissance.

Théophé en avait reçu une aussi de Maria, et nous nous étions crus délivrés tous deux de cette aventure. Il s'était passé environ six semaines depuis le retour de mon valet, lorsqu'étant à Constantinople j'appris d'un autre de mes gens qui revenait d'Oru, que le chevalier y était arrivé la veille, et que les nouvelles que Théophé lui avait communiquées l'avaient jeté dans un

désespoir dont on appréhendait les suites. Il me fit néanmoins des excuses de la liberté qu'il avait prise de venir descendre chez moi, et il me priait de trouver bon qu'il s'y arrêtât quelques jours. Je le fis assurer sur-le-champ que je l'y verrais volontiers, et je ne fus pas plutôt libre que l'impatience d'apprendre ses sentiments et ses desseins me fit quitter la ville.

Je le trouvai dans toute la consternation qu'on m'avait représentée. Il me reprocha même d'avoir causé son malheur par la liberté que j'avais laissée à sa maîtresse de quitter ma maison, sans l'avoir informé, et je pardonnai ses reproches à la douleur d'un amant. Mais en peu de jours mes consolations et mes avis le ramenèrent à des idées plus justes. Je lui fis reconnaître que le parti que sa maîtresse avait pris, était ce qui pouvait arriver de plus heureux pour elle et pour lui-même, et je le disposai à profiter des secours que je lui offris pour faire sa paix avec sa famille et son ordre.

Étant devenu plus tranquille il nous raconta l'aventure de Synèse et la sienne, dont nous n'avions appris que les principales circonstances par sa lettre. Ils avaient fait ensemble le voyage de Raguse, et, n'ayant point trouvé d'obstacles au paiement des lettres de change, ils s'étaient mis en état d'exécuter avec assez d'ordre et de succès le projet de l'établissement. Mais ce qu'il eut peine à me confesser d'abord fut que Synèse était arrivé avec lui à Constantinople. La réponse de Maria Rezati, qu'ils avaient trouvée à leur retour de Raguse, leur ayant fait comprendre que Théophé ne les joindrait pas volontairement, ils étaient venus dans l'espérance de faire plus d'impression sur elle par leurs propres influences ; et le chevalier sensible aux honnêtetés qu'il recevait dans ma maison, ne me dissimula point que le dessein

de Synèse était d'employer la violence au défaut des voies qui lui avaient si mal réussi.

« Je trahis mon ami, me dit-il ; mais je suis sûr que vous n'userez pas de ma confidence pour lui nuire ; je vous trahirais d'autant plus cruellement qu'il vous serait impossible de prévenir le coup qui menace votre maison. »

Il ajouta que s'il s'était engagé à seconder Synèse, c'était que dans l'attente où il était de trouver chez moi sa maîtresse, et de retourner avec elle en Morée, il lui avait souhaité une compagne aussi aimable que Théophé, à laquelle il comptait d'ailleurs que les agréments de leur société feraient bientôt trouver à Acade plus de douceurs qu'elle ne s'y en promettait. N'ignorant pas d'ailleurs les efforts que j'avais fait moi-même pour engager Condoidi à la reconnaître, il s'était persuadé que je ne m'offenserais pas qu'on la fît entrer comme malgré elle dans une famille à laquelle je souhaitais de la voir rendue. Mais le projet de l'établissement se trouvant ruiné par le fond, il m'avertissait des vues de Synèse, dans lesquelles il ne voyait plus pour Théophé la même sûreté ni les mêmes avantages.

Elle ne fut pas témoin de cette ouverture, et je priai le chevalier de ne l'informer de rien. Il me suffisait d'être averti, pour dissiper aisément l'entreprise de Synèse, et je jugeais bien d'ailleurs que perdant le secours du chevalier, il lui resterait aussi peu de facilité que de hardiesse. Je voulus néanmoins être instruit des moyens qu'ils s'étaient proposé d'employer. Ils devaient prendre quelque jour où je serais à la ville. Je laissais peu de monde à Oru. Connaissant tous deux ma maison, ils s'étaient flattés de s'y introduire aisément, et d'y trouver d'autant moins de résistance que Maria Rezati partant volontairement, ils pouvaient persua-

der à mes domestiques que si Théophé semblait l'accompagner malgré elle, c'était néanmoins avec ma participation. J'ignore comment cette témérité leur aurait réussi. Mais je me délivrai de toutes sortes de craintes en faisant déclarer à Synèse que je connaissais son dessein, et que s'il le conservait un moment, je lui promettais qu'il serait puni avec plus de rigueur qu'il ne l'avait été de son père.

Le chevalier, qui n'avait pas cessé de l'aimer, contribua aussi à lui faire abandonner des vues qu'ils avaient formées de concert. Cependant il ne put lui ôter du cœur une passion qui le précipita encore dans plus d'une folle entreprise. Quel fond doit-on faire à cet âge sur les plus heureux caractères ? Ce même chevalier que je croyais enfin revenu à la raison, et qui continua effectivement, jusqu'à son départ, de mériter par sa conduite les égards que je ne cessai point d'avoir pour lui, ne retourna en Sicile que pour y retomber dans un désordre beaucoup moins excusable que celui dont il était sorti. J'employai mes plus fortes recommandations auprès du grand maître de Malte et du vice-roi de Naples pour lui procurer un accueil plus doux qu'il n'osait l'espérer. Il reparut librement dans sa patrie, et sa fierté y passa pour une erreur de jeunesse. Mais il ne put éviter d'y voir sa maîtresse, ou plutôt il eut sans doute la faiblesse d'en chercher l'occasion. Leurs flammes se rallumèrent. À peine s'était-il passé quatre mois depuis son départ, que Théophé me fit voir une lettre écrite de Constantinople, par laquelle il lui marquait avec beaucoup de détours et d'expressions timides, qu'il était revenu en Turquie avec sa maîtresse, et que ne pouvant vivre l'un sans l'autre, ils avaient enfin renoncé pour jamais à leur patrie. Il se rendait justice sur l'excès de sa folie ; mais quoiqu'il apportât pour excuse la violence d'une passion qu'il n'avait pu vaincre, il sentait, disait-il,

que la bienséance ne lui permettait point de paraître devant moi sans avoir pressenti ma bonté, et il suppliait Théophé de la réveiller en sa faveur.

Je ne délibérai pas un moment sur ma réponse. Le cas était si différent du premier, et je me trouvai si peu de disposition à recevoir un homme qui violait mille devoirs à la fois dans ce nouvel enlèvement, que, dictant moi-même la lettre à Théophé, je déclarai au chevalier et à la compagne de sa fuite qu'ils ne devaient espérer de moi ni faveurs ni protection. Ils avaient pris assez de mesures pour s'en pouvoir passer, et leur but en venant droit à Constantinople était bien moins de me voir, que d'y rejoindre Synèse, à qui ils voulaient faire renaître leur ancien projet. Cependant comme ils avaient repris celui d'y faire entrer Théophé, et que l'étroite liaison qu'ils avaient eue avec elle leur faisait compter d'en être reçus avec joie, ils distinguèrent fort bien que sa réponse avait été dictée ; et loin de se rebuter d'un refus qu'ils n'attribuèrent qu'à moi, à peine furent-ils certains que j'étais à la ville qu'ils se rendirent tous deux à Oru.

Théophé, dans le premier embarras de cette visite, leur dit honnêtement qu'après avoir connu mes intentions, il ne lui était pas permis de consulter si son penchant lui faisait souhaiter de les voir, et qu'elle les suppliait de ne pas l'exposer au danger de me déplaire. Ils la pressèrent si instamment de les entendre, et le terme qu'ils lui demandèrent fut si court, que ne pouvant employer la violence pour s'en défaire, elle fut forcée d'avoir pour eux la complaisance qu'ils exigeaient.

Leur plan était dressé, et la lettre par laquelle le chevalier avait tenté de se rouvrir quelque accès chez moi n'avait été que l'effet d'un remords, à la veille d'une nouvelle entreprise dont l'honneur

lui faisait un scrupule. Quoique je ne lui eusse jamais expliqué ce que je pensais de ses anciennes idées d'établissement dans la Morée, et que je me fusse encore moins ouvert sur l'intérêt que j'y avais pris en découvrant qu'on y voulait engager Théophé, il convenait bien qu'elle n'aurait pas été traitée chez moi avec tant de soins et de distinctions, si je ne l'y eusse pas vue avec plaisir, et qu'il ne pouvait la séduire ou l'enlever secrètement sans m'offenser. Il aurait donc souhaité de me faire approuver son dessein, pour l'agrément de sa maîtresse autant que pour l'intérêt de son ami, et quoique j'eusse refusé de le voir, il ne désespérait pas encore de me le faire goûter après avoir obtenu le consentement de Théophé. Aussi n'épargna-t-il rien pour lui faire envisager autant d'utilité que de plaisir à se lier avec sa société. Mais elle n'avait pas besoin de secours pour résister à des instances si badines.

Je m'occupais dans ce temps-là des préparatifs d'une fête qui a fait beaucoup de bruit dans toute l'Europe. Les difficultés que j'avais rencontrées plusieurs fois dans les fonctions de mon ministère n'avaient point empêché que je n'eusse toujours vécu fort honnêtement avec le Grand Vizir Calaïli, et j'ose dire que la vigueur avec laquelle j'avais soutenu les privilèges de mon emploi et l'honneur de ma nation, n'avait servi qu'à m'attirer de la considération parmi les Turcs. La fête du roi s'approchant, je pensais à la célébrer avec plus d'éclat qu'elle ne l'avait été jusqu'alors. L'illumination devait être magnifique, et ma maison de Constantinople, qui était dans le faubourg de Galata, était déjà remplie de toute l'artillerie que j'avais trouvée sur les vaisseaux de notre nation.

Comme ces réjouissances éclatantes ne peuvent s'exécuter sans une expresse permission, je l'avais demandée au Grand Vi-

zir, qui me l'avait accordée avec beaucoup de politesse. Mais la veille même du jour que j'avais choisi, et lorsque satisfait de mes soins j'étais retourné à Oru pour me délasser la nuit suivante, et pour ramener avec moi, le lendemain, Théophé, que je voulais avoir à ma fête, j'y appris deux nouvelles qui troublèrent ma joie. L'une, en arrivant, ce fut le détail de la visite du chevalier et des efforts qu'il avait faits pour engager Théophé à le suivre. Apprenant en même temps qu'il était plus uni que jamais avec Synèse, je portai mes défiances beaucoup plus loin qu'elle, et je ne doutai presque point que sur son refus et sur le mien, ils ne fussent capables de renouveler tous les desseins dont le chevalier m'avait fait l'aveu lui-même. Cependant j'en fus d'autant moins alarmé que, devant la conduire à Constantinople, j'avais tout le temps de prendre des mesures, à l'avenir, pour lui faire un asile sûr de ma maison d'Oru.

Mais lorsque je m'entretenais le soir avec elle de toutes les circonstances qu'elle m'avait racontées, je reçus avis de mon secrétaire que le Grand Vizir Calaïli venait d'être déposé, et qu'on lui avait donné comme successeur Choruli, homme d'un caractère hautain, avec lequel je n'avais jamais eu de liaison. Je conçus tout d'un coup quel allait être mon embarras. Ce nouveau ministre pouvait arrêter ma fête, ne fût-ce que par le caprice qui porte ordinairement ses pareils à changer l'ordre qu'ils trouvent établi, et à révoquer toutes les permissions accordées par leurs prédécesseurs. Ma première pensée fut de feindre que j'ignorais ce changement, et de suivre les arrangements que j'avais pris en vertu du firman de Calaïli. Cependant les différends, dont j'étais sorti avec honneur, m'obligeant peut-être à garder plus de ménagements dans ma conduite, je pris enfin le parti de faire demander une autre permission au nouveau Vizir, et je dépêchai un homme ex-

près pour l'obtenir. On le trouva si occupé des premiers embarras de son élévation, qu'il fut impossible à mon secrétaire de se procurer un moment d'audience. Je n'appris que le lendemain qu'on n'avait pu lui parler. Mon impatience augmentant, je me déterminai à me présenter moi-même à sa porte. Il était au Galike Divan, d'où il ne devait sortir que pour la procession solennelle qui est en usage dans ces changements. Je perdis l'espérance de le voir. Tous mes préparatifs étaient faits. Je revins à l'idée que j'avais eue d'abord, que la permission de Calaïli pouvait me suffire, et je commençai mon illumination à l'entrée de la nuit.

On ne manqua point d'en avertir le vizir. Il en marqua beaucoup de ressentiment, et sur-le-champ il m'envoya un de ses officiers, pour me demander quel était mon dessein, et de quel droit j'avais formé une entreprise de cette nature sans sa participation. Je répondis civilement qu'ayant obtenu depuis deux jours l'agrément de Calaïli, je n'avais pas cru que j'eusse besoin d'un nouveau firman et que j'avais d'ailleurs non seulement envoyé plusieurs fois, mais été moi-même chez lui pour le faire renouveler. L'officier, qui avait apparemment ses ordres, me déclara que la volonté du Vizir était que j'interrompisse aussitôt ma fête, sans quoi il prendrait des voies violentes pour m'y forcer. Cette menace m'échauffa le sang. Ma réponse ne fut pas moins vive, et lorsque l'officier irrité à son tour eut ajouté que si je faisais quelque résistance, l'ordre était déjà donné de faire avancer un détachement de janissaires pour abaisser ma présomption, je ne ménageai plus mes termes :

« Rapportez à votre maître, lui dis-je, qu'un procédé tel que le sien est digne du dernier mépris, et que je ne sais point trembler lorsqu'il est question de l'honneur de mon roi. S'il en vient à l'ex-

trémité dont vous me menacez, ma résolution n'est pas de me défendre contre des ennemis qui m'accableront par le nombre ; mais je fais apporter dans cette salle toute la poudre que j'ai ici en abondance, et j'y mets le feu moi-même pour faire sauter ma maison et tous mes convives. C'est à mon maître après cela que j'abandonnerai le soin de me venger ! »

L'officier se retira ; mais le bruit de cette aventure répandit aussitôt la consternation parmi tous les Français que j'avais assemblés pour ma fête. J'étais moi-même dans un transport de colère qui m'aurait rendu capable assurément d'exécuter les idées qui m'étaient venues à l'esprit. Et ne voulant point surtout qu'il parût dans ma conduite le moindre air de crainte, je donnai ordre qu'on fît sur-le-champ une décharge de toute mon artillerie composée de plus de cinquante pièces de canon.

Mes gens ne m'obéirent qu'en tremblant. Mon secrétaire, plus alarmé que tous les autres crut me rendre un bon office en allant éteindre une partie des flambeaux et des lampions, c'est-à-dire, en prenant soin d'en éteindre quelques-uns à différentes distances, pour être en état de répondre qu'on exécutait l'ordre du vizir. Je ne m'en aperçus point tout d'un coup ; mais la fuite d'une partie de mes convives, qui craignaient sans doute que je n'en vinsse à l'extrémité dont j'avais menacé l'envoyé du Ministre, redoubla l'agitation où j'étais. Je traitai de lâches et de traîtres ceux que mes efforts ne purent arrêter ; et, remarquant bientôt que l'éclat de mon illumination diminuait, j'entrai dans une nouvelle fureur, en apprenant la timide précaution de mon secrétaire. J'étais dans cette espèce de transport, lorsque j'entendis les cris d'une femme qui m'appelait à son secours. Je ne doutai point que ce ne fût déjà le détachement des janissaires qui

commençait à insulter mes gens, et ne voulant rien entreprendre sans certitude, je courus vers le lieu d'où les cris partaient, accompagné de quelques amis fidèles.

Mais qu'aperçus-je ? Synèse et le chevalier, secondés de deux Grecs, enlevaient Théophé, qu'ils avaient eu l'adresse d'attirer à l'écart, et s'efforçaient de lui fermer la bouche d'un mouchoir, pour étouffer ses cris.

Il n'était pas besoin de toute la chaleur qui m'animait déjà, pour faire monter ma fureur au comble. « Main basse sur ces perfides ! » dis-je à mes compagnons.

Je fus trop bien obéi. On se jeta sur les quatre ravisseurs, qui firent mine néanmoins de se défendre. Les deux Grecs, ayant moins d'adresse et de résolution, tombèrent sous les premiers coups. Le chevalier fut blessé, et Synèse, à qui il ne restait plus d'espérance nous rendait son épée.

Je l'aurais peut-être fait arrêter, et dans le premier moment il n'aurait pas été traité avec indulgence, si l'on n'était venu m'avertir que le vizir, apaisé par les apparences de soumission dont il était redevable à mon secrétaire, avait contremandé ses troupes et s'était déclaré satisfait.

La pitié trouva place aisément dans mon cœur, lorsque la colère en fut sortie. Il fallait même quelques précautions pour cacher la mort des deux Grecs. Je renvoyai Synèse, en lui faisant valoir beaucoup ma bonté, et je donnai ordre que le chevalier fût pansé soigneusement. N'ayant heureusement que des Chrétiens dans ma maison, tout le monde s'y crut intéressé à tenir cette aventure ensevelie.

Cependant la mienne fut suivie de quelques autres événements qui n'ont rapport à cet ouvrage que par l'occasion qu'ils donnèrent à mon retour dans ma patrie.

Àpeine eus-je reçu les ordres du roi, que je pensai à la conduite que j'allais tenir avec Théophé. Je l'aimais trop pour mettre en balance si je devais lui proposer de me suivre ; mais je n'osais me promettre qu'elle y voulût consentir. Ainsi mon embarras ne roulant que sur ses dispositions, je pris de longs détours pour les pénétrer.

Elle m'en épargna une partie, par le doute qu'elle marqua elle-même, si je lui permettrais de l'accompagner.

Je me levai avec transport, et lui engageant ma parole qu'elle me trouverait toujours les sentiments qu'elle me connaissait pour elle, je lui laissai le choix des conditions qu'il lui plairait de m'imposer.

Elle me les expliqua naturellement : mon amitié, à laquelle tous les biens, me dit-elle obligeamment, lui paraissaient attachés, et la liberté de vivre comme elle avait vécu chez moi jusqu'alors.

Je lui jurai d'être fidèle à les observer. Mais je lui fis approuver qu'avant notre départ je tentasse l'insensible Condoidi par de nouveaux efforts. Elle prévit qu'ils seraient inutiles. En effet, quoique je me fusse flatté contre son opinion qu'il deviendrait plus traitable en lui voyant quitter pour jamais la Turquie, je ne pus rien obtenir de ce vieillard endurci, qui se figura au contraire que le prétexte de mon départ était un artifice que j'employais pour le tromper.

Synèse, que je n'avais pas vu, non plus que le chevalier, depuis leur téméraire entreprise, n'eut pas plutôt appris qu'elle m'accompagnait en France, que, surmontant toutes ses craintes, il vint me supplier de permettre du moins qu'il fît ses derniers adieux à sa sœur.

Cette qualité que le rusé Grec affecta de lui donner, et l'air de tendresse qu'il sut mettre dans ses instances, me déterminèrent non seulement à souffrir qu'il la vît sur-le-champ, mais à lui accorder plusieurs fois la même faveur jusqu'à notre départ. Les mesures que j'avais prises à la campagne et à la ville ne me laissaient rien à craindre pour la sûreté de ma maison, et je connaissais trop bien Théophé pour me défier d'elle. Cette facilité fit naître néanmoins de nouvelles espérances à Synèse. Il ne lui eut pas rendu quatre visites que, demandant la liberté de m'entretenir, il se jeta à mes pieds, pour me conjurer de reprendre pour lui mes anciens sentiments de bonté, et, prenant le ciel à témoin qu'il regarderait pendant toute sa vie Théophé comme sa sœur, il me proposa de le prendre avec moi, et de lui servir de père comme à elle.

La nature de sa prière, ses larmes, et la bonne opinion que j'avais eue de son caractère, m'auraient porté infailliblement à le satisfaire, si j'eusse pu me persuader que ce n'était pas l'amour qui se déguisait sous de trompeuses apparences. Je ne lui fis point de réponse positive. Je voulus consulter Théophé, que je soupçonnai d'être d'intelligence avec lui, et de s'être laissée toucher par la force du sang ou par ses pleurs.

Mais elle me répondit, sans balancer, qu'autant qu'elle m'eût sollicité pour obtenir cette grâce, si elle était parvenue à quelque certitude d'être sa sœur, autant elle me suppliait de ne pas l'expo-

ser à l'embarras perpétuel de ne savoir quelles manières elle devait prendre envers un jeune homme qui avait pour elle des sentiments trop passionnés, s'il n'était pas son frère.

Ainsi le triste Synèse fut réduit aux consolations qu'il trouva sans doute dans l'amitié du chevalier, et j'ai ignoré leur fortune depuis notre séparation.

Quelques semaines qui s'écoulèrent entre l'ordre du roi et mon départ, furent employées par Théophé à des occupations qui me fourniraient la matière d'un volume, si je cherchais à grossir ces mémoires. Ses réflexions lui avaient fait sentir autant que son expérience, que le plus horrible de tous les malheurs pour une personne de son sexe était l'esclavage ; et depuis qu'elle était à Oru, elle n'avait pas perdu une seule occasion de s'informer quels étaient les sérails les mieux remplis et les seigneurs les plus avides de cette sorte de richesse. À l'aide de quelques marchands d'esclaves, qui sont aussi connus à Constantinople que nos plus célèbres maquignons le sont ici, elle avait découvert plusieurs filles malheureuses, Grecques ou étrangères, qui se trouvaient engagées malgré elles dans cette triste condition, et son espérance avait toujours été de faire jouer quelque ressort pour les en délivrer. Elle avait bien compris que je ne pouvais demander successivement ces sortes de grâces à tous les seigneurs Turcs, et la discrétion l'avait empêchée d'un autre côté de me proposer trop souvent d'y employer mon revenu.

Mais se voyant à la veille de partir, elle eut moins de timidité. Elle commença par se défaire de toutes ces pierreries qu'elle avait reçues du Chériber, et de plusieurs présents considérables que je lui avais fait accepter. Après m'avoir confessé qu'elles les avait convertis en argent, elle m'apprit l'usage qu'elle voulait faire de

cette somme, et elle me pressa par les plus tendres motifs de la charité d'y joindre quelque partie de mon superflu.

Je me dérobai dix mille francs, que j'avais eu dessein de faire servir à l'achat de diverses curiosités du Levant. La curiosité ne m'a jamais porté à m'informer ce que Théophé y avait mis du sien ; mais je vis bientôt chez moi plusieurs filles extrêmement aimables, dont elle n'avait pu rompre les chaînes pour des sommes médiocres, et si l'on y joint la dépense qu'elle fut obligée de faire pour les renvoyer dans leur patrie, on ne doutera point que ses libéralités n'eussent beaucoup surpassé les miennes.

Je me fis pendant quelques jours un amusement fort agréable d'écouter les aventures de cette troupe charmante, et j'ai eu soin de les écrire presque aussitôt, pour n'avoir rien à craindre de l'infidélité de ma mémoire.

Enfin nous quittâmes le port de Constantinople sur un vaisseau marseillais. Le capitaine m'avait prévenu sur la nécessité où il était de relâcher pour quelques semaines à Livourne, et je n'avais pas été fâché de trouver l'occasion de voir ce port célèbre. Théophé donna des marques sensibles de joie en touchant le rivage d'Italie.

L'incognito que mille raisons m'obligeaient de garder m'ayant fait laisser toute ma suite à bord, je me logeai dans une auberge, où je ne refusai pas de manger dans la compagnie de quelques honnêtes gens qui s'y trouvaient. Théophé passa pour ma fille, et moi pour un homme ordinaire qui revenait de Constantinople avec sa famille.

Dès le premier repas que nous fîmes avec les autres voyageurs, je vis l'attention d'un jeune français, âgé d'environ vingt-cinq

ans, fort occupée des charmes de Théophé, de ses soins continuellement tournés à se faire distinguer d'elle par ses flatteries et ses politesses. Sa figure aussi prévenante que ses manières, et le tour de sa conversation me le firent prendre pour un homme de qualité qui voyageait sans se faire connaître, quoique le nom de comte de M*** Q*** qu'il se faisait donner, ne me réveillât point l'idée d'une maison connue. Il me combla de civilités parce qu'il me crut le père de Théophé. Je ne vis d'abord dans ses empressements que la galanterie ordinaire aux Français, et pendant les promenades que je fis les jours suivants dans la ville, il ne me vint pas même à l'esprit qu'il y eût quelque risque à laisser Théophé seule, avec une femme de sa nation qui la servait.

Cependant en moins de huit jours je m'aperçus qu'il s'était fait quelque changement dans son humeur. La seule fatigue du voyage ayant pu lui causer quelque altération, cette remarque me causa peu d'inquiétude ; je lui demandai néanmoins si elle avait quelque sujet de tristesse ou de plainte. Elle me répondit qu'elle ne connaissait rien qui pût la chagriner ; mais cette réponse se fit avec un air d'embarras, qui m'aurait fait ouvrir les yeux tout d'un coup, si j'avais été capable de quelque défiance. D'ailleurs j'ignorais que le comte de M*** passât à l'entretenir tout le temps que j'employais à visiter les curiosités de la ville.

Nous fûmes quinze jours à Livourne sans que le moindre incident eût pu servir à me faire veiller de plus près sur ce qui se passait autour de moi. Si je revenais avant l'heure du repas, je trouvais Théophé seule, par le soin que le comte avait de se retirer à mon arrivée. Je continuais de lui trouver l'air plus sombre et plus contraint, mais, ne voyant aucune autre marque de l'altération que j'avais appréhendée pour sa santé, je croyais assez

combattre ces apparences de mélancolie, en lui promettant qu'elle trouverait plus d'agrément en France que dans une auberge d'Italie.

Il est certain que je lui voyais à table plus de familiarité qu'une connaissance passagère ne devait lui en donner avec le comte.

Ils paraissaient s'entendre par un clin d'œil ou par un sourire. Leurs regards se rencontraient souvent, et les politesses du comte étaient reçues d'un autre air qu'elles ne l'avaient été les premiers jours.

Cependant comme il aurait fallu des miracles pour me tourner l'esprit à la défiance, après de si longues épreuves de la sagesse et de l'insensibilité de Théophé, je trouvais mille raisons de l'excuser. Elle avait assez de goût naturel pour avoir reconnu dans les manières nobles du comte la différence de notre politesse et celle des Turcs. Elle étudiait le comte comme un modèle. Ces excuses que je me portais naturellement à lui prêter étaient d'autant plus vraisemblables, que je m'étais aperçu mille fois qu'elle m'avait étudié moi-même, et que, sans trouver en moi autant d'élégance et de finesse que dans le comte, elle en avait tiré une utilité sensible pour l'imitation de nos manières.

Il se passa encore plus de huit jours avant que j'eusse laissé prendre naissance au moindre soupçon, et je n'ai jamais pénétré quelle aurait pu être la fin de ce commerce secret, si le hasard ne m'eût un jour ramené dans un moment où j'étais si peu attendu, qu'entrant subitement dans la chambre de Théophé, je surpris le comte à genoux.

La vue d'un serpent qui m'aurait soufflé son poison, n'eût pas répandu plus de trouble et de consternation dans tous mes sens.

Je me retirai assez heureusement pour m'assurer que je n'avais point été aperçu. Mais, retenu malgré moi-même à la porte par mes craintes, par mes soupçons, par mes noirs transports, je cherchai à redoubler le désespoir qui me rongeait le cœur en observant tout ce qui pouvait me faire trouver Théophé plus coupable.

Àla vérité, je ne découvrais rien dont la modestie fût blessée. Cependant, je demeurai jusqu'à l'heure du dîner, dans le poste où j'étais, m'agitant avec autant d'impatience que si j'eusse souhaité de voir ou d'entendre ce que j'appréhendais le plus mortellement.

Quelle raison avais-je d'être jaloux ? Quel engagement Théophé avait-elle avec moi ? Que m'avait-elle promis ? Au contraire, n'avais-je pas renoncé à toutes sortes de prétentions sur son cœur, et la liberté de suivre ses inclinations, n'était-elle pas l'un des deux articles que je lui avais accordés ?

J'en convenais avec moi-même ; mais il me paraissait cruel que ce cœur que je n'avais pu attendrir l'eût été si facilement par un autre. En supposant qu'elle pût devenir capable d'une faiblesse, j'aurais souhaité que ce n'eût point été comme au hasard, et sur le premier coup d'œil d'un inconnu. Ou pour découvrir tout le fond de mes sentiments, j'étais piqué que ces apparences de sagesse que j'avais respectées, se fussent sitôt démenties. Je rougissais même d'avoir été la dupe de ces belles maximes qui m'avaient été répétées tant de fois avec tant d'affection, et je me reprochais moins ma bonté que ma crédulité et ma faiblesse.

Avec beaucoup de confusion et de dépit, il se mêla tant de malignités dans ces réflexions que, loin d'interpréter favorablement la retenue où j'avais vu le comte auprès d'elle, je me sentis porté

à croire que c'était le repos d'un amant satisfait, qui ne marquait peut-être d'empressement que parce qu'il avait déjà obtenu tout ce qui pouvait piquer ses désirs. Quels nouveaux transports cette pensée ne me fit-elle point éprouver ? Mais j'avais assez d'empire sur mes mouvements extérieurs pour ne rien entreprendre témérairement. Dans le dessein que je formai de surprendre la cruelle Théophé au milieu de ses plaisirs, je me ménageai un entretien avec sa suivante, moins pour lui faire des ouvertures que je ne voulais pas risquer légèrement que pour tirer d'elle-même celles que sa simplicité laisserait échapper. C'était une Grecque que j'avais substituée à Bema, et qui s'était engagée volontairement à mon service. Mais soit qu'elle eût plus d'attachement pour la maîtresse que je lui avais donnée que pour moi-même, soit qu'elle fût trompée par l'adresse du comte et de Théophé, je n'appris d'elle que leurs fréquentes entrevues, dont il ne me parut pas même qu'elle cherchât à me faire un mystère.

Je me gardai bien de m'éloigner de notre logement, et, feignant qu'une incommodité m'y retenait malgré moi, je ne quittai point Théophé pendant le reste du jour.

Le comte nous fit demander dans l'après-midi la liberté de nous tenir compagnie. Loin de m'y opposer, je fus charmé qu'il vînt s'offrir à mes observations, et pendant plus de quatre heures tous ses discours et ses mouvements en firent l'unique sujet. Il ne se trahit par aucune indiscrétion ; mais je remarquai avec quelle adresse il fit entrer dans notre entretien tout ce qui pouvait augmenter l'inclination que je supposais pour lui à Théophé.

Il nous raconta quelques-unes de ses aventures galantes, où la tendresse et la confiance étaient toujours des vertus par lesquelles il s'était signalé. Soit vérité ou fiction, il avait aimé uni-

quement une dame romaine, qui lui avait fait acheter d'abord assez cher la conquête de son cœur, mais qui n'avait pas plutôt connu le fond de son caractère, que, se livrant à lui sans réserve, elle n'avait plus mis de bornes à sa tendresse. C'était cette aventure qui l'avait arrêté depuis deux ans en Italie, et qui lui aurait fait oublier éternellement sa patrie, si le plus horrible de tous les malheurs n'eût rompu malgré lui une si belle chaîne. Après avoir joui longtemps de ses amours dans une parfaite tranquillité, le mari de sa maîtresse s'était aperçu de leur commerce. Il leur avait fait avaler dans un repas le même poison. La jeune dame en était morte ; et pour lui, la force de son tempérament l'avait sauvé ; mais ne s'étant rétabli que pour apprendre la mort de ce qu'il aimait, sa douleur l'avait replongé tout d'un coup dans un état plus dangereux que celui dont il sortait. Désespéré qu'elle n'eût pas néanmoins plus d'effet que le poison, il avait cherché la mort par une voie moins criminelle que s'il se l'était donnée de sa propre main, mais qu'il avait cru presque aussi certaine. Il s'était présenté au mari dont il avait mérité la haine, et, lui ayant reproché mille fois sa barbarie, il lui avait offert, en lui découvrant son estomac, la victime qui lui était échappée. Il prenait le Ciel à témoin qu'il avait cru sa mort infaillible et qu'il l'aurait supportée volontiers.

Mais ce cruel mari, le raillant de son transport, lui avait répondu froidement que loin de penser davantage à lui donner la mort, il voyait avec joie qu'il ne pouvait être mieux vengé qu'en lui laissant la vie, et qu'il se réjouissait sincèrement qu'il se fût sauvé d'un poison qui aurait trop tôt fini ses peines.

Il avait mené depuis ce temps-là une vie déplorable, errant dans toutes les villes d'Italie, pour effacer des images qui fai-

saient de sa situation un supplice perpétuel, et cherchant à réparer les pertes de son cœur dans le commerce de tout ce qu'il avait trouvé de femmes aimables. Mais il était arrivé à Livourne sans avoir senti le moindre changement dans un cœur que la tristesse avait toujours défendu contre l'amour.

C'était assez faire entendre que ce miracle était réservé à Théophé. Je ne m'étais point aperçu néanmoins de cette profonde mélancolie, qui devait être encore sensible à notre arrivée, si ce n'était que depuis ce temps-là qu'il en était guéri. Mais l'attention avec laquelle je vis Théophé prêter l'oreille à toutes ces fables ne me permit point de douter qu'elles ne fissent sur elle toute l'impression qu'il désirait. Le soir arriva. Je l'attendais avec impatience pour éclaircir des soupçons beaucoup plus terribles. La chambre de Théophé était voisine de la mienne. Je me levai aussitôt que mon valet de chambre m'eut mis au lit, et je cherchai quelque endroit d'où je pusse découvrir tout ce qui s'approcherait de notre appartement.

Cependant je sentais un remords cruel de l'outrage que je faisais à l'aimable Théophé, et dans l'agitation de mille sentiments qui combattaient en sa faveur, je me demandais si mes noires défiances étaient assez bien fondées pour autoriser des observations si injurieuses.

La nuit se passa tout entière sans qu'il se présentât rien qui pût blesser mes yeux. Je m'approchai même plusieurs fois de la porte. J'y prêtai curieusement l'oreille. Le moindre bruit réveillait mes soupçons, et je fus tenté, sur un léger mouvement que je crus entendre, de frapper brusquement pour me faire ouvrir. Enfin, j'allais me retirer au lever du soleil, lorsque la porte de Théophé s'ouvrit. Un frisson mortel me glaça le sang tout d'un

coup ; c'était elle-même qui sortait avec sa suivante. Cette diligence à se lever me causa d'abord un autre trouble ; mais je me souvins qu'elle m'avait averti plusieurs fois que dans la chaleur excessive où nous étions, elle allait prendre l'air au jardin qui donnait sur la mer. Je la suivis des yeux, et je ne fus rassuré qu'après lui avoir vu prendre ce chemin.

Il semblera que je devais être satisfait de l'emploi que j'avais fait de la nuit, et qu'après une épreuve de cette nature, il ne me restait qu'à m'aller livrer au sommeil, dont je me sentais un extrême besoin. Cependant mon cœur n'était qu'à demi soulagé. Le mouvement que j'avais entendu dans la chambre me laissait encore des doutes. La clef était restée à la porte. J'y entrai dans l'espérance de trouver quelque vestige de ce qui m'avait alarmé. C'était peut-être une chaise ou un rideau que Théophé avait elle-même remué. Mais en portant un œil curieux dans toutes les parties de la chambre, j'aperçus une petite porte qui donnait sur un escalier dérobé, et que je n'avais point encore eu l'occasion de remarquer.

Toutes mes agitations se renouvelèrent à cette vue. « Voilà le chemin du comte ! m'écriai-je douloureusement. Voilà la source de ma honte et celle de ton crime, misérable Théophé ! » Je ne pourrais donner qu'une faible idée de l'ardeur avec laquelle j'examinai tous les passages, pour m'assurer où l'escalier pouvait conduire. Il conduisait dans une cour écartée, et la porte qui était au pied paraissait fermée soigneusement. Mais ne pouvait-elle pas avoir été ouverte pendant la nuit ?

Il me vint à l'esprit que si j'avais des lumières certaines à espérer, c'était au lit même de Théophé, qui était encore en désordre. Je saisis avidement cette pensée. Je m'en approchai avec un re-

doublement de crainte, comme si j'eusse touché à des éclaircissements qui emportaient la dernière conviction. J'observai jusqu'aux moindres circonstances, la figure du lit, l'état des draps et des couvertures. J'allai jusqu'à mesurer la place qui suffisait à Théophé, et à chercher si rien ne paraissait foulé hors des bornes que je donnais à sa taille. Je n'aurais pu m'y tromper, et quoique je fisse réflexion que dans une grande chaleur elle pouvait s'être agitée pendant le sommeil, il me semblait que rien n'était capable de me faire méconnaître ses traces.

Cette étude, qui dura longtemps, produisit un effet que j'étais fort éloigné de prévoir. N'ayant rien découvert qui n'eût servi par degrés à me rendre plus tranquille, la vue du lieu où ma chère Théophé venait de reposer, sa forme que j'y voyais imprimée, un reste de chaleur que j'y trouvais encore, les esprits qui s'étaient exhalés d'elle par une douce transpiration, m'attendrirent jusqu'à me faire baiser mille fois tous les endroits qu'elle avait touchés. Fatigué comme j'étais d'avoir veillé toute la nuit, je m'oubliai si entièrement dans cette agréable occupation, que le sommeil s'étant emparé de mes sens, je demeurai profondément endormi dans la place même qu'elle avait occupée.

Elle était pendant ce temps-là au jardin, où il n'était pas surprenant qu'elle eût trouvé le comte, parce que c'était un usage dans la maison d'aller prendre l'air de la mer avant la chaleur du jour. Il s'y rendait même diverses personnes du voisinage, ce qui lui donnait l'air d'une promenade publique.

Le hasard voulut que le même jour le capitaine d'un vaisseau français, qui était entré la veille au port, s'y trouvât avec quelques passagers qu'il ramenait de Naples. La vue de Théophé, qu'il était difficile de regarder sans admiration, attira ces étrangers autour

d'elle, et le comte qui reconnut le capitaine pour un Français, le prévint par quelques politesses qui facilitèrent leur liaison. Il apprit de lui non seulement ce qui regardait ses propres affaires, mais une partie des miennes, c'est-à-dire que le capitaine, qui avait vu notre vaisseau en arrivant au port, s'était informé de quelques matelots qui s'étaient trouvés sur les ponts, d'où ils venaient et qui ils amenaient avec eux ; et ces gens grossiers à qui je n'avais pas pris soin de recommander le silence en quittant leur bord, m'avaient fait connaître par l'emploi que je venais d'occuper.

Le comte entendant parler de moi sous ce titre fut extrêmement surpris d'avoir ignoré que je fusse à Livourne, quoiqu'il parût par le discours du capitaine que j'y devais être depuis plusieurs jours. En rappelant toutes ses idées, il ne douta point que je ne fusse celui qu'on nommait, et que je n'eusse souhaité par quelque raison de demeurer inconnu. Mais ne pouvant modérer le premier mouvement qui lui fit tourner ses réflexions sur Théophé, il lui marqua quelque confusion de ne lui avoir pas rendu avec plus de soin ce qu'il croyait devoir à ma fille. Mais ce qui m'a toujours persuadé, sans l'avoir mieux connu, qu'il n'était pas d'une naissance commune, c'est que, formant sur les lumières qu'il venait de recevoir un dessein qui ne lui était point encore entré dans l'esprit, il résolut d'offrir sa main à Théophé, dans la supposition que j'étais son père. Ce projet qu'il chercha l'occasion de lui faire goûter avant que de sortir du jardin, rendit leur promenade beaucoup plus longue, de sorte que la matinée était fort avancée, lorsque lui ayant donné la main pour la conduire, il la remit dans son appartement.

Elle avait reçu sa proposition avec tout l'embarras qu'on peut s'imaginer, et comprenant tout d'un coup qu'elle ne la devait qu'à la fausse opinion qu'il avait de sa naissance, elle s'était défendue par des excuses vagues dont il n'avait pas pénétré le sens. Cependant n'en étant pas moins ferme dans sa résolution, il lui dit en entrant chez elle qu'il ne laisserait point passer le jour sans me faire l'ouverture de ses sentiments, et si quelque chose a pu me faire juger favorablement de leur commerce, c'est autant la facilité qu'il eut à le rompre après la scène que je vais rapporter, que le désir qu'il avait eu de se lier sérieusement à elle par le nœud du mariage.

J'étais encore dans la posture où le sommeil m'avait saisi, c'est-à-dire couvert à la vérité d'une robe de chambre, mais couché dans le lit de Théophé ; et le bruit qu'on avait fait en ouvrant la porte m'ayant subitement réveillé, j'avais entendu les dernières paroles du comte. Je me serais bien gardé de paraître, et malgré le chagrin que j'avais de me voir surpris, j'aurais profité de ma situation pour entendre la suite de leur entretien. Mais les rideaux du lit étant ouverts, le comte fut le premier qui jeta les yeux sur moi. Il n'eut pas de peine à distinguer que j'étais un homme.

« Que vois-je ? » dit-il avec le dernier étonnement. Théophé, qui m'aperçut presque aussitôt, jeta un cri auquel la frayeur eut autant de part que la confusion.

J'aurais tenté inutilement de me dérober. La seule ressource qui s'offrit à mon esprit fut de me faire un effort pour composer mon visage à la joie, et de tourner en badinage une aventure à laquelle je ne pouvais donner une meilleure face.

« J'ai trouvé votre porte ouverte, dis-je à Théophé, et n'ayant pu goûter un moment de repos cette nuit, je me suis imaginé que votre lit serait plus favorable au sommeil que le mien. »

Elle avait jeté d'abord un cri de honte et d'embarras, mais ne trouvant rien dans ses réflexions qui pût lui servir à expliquer une aventure si peu convenable aux termes où je vivais avec elle, son silence exprimait son incertitude et son trouble. D'un autre côté le comte, qui crut pénétrer tout d'un coup ce qu'il n'avait pas soupçonné, me fit des excuses d'une indiscrétion qu'il se reprocha comme un crime ; et, m'assurant qu'il me respectait trop pour troubler mes plaisirs, il prit congé de moi dans des termes auxquels je remarquai facilement que je ne lui étais plus inconnu.

Je demeurai seul avec Théophé. Malgré l'effort que j'avais fait pour affecter une contenance riante, il me fut difficile de ne pas retomber dans un embarras qui était beaucoup augmenté par le sien. Je ne vis point d'autre voie pour sortir de cette contrainte, que de lui avouer ouvertement les défiances que j'avais de sa conduite, d'autant plus que les promesses que j'avais entendues de la bouche du comte étaient un nouveau sujet d'inquiétude sur lequel je brûlais de recevoir des explications. Son visage devint aussi pâle en écoutant mes premiers reproches, qu'il s'y était répandu de rougeur, lorsqu'elle m'avait aperçu sur son lit. Elle m'interrompit néanmoins d'un air tremblant, pour me protester que je l'outrageais par mes soupçons et qu'il ne s'était rien passé entre elle et le comte qui blessât les principes que je lui connaissais. Un désaveu si absolu porta mon ressentiment jusqu'à l'indignation.

« Quoi ? perfide, lui dis-je, comme si j'avais eu quelque droit de lui reprocher sa trahison, je n'ai pas vu le comte à vos

genoux ? Vous ne l'avez pas traité depuis notre séjour à Livourne avec des complaisances que vous n'avez jamais eues pour moi ? Il ne vous a pas promis à ce moment de ne rien épargner aujourd'hui pour s'assurer le bonheur d'être à vous ? Qu'entendait-il par cette promesse ? Parlez ; je veux le savoir de vous-même ! Je ne serai pas toute ma vie le jouet d'une ingrate, à qui ma tendresse et mes bienfaits n'ont jamais inspiré pour moi que de la dureté et de la haine ! »

Il fallait que mon emportement fût au comble pour me faire employer des termes si durs. Elle n'avait jamais reçu de moi que des protestations d'estime et d'amour, ou des plaintes si tendres qu'elle avait dû se croire respectée jusques dans les reproches de ma douleur. Aussi fut-elle si consternée de m'entendre, que versant bientôt un ruisseau de larmes, elle me pria d'écouter ce qu'elle avait à dire pour sa défense.

Je la forçai de s'asseoir ; mais l'amertume de mon cœur l'emportant encore sur la pitié qu'elle m'inspirait déjà par sa tristesse, je ne changeai rien à la sévérité de ma voix et de mon visage.

Après m'avoir répété, avec de nouvelles protestations, qu'elle n'avait rien accordé au comte dont elle eût à se faire un reproche, elle me confessa non seulement qu'il l'aimait, mais que par un changement qu'elle avait peine elle-même à comprendre, elle s'était sentie prévenue pour lui d'une violente inclination.

« Il est vrai, continua-t-elle, que j'ai moins combattu ce penchant que je ne le devais suivant mes propres maximes ; et si j'ose vous en déclarer la raison, c'est que ne lui croyant aucune connaissance de mes misérables aventures, je me suis flattée de pouvoir rentrer avec lui dans les droits ordinaires d'une femme

qui a pris l'honneur et la vertu pour son partage. Il m'a dit qu'il faisait son séjour ordinaire dans une campagne. C'est encore une raison pour me persuader qu'il n'apprendra jamais mes malheurs ; et tant qu'il vous a pris pour un négociant, je n'ai pas cru que ce fût le tromper d'une manière désavantageuse pour lui que de le laisser dans l'opinion que j'étais votre fille. Cependant je dois vous avouer, ajouta-t-elle, que depuis qu'il connaît votre rang, et que cette connaissance lui a fait prendre la résolution de vous offrir sa main pour moi dès aujourd'hui, j'ai senti des scrupules que je n'aurais pas tardé à vous communiquer. Voilà le fond de mes sentiments, ajouta-t-elle, et quand vous l'avez vu à mes genoux, je ne l'ai ni souffert dans cette posture, ni autorisé à la prendre par des complaisances criminelles. »

Elle parut se rassurer après cette ouverture, et, comptant que j'allais approuver ses intentions, elle me regarda d'un œil plus tranquille. Mais l'opinion qu'elle avait de son innocence était précisément ce qui causait mon désespoir. J'étais mortellement irrité qu'elle fît si peu d'attention à mes sentiments, ou qu'elle en fût si peu touchée, qu'elle ne parût pas même occupée de la crainte de m'affliger, et qu'elle n'eût rien à combattre pour se livrer à une nouvelle inclination. Cependant la honte me fit renfermer ce cruel dépit au fond de mon cœur, et, prenant les choses du côté que le bon sens devait les présenter :

« J'en veux croire vos protestations, lui dis-je, et je ne dois pas me persuader aisément que vous m'aviez trompé par de fausses apparences de vertu ; mais si le comte me connaît, quelle espérance avez-vous qu'il puisse vous prendre pour ma fille, lorsqu'il sait, ou qu'il ne peut ignorer longtemps, que je n'ai jamais été marié ? S'il le sait déjà, vous avez trop d'esprit pour ne pas sentir

que ses intentions ne peuvent être sincères, et qu'il ne pense qu'à se faire un amusement de votre commerce. S'il l'ignore et que son erreur le fasse penser aujourd'hui à vous épouser comme ma fille, ce dessein ne s'évanouira-t-il pas en apprenant que je ne suis pas votre père ? Mais vous ne l'avez que trop conçu, repris-je en cédant à la jalousie qui me déchirait ; vous n'êtes pas assez simple pour vous être flattée qu'un homme de condition vous épouserait au hasard. Il vous a plu. Vous n'avez consulté que le mouvement de votre cœur, et peut-être vous a-t-il emportée beaucoup plus loin que vous n'osez le confesser. Pourquoi vous figurez-vous que je suis dans votre chambre ? ajoutai-je avec une nouvelle amertume. C'est que j'ai découvert malgré vous votre intrigue. J'ai lu votre passion dans vos yeux, dans vos discours, dans toutes les circonstances de votre conduite. J'ai voulu vous surprendre et vous couvrir de honte. Je l'aurais fait cette nuit, si la force de mon ancienne tendresse ne m'eût encore porté à garder des ménagements. Mais comptez que j'ai tout vu, tout entendu, et qu'il faut être aussi faible que je le suis encore, pour vous marquer si peu de mépris et de ressentiment ! »

On pénètre sans peine quel était le but de ce discours. Je voulais me délivrer absolument des doutes qui me tourmentaient encore, et je feignis d'être bien instruit de tous les sujets de mes craintes. Les désaveux de Théophé furent si nets, et les marques de sa douleur si naturelles, que s'il y avait quelque fond à faire sur les justifications d'une femme qui a autant d'esprit que d'amour, il ne me serait peut-être pas resté la moindre défiance de sa sincérité. Mais ce n'est point encore ici que je m'en remets au jugement de mes lecteurs. Le procès de mon ingrate n'est instruit qu'à demi.

Tout le temps qui restait jusqu'à l'heure du dîner fut employé entre elle et moi dans d'autres discussions, dont je ne tirai pas plus de lumières. On nous avertit enfin qu'on avait servi. J'étais impatient de voir quelle figure les deux amants allaient faire en ma présence ; et ma curiosité était surtout pour le premier compliment que j'allais recevoir du comte.

Théophé avait sans doute autant d'embarras, que moi d'impatience. Mais je ne vis point le comte à table ; ce ne fut que dans l'entretien que j'eus avec les convives que j'appris qu'il était parti dans une chaise de poste, après avoir fait ses adieux à toute la maison. Quelque sujet d'étonnement que je trouvasse dans cette nouvelle, j'affectai de ne faire aucune réflexion sur son départ, et, jetant seulement les yeux sur Théophé, j'observai qu'elle se faisait une violence extrême pour ne laisser paraître aucune marque d'altération. Elle se retira dans sa chambre après le dîner. Je l'aurais suivie sur-le-champ si je n'eusse été retenu par le capitaine français dont j'ai parlé qui, ayant eu jusques alors la discrétion de ne pas témoigner qu'il me connût, s'approcha ensuite de moi pour me faire les civilités qu'il crut me devoir. J'ignorais encore par quelle aventure il avait découvert mon nom. En m'expliquant avec lui, j'appris non seulement ce qui s'était passé au jardin, mais les raisons qui avaient causé la fuite du comte. Le capitaine m'en fit des excuses, comme s'il eût appréhendé mes reproches.

« N'étant pas prévenu, me dit-il, sur l'opinion que vous avez fait prendre ici de la jeune personne qui est avec vous, j'ai satisfait naturellement aux questions du comte. Il m'a parlé de votre fille. J'ai eu l'imprudence de répondre que vous n'en aviez point, et, sans vous connaître personnellement, je savais avec toute la France que vous n'êtes point marié. Il m'a fait répéter plusieurs

fois cette réponse, et j'ai conçu, par quelques détails, que mon indiscrétion peut avoir dérangé vos vues. »

J'assurai le capitaine qu'il ne m'avait donné aucun sujet de plainte, et que si j'avais déguisé mon nom ou pris quelque autre masque à Livourne, c'était uniquement pour me délivrer de l'embarras des cérémonies. Je ne lui donnai pas d'autre motif pour me laisser dans l'obscurité où je voulais demeurer. Mais il me fut aisé de juger qu'en cessant de prendre Théophé pour ma fille, le comte s'était figuré qu'elle était ma maîtresse. L'état où il m'avait surpris dans sa chambre avait dû lui faire naître cette pensée ; et dans la confusion de s'être engagé avec elle, il n'avait pas trouvé d'autre ressource que celle de partir aussitôt sans la voir.

Je me hâtai de retourner à la chambre de Théophé. Je ne fis qu'entrevoir son abattement ; car à peine m'eut-elle aperçu, que, s'excitant à prendre un visage tranquille, elle me demanda en souriant si je n'étais pas bien surpris de la résolution précipitée du comte.

« Vous voyez, ajouta-t-elle, que ses sentiments n'ont jamais été bien vifs, puisqu'il a pu les perdre en un moment, jusqu'à partir sans me dire adieu. »

Je feignis de ne pas voir plus loin que cette joie contrefaite.

« Il vous aimait sans transport, lui dis-je d'un ton sérieux, et si les témoignages n'ont pas été plus ardents que les effets, cette passion n'a pas dû lui faire oublier sa dame romaine. »

Notre entretien qui dura toute l'après-midi, ne fut ainsi qu'un déguisement continuel ; Théophé affectant toujours de paraître peu sensible à sa perte, tandis qu'avec une satisfaction maligne,

qui venait sans doute de l'espérance que je sentis renaître au fond de mon cœur, je continuais à rabaisser la passion du comte, et de parler de son départ comme d'une grossièreté et d'un outrage. Elle soutint cette scène avec beaucoup de force. Le capitaine du vaisseau qui m'avait amené m'ayant paru disposé dès le même soir à remettre à la voile aussitôt que j'y consentirais moi-même, je ne lui demandai que le jour suivant pour m'y préparer. C'était moins la nécessité de mes affaires qui me faisait souhaiter le délai d'un jour, que les ménagements que je croyais nécessaires à la santé de Théophé. J'avais trop bien remarqué les efforts qu'elle se faisait continuellement pour cacher sa tristesse, et je voulais m'assurer que son tempérament n'en souffrirait point.

Elle se soutint jusqu'à notre embarquement ; mais à peine crut-elle avoir perdu l'espérance de revoir le comte, que ne résistant plus aux mouvements de son cœur, elle se fit mener au lit, d'où elle ne sortit point jusqu'à Marseille. Je lui rendis tous les soins que le devoir m'aurait fait rendre à ma fille, ou l'amour à une maîtresse chérie. Cependant je ne pus la voir dans cette langueur pour un autre, sans éprouver que la plus vive tendresse se refroidit enfin par la dureté et l'ingratitude. Insensiblement je m'aperçus que mon cœur devenait plus libre, et que, sans perdre le dessein d'être utile à Théophé, je n'étais plus agité de ces moments inquiets qui avaient été depuis plusieurs années ma situation presque habituelle. J'eus le loisir de reconnaître ce changement, pendant un calme de plus de huit jours, qui nous arrêta vers l'entrée de la mer de Gênes.

Il n'y a pas d'exemple d'une si parfaite tranquillité dans l'air et dans les flots. Nous n'étions pas à dix lieues de la côte, et la surface de l'eau étant si immobile que nous nous trouvions comme

fixés dans le même lieu, j'eus plus d'une fois la pensée de me mettre dans la chaloupe avec Théophé et quelques-uns de mes gens, pour gagner la terre à force de rames. Je me serais épargné une vive alarme, de la part de quelques misérables, qui, s'abandonnant à leur imagination dans l'oisiveté, entreprirent de se rendre maîtres du vaisseau par le meurtre du capitaine et des autres officiers. Cette conspiration était peut-être méditée avant notre départ ; mais l'occasion de l'exécuter n'avait jamais été si belle. Nous avions à bord cinq Italiens et trois Provençaux, qui n'y étaient comme moi qu'avec la qualité de passagers, gens qui, par leur équipage et leurs manières n'avaient pu tenter le capitaine et moi de former avec eux la moindre liaison. Ils n'en avaient eu qu'avec quelques matelots de leur pays, avec lesquels ils étaient à boire continuellement ; et c'était dans ces agréables parties qu'ils avaient concerté de poignarder le capitaine et son lieutenant, assez sûrs de trouver peu de résistance dans le reste de l'équipage, qui était en fort petit nombre. Leur dessein à l'égard de moi et de mes gens, était de nous jeter sur quelque rivage écarté de l'île de Corse, et de se saisir de tout ce que j'avais apporté avec moi. Par un soin extraordinaire de la Providence, mon valet de chambre s'endormit sur les ponts dans l'obscurité de la nuit. Il y fut réveillé par les discours de ces malheureux assassins, qui, s'étant assemblés pour régler l'exécution de leur entreprise, distribuaient entre eux les principaux rôles, et faisaient déjà le partage de l'autorité et du butin. L'usage du capitaine étant de paraître à la fin du jour sur le tillac, il fut résolu qu'on se déferait de lui au même moment, tandis que deux des complices frapperaient à la cabine du lieutenant, pour lui couper la gorge aussitôt qu'il ouvrirait sa porte. Les autres doivent être répandus dans le vaisseau, et tenir tout le monde dans le respect par leurs

menaces et par la vue de leurs armes. En convenant de me traiter avec quelque sorte de respect et de me laisser dans l'île de Corse avec mes gens, il se trouva quelqu'un qui proposa de garder Théophé, comme la plus précieuse partie de mes biens. Mais après une délibération de quelques moments, on reconnut qu'une si belle femme ne servirait qu'à jeter la division dans la société, et la conclusion fut de la mettre à terre avec moi.

Quoique tremblant d'une si horrible découverte, mon valet de chambre eut assez de présence d'esprit pour concevoir que nous n'avions de salut à espérer que par la diligence et le secret. Il était environ minuit. Le ciel, qui nous favorisait, lui fit trouver le moyen de se couler au long du tillac et de gagner la chambre du capitaine, qui communiquait heureusement à la mienne. Il nous réveilla avec la même discrétion, et, commençant par nous exhorter au silence, il nous fit un affreux récit du malheur qui nous menaçait.

Les ténèbres l'avaient empêché non seulement de reconnaître les conjurés, mais de pouvoir s'assurer de leur nombre. Cependant ayant distingué les plus mutins à la voix, il nous en nomma quelques-uns, et sur le jugement qu'il en avait porté, ils pouvaient être au nombre de douze.

Je ne m'attribuerai point une fausse gloire si je vante mon intrépidité ; et les exemples en étaient assez connus. Huit domestiques que j'avais à ma suite, le capitaine, son lieutenant et moi, nous composions onze personnes qui étaient capables de quelque défense. Il restait plusieurs matelots dont la fidélité n'était pas suspecte, et quelques autres passagers aussi intéressés que nous à se garantir des insultes d'une troupe de brigands. La difficulté n'était qu'à nous rassembler ; je pris sur moi ce soin, et, faisant

allumer aussitôt plusieurs flambeaux, je sortis bien armé et suivi de tous mes gens à qui je fis prendre aussi des armes. Je joignis sans obstacle tous ceux dont nous avions à espérer quelque secours, et les ayant amenés dans ma chambre, nous nous mîmes en état de ne rien craindre jusqu'au jour. Cependant nos ennemis, qui s'aperçurent de ce mouvement, sentirent bientôt pour eux-mêmes plus de crainte qu'ils ne nous en avaient inspiré. Ils n'étaient ni aussi bien armés que nous, ni en aussi grand nombre, sans compter la terreur qui accompagne toujours le crime. S'imaginant bien qu'au jour il leur serait difficile de résister à nos efforts, ils prirent le seul parti qui pouvait les sauver du châtiment, et ils se hâtèrent de l'exécuter. Avec le secours des matelots qui étaient leurs complices, ils jetèrent la chaloupe à la mer, et ils gagnèrent à force de rames la côte la plus voisine. Leur entreprise ne put nous être inconnue ; mais quoiqu'il nous fût aisé de les mettre en pièces tandis qu'ils faisaient leurs préparatifs, ou de les tuer dans la chaloupe à coups de fusils et de pistolets, je fus d'avis qu'il fallait leur laisser la liberté de s'éloigner.

On n'avait pu cacher cette aventure à Théophé. Le bruit des armes et le tumulte qu'elle vit autour d'elle, lui causèrent une frayeur dont elle ne se remit pas aisément, ou peut-être donna-t-elle ce nom au redoublement de chagrin qui la consumait secrètement depuis Livourne. Sa langueur aboutit à une fièvre déclarée qui fut accompagnée de plusieurs accidents fort dangereux. Elle ne se trouva pas mieux en arrivant à Marseille. Quelques raisons que j'eusse de hâter mon retour à Paris, l'état où je la voyais ne me permit ni de l'exposer aux agitations d'une voiture, ni de l'abandonner aux soins de mes gens dans une ville si éloignée de la capitale. Je retournai près d'elle, avec les mêmes complaisances et le même zèle dont je ne m'étais point relâché dans le

cours de notre voyage. Chaque moment m'apprenait que ce n'était plus l'amour qui continuait de me la rendre chère ; c'était le goût que je prenais à la voir et à l'entendre ; c'était l'estime dont j'étais rempli pour son caractère ; c'étaient mes propres bienfaits, qui semblaient m'attacher à elle comme à mon ouvrage. Il ne m'échappait plus une expression passionnée, ni une seule plainte des tourments que je lui voyais souffrir pour mon rival.

Elle se rétablit par degrés, après avoir été si mal que les médecins avaient désespéré plus d'une fois de sa guérison. Mais sa beauté se ressentit d'un si long accablement ; et si elle ne put perdre la régularité de ses traits, ni la finesse de sa physionomie, je trouvai beaucoup de diminution dans la beauté de son teint et dans la vivacité de ses yeux. Ces restes ne laissaient pas de composer une figure des plus aimables. Plusieurs personnes de distinction avec lesquelles je m'étais lié pendant sa maladie venaient souvent chez moi, par le seul désir de la voir. M. de S***, jeune homme destiné à une grosse fortune, ne dissimula point la tendresse qu'elle lui avait inspirée. Après en avoir parlé longtemps comme d'un badinage, ses sentiments devinrent si sérieux, qu'il chercha l'occasion de les lui faire connaître. Il la trouva aussi insensible qu'elle l'avait été pour moi, comme si son cœur n'eût pu s'ouvrir que pour l'heureux comte qui avait trouvé le secret de la toucher. Elle me pria même de la délivrer des importunités de ce nouvel amant. Je lui promis ce service, sans en prendre droit de lui rappeler mes propres désirs. Et pour en parler naturellement, ils étaient éteints jusqu'à n'être plus différents du simple penchant de l'amitié.

L'explication que j'eus avec M. de S*** produisit si peu ce qu'elle en avait attendu, qu'il s'en crut au contraire plus autorisé à la presser par les témoignages continuels de sa tendresse. Il avait été retenu par la crainte de se trouver dans quelque concurrence avec moi. Mais apprenant que je me bornais à l'amitié de Théophé, et que la seule raison qui me faisait combattre l'inclination qu'il avait pour elle était la prière que j'en avais reçue d'elle-même, il me déclara qu'avec la vive passion qu'il avait dans le cœur, il ne savait point se rebuter de l'indifférence d'une belle, et qu'il conserverait du moins l'espérance ordinaire aux amants d'emporter par la constance de ses soins, ce qu'il n'avait pu obtenir de son mérite et du penchant de sa maîtresse. Je lui prédis, qu'après la déclaration de Théophé, tous ses efforts seraient inutiles. Il n'en fut pas plus refroidi ; surtout lorsque je lui eus protesté dans les termes de l'honneur que je n'avais rien obtenu d'elle qui dût le faire douter de sa sagesse.

Àpeine fut-elle en état de goûter quelque plaisir, qu'il entreprit de dissiper sa mélancolie par des fêtes et des concerts. Elle s'y prêta, avec moins d'inclination que de complaisance, surtout lorsque, loin de m'y trouver opposé, elle vit que je partageais volontiers ces amusements avec elle.

M. de S*** n'était que le fils d'un marchand ; et si c'était le goût du mérite qui l'attachait à une fille si aimable, je ne voyais rien de choquant dans le désir que je lui supposais de l'épouser. Toute l'obstination de Condoidi à lui refuser le titre de sa fille ne m'aurait point empêché de rendre témoignage qu'elle l'était, et les preuves que j'en avais eues suffisaient pour me donner là-dessus une espèce de certitude. Cependant, M. de S***, qui m'entretenait quelquefois de sa passion, n'y mêlait jamais le nom de ma-

riage. En vain me hasardai-je à lui en faire naître l'idée par diverses réflexions qui purent du moins lui faire entendre que je n'approuvais ses sentiments que dans cette supposition. Comme je ne lui vis point toute l'ardeur que j'aurais souhaitée à cette proposition, je résolus, pour justifier du moins l'indulgence avec laquelle je m'étais prêté à ses galanteries, de lui découvrir naturellement mes idées.

Ainsi, par un changement bien étrange, c'était moi qui prenais la commission d'assurer ses conquêtes à Théophé, et qui pensais à me séparer pour jamais d'elle en la rendant la femme d'un autre. Outre son intérêt, qui était mon premier motif, je faisais réflexion qu'il me serait difficile à Paris d'éviter les soupçons qui naîtraient sur mon commerce avec elle ; et quoique je ne fusse point encore dans un âge où l'amour est une indécence, j'avais des vues de fortune qui ne s'accordaient point avec des engagements de cette nature.

Si je m'expliquai librement avec M. de S*** il me répondit de même qu'il aimait assez Théophé pour souhaiter d'en faire sa femme ; mais qu'ayant mille sortes de ménagements à garder avec sa famille, il n'osait s'engager témérairement dans une entreprise qui l'exposerait à la disgrâce de son père ; que n'étant plus néanmoins dans l'âge de la dépendance, il prendrait volontiers le parti de l'épouser en secret, et qu'il me laisserait le maître de régler les moyens et les conditions. Je réfléchis deux fois sur cette offre. Quoiqu'elle m'assurât tout ce que j'avais désiré, il ne me parut pas digne de moi de contribuer à un mariage secret, dont je voyais peu de douceurs à espérer pour Théophé, lorsqu'elle serait condamnée pour longtemps à faire un mystère de sa condition, et qui pouvait nuire à la fortune de M. de S*** en le

mettant mal, tôt ou tard, avec sa famille. Je lui répondis nettement qu'un marché clandestin ne convenait point à Théophé, et je le laissai dans le chagrin de me croire même offensé de sa proposition.

Cependant, comme j'étais encore à savoir les inclinations de Théophé même, et que, m'étant une fois trompé sur ses sentiments, je pouvais être retombé dans l'erreur en jugeant qu'elle ne s'écarterait point de sa première déclaration, je voulus consulter son penchant, et lui apprendre ce que l'amour lui offrait pour sa fortune. Il ne me parut pas surprenant de lui entendre rejeter la tendresse et la main de M. de S***. Mais lorsque, ayant insisté dans ses propres termes, sur l'avantage qu'il y aurait pour elle à rentrer dans tous les droits de la vertu et de l'honneur par un établissement qui pouvait effacer dans sa propre imagination tous les souvenirs du passé, j'eus reçu pour réponse qu'elle se sentait de l'éloignement pour l'état du mariage, je ne pus me défendre d'un reste de dépit, qui me porta à lui reprocher de m'en avoir donc imposé, quand elle m'avait protesté avec tant d'apparence de bonne foi, que c'était uniquement cette sorte d'avantage qui l'avait disposée à souffrir les soins du comte.

Elle fut troublée de cette objection ; mais, cherchant à sortir d'embarras par un air de bonté et de candeur qui lui avait toujours réussi avec moi, elle me conjura de ne pas mal interpréter ses sentiments, ou, si je l'aimais mieux, de ne pas juger trop rigoureusement ses faiblesses. Et, me rappelant à mes promesses, elle prit le ciel à témoin que quelques inégalités que j'eusse pu remarquer dans sa conduite, elle n'avait jamais cessé de regarder l'espérance que je lui avais donnée de vivre près de moi comme le plus grand bien qu'elle eût à désirer.

Je la remerciai de ce sentiment, et je renouvelai tous les engagements que j'avais avec elle.

Sa santé se rétablissant de jour en jour, notre départ ne fut pas longtemps différé. En vain M. de S *** s'efforça-t-il de nous arrêter par des instances qui allaient souvent jusqu'aux larmes. Il reçut de la bouche même de Théophé l'arrêt qui le condamnait à réprimer sa passion ; ce qui n'empêcha point que sous quelque prétexte que les affaires de son père lui firent naître, il ne nous accompagnât jusqu'à Lyon dans une chaise de poste qui suivait immédiatement ma berline. Et lorsqu'il fut contraint de se séparer, il me dit à l'oreille que son dessein était de faire incessamment le voyage de Paris, où il se promettait de disposer plus librement de sa main que sous les yeux de son père.

J'ai toujours été persuadé qu'il avait tenté secrètement d'obtenir le consentement de sa famille, et que c'était sur le refus de son père qu'il m'avait proposé un mariage clandestin.

Les affaires continuelles qui m'occupèrent longtemps ne me permirent plus de suivre Théophé dans toutes ses démarches. Je la logeai chez moi, avec toute la considération que j'avais toujours eue pour elle, et je lui accordai dans ma maison tous les droits dont je l'avais mise en possession à Oru. Mes amis raisonnèrent différemment en me voyant arriver à Paris avec cette belle Grecque. Ils ne s'en tinrent point au récit que je leur fis naturellement d'une partie de ses aventures ; et mon attention étant toujours de cacher celles qui ne faisaient point honneur à ses premières années, ils prenaient les éloges que je leur faisais de ses principes et de sa conduite pour les exagérations d'un homme amoureux. D'autres venant à la connaître mieux, lui trouvaient effectivement tout le mérite que je lui attribuais, et ne m'en

croyaient que plus attaché par l'amour à une jeune personne qu'ils ne s'imaginaient pas que je pusse avoir amenée de Turquie par d'autres motifs.

Ainsi tous s'accordaient, comme je l'avais prévu, à me croire mieux que je n'étais avec elle, et les distractions mêmes de mes affaires, qui me faisaient quelquefois passer trois jours sans la voir, ne purent leur ôter cette opinion.

Mais il y eut bien plus de variété et de bizarrerie dans les jugements du public. On la fit d'abord passer pour une esclave que j'avais achetée en Turquie, et dont j'étais devenu assez amoureux pour avoir apporté tous mes soins à son éducation.

Ce n'était pas s'écarter tout à fait de la vérité. Mais on ajoutait, et je trouvai moi-même aux Tuileries diverses personnes qui me racontèrent, sans me connaître, que le Grand Seigneur étant devenu amoureux de mon esclave sur le récit qu'on lui avait fait de ses charmes, me l'avait fait demander, et que c'était l'unique sujet de tous les différends que j'avais eus à Constantinople. Et comme le visage de Théophé, malgré tout ce qu'il avait conservé d'agrément, ne répondait plus à l'idée d'une femme qui s'était attiré tant d'admiration, on prétendait que pour me délivrer des tourments de la jalousie, j'avais défiguré une partie de ses charmes avec une eau que j'avais fait composer. D'autres prétendaient que je l'avais enlevée dans un sérail, et que cette hardiesse m'avait coûté la perte de mon emploi.

Je me rendis fort supérieur à toutes ces fables par la tranquillité avec laquelle je les entendis, et je fus toujours le premier à les tourner en badinage.

Théophé s'étant fait connaître avantageusement de toutes les personnes avec qui j'avais quelque liaison, je lui vis bientôt un grand nombre d'adorateurs. Il me parut difficile qu'elle se défendît toujours contre les soins empressés d'une brillante jeunesse, mais je crus lui devoir quelques avis sur les précautions qui sont nécessaires à son sexe.

L'exemple du comte de R*** m'avait appris qu'elle était sensible aux grâces de la figure et des manières. Le danger était continuel à Paris, et si l'amour ne m'y faisait plus prendre le même intérêt, j'étais du moins obligé par l'honneur d'écarter de ma maison tout ce qui pouvait la conduire au désordre. Elle reçut mes conseils avec sa docilité ordinaire.

Son goût n'était pas diminué pour la lecture, et je lui voyais même une nouvelle ardeur à s'instruire. Peut-être la vanité commençait-elle à faire ce que je n'avais pu attribuer jusqu'alors qu'à la passion de s'orner le cœur et l'esprit.

Cependant, soit que mes observations ne fussent plus assez exactes pour me faire pénétrer le fond de sa conduite, soit qu'elle eût plus d'adresse que je ne lui en croyais à la déguiser, je n'aperçus rien qui blessât mes yeux jusqu'à l'arrivée de M. de S***, qui vint m'inspirer des défiances auxquelles je ne me serais jamais porté volontairement.

Il n'eut point le bonheur de les faire tourner sur lui-même. Mais après avoir passé quelques semaines à Paris, et s'être fait voir fort souvent dans ma maison, où je le comblais de politesses, il me prit un jour en particulier pour me faire les plaintes les plus amères.

« Le dessein de son voyage était, me dit-il, le même qu'il m'avait expliqué à Lyon ; mais sa fortune était extrêmement changée. Au lieu des froideurs de sa maîtresse qu'il croyait avoir uniquement à combattre, il se trouvait en tête plusieurs amants déclarés, dont il avait mille raisons de croire qu'elle ne rejetait pas également tous les soins. Il était désespéré particulièrement des attentions qu'elle marquait pour M. de R*** et pour le jeune comte de *** qui paraissaient les plus ardents à lui plaire. »

Ce n'était pas chez moi qu'elle les souffrait autour d'elle ; mais cette exception même faisait le plus sensible chagrin du jeune Marseillais, qui n'avait pu se persuader qu'elle mît quelque différence entre eux et quantité d'autres dont elle recevait indifféremment les visites, sans en ressentir beaucoup dans les dispositions de son cœur. Comment se figurer néanmoins qu'elle en aimât deux à la fois ? Il en était encore à pénétrer ce mystère. Mais, l'ayant suivie à l'église, aux promenades, aux spectacles, il avait vu sans cesse ces deux incommodes rivaux sur ses traces, et le seul air de satisfaction qu'elle laissait éclater sur son visage la trahissait toujours en les apercevant.

Il n'ajouta rien qui pût faire aller plus loin mes soupçons, et la prière qu'il joignit à cette plainte était propre au contraire à les étouffer. Il me conjura de lui faire voir plus clair dans ses espérances, et de ne pas permettre du moins que des sentiments aussi honnêtes que les siens fussent rejetés avec des marques de mépris.

Je lui promis non seulement de prendre ardemment ses intérêts, mais d'approfondir une intrigue dont je n'avais pas la moindre connaissance.

J'avais donné pour compagne à Théophé une vieille veuve, que son âge semblait défendre contre les folies de la jeunesse, et, quand j'aurais fait moins de fond sur la conduite de la jeune Grecque, je me serais reposé sur les exemples et les leçons d'une gouvernante si éprouvée. Elles ne se quittaient point, et je voyais avec plaisir que l'amitié les liât autant que mes intentions. J'expliquai à celle-ci une partie des accusations qu'on formait contre elle, car M. de S*** m'avait confessé qu'il n'avait jamais vu Théophé seule, et l'une n'avait pu mériter de reproches que l'autre ne dût partager. La vieille veuve reçut les miens d'un air si libre, qu'il me fit attribuer aussitôt les tourments de M. de S*** à la jalousie. Elle me nomma même l'auteur de mes inquiétudes.

« Il n'est pas satisfait, me dit-elle, de ne pas trouver dans Théophé plus de retour pour sa tendresse. Il l'importune continuellement par ses discours et par ses lettres. Nous nous sommes fait un jeu d'une passion si incommode, et le dépit l'aura porté sans doute à vous en faire des plaintes.

« À l'égard des crimes qu'il vous attribue, vous les connaissez, ajouta-t-elle, puisque je n'ai suivi que vos ordres en procurant à Théophé quelques amusements. »

Elle m'apprit naturellement à quoi se réduisaient leurs plaisirs ; c'étaient les divertissements ordinaires des gens honnêtes de Paris ; et si les deux rivaux qui causaient les alarmes de M. de S *** étaient quelquefois admis à leurs promenades ou à d'autres parties de la même innocence, c'était sans aucune distinction dont ils pussent tirer avantage.

Cette réponse me rendit tranquille, et je ne consolai M. de S*** qu'en l'exhortant à mériter le cœur de Théophé, dont je lui

garantis la sagesse et l'innocence.

Ses imaginations n'étaient pas du moins sans fondement. Ma vieille veuve, sans être capable de se porter au désordre ou de l'approuver, avait encore assez d'amour-propre et de vanité pour être le jouet de deux jeunes gens, dont l'un avait entrepris de servir son ami en contrefaisant de l'amour pour une femme qui n'avait pas moins de soixante ans. Ses yeux, uniquement ouverts sur les soins qu'on affectait pour elle, ne remarquaient point ce qui se passait à l'égard de sa compagne, et son aveuglement allait jusqu'à croire Théophé fort heureuse de partager des galanteries dont elle se regardait comme le seul objet. Le témoignage de M. de S***, qui découvrit à la fin cette comédie, et toutes les preuves qui auraient été différentes du rapport de mes yeux, n'auraient jamais eu la force de me le persuader.

Un jour, d'autant plus heureusement choisi que mes affaires et mes incommodités me donnaient quelque relâche, M. de S*** me conjura de monter en carrosse avec lui, pour me rendre témoin d'une scène qui me donnerait enfin plus de confiance à ses plaintes. Il avait découvert, à force de soins, que Théophé et la vieille veuve s'étaient laissées engager dans une partie de promenade, qui devait finir par une collation dans les jardins de Saint-Cloud. Il n'ignorait ni le lieu, ni les circonstances de la fête ; et ce qui lui échauffait l'imagination jusqu'à lui faire mêler des menaces à son récit, il savait que M. de R*** et le jeune comte composaient toute la compagnie des deux dames. Quelque couleur que la veuve pût donner à cette partie, j'y trouvai tant d'indiscrétion que je ne balançai point à la condamner. Je me laissai conduire à Saint-Cloud, avec la résolution, non seulement d'observer ce qui se passerait dans un lieu si libre, mais de faire aux

deux dames des reproches dont la sagesse même de leurs intentions ne devait pas les exempter.

Elles y étaient déjà avec leurs amants. Nous leur vîmes faire quelques tours de promenade, dans un lieu si découvert qu'il nous parut inutile de les suivre. Ce fut le soin du chevalier de choisir un poste où rien ne pût nous échapper pendant leur collation. Il voulait non seulement les voir, mais les entendre. Ayant su que le lieu où se faisaient les préparatifs était un cercle de verdure dans la partie supérieure du jardin, nous nous y rendîmes par de longs détours, et nous trouvâmes heureusement à nous placer derrière une charmille qui n'en était qu'à dix pas.

Ils arrivèrent peu de temps après nous. Leur marche était décente. Mais à peine furent-ils assis sur l'herbe que le prélude de leur fête fut un fort long badinage. Il commença par la veuve, et je m'aperçus tout d'un coup que les flatteries et les caresses des deux jeunes gens étaient autant de railleries qu'ils avaient concertées. Après cent fades compliments sur ses grâces, après l'avoir comparée aux nymphes, ils la parèrent d'herbes et de fleurs, et leur admiration parut redoubler en la voyant dans cette comique parure. Elle était sensible à leurs moindres éloges, et sa modestie lui faisant prendre un détour pour exprimer la satisfaction qu'elle en ressentait, elle louait l'esprit et l'agrément qu'elle trouvait dans chaque parole.

Quelles réflexions ne fis-je point sur le ridicule d'une femme qui oublie son âge et sa laideur ! Je trouvais la vieille gouvernante si justement punie, que si je n'eusse point été pressé d'un autre intérêt que le sien, je me serais fait un amusement de ce spectacle. Mais je voyais le comte qui se ménageait des intermèdes et qui, se tournant d'un ton plus sérieux vers Théophé, lui

adressait par intervalles quelques discours qui ne pouvaient venir jusqu'à nous.

Le feu qui dévorait M. de S*** brillait alors dans ses yeux. Il s'agitait jusqu'à me faire craindre que le bruit de ses mouvements ne pût nous trahir ; et si je ne l'eusse retenu plusieurs fois, il se serait levé brusquement pour interrompre un spectacle qui lui perçait le cœur. Combien n'eus-je pas de peine à le modérer lorsqu'il vit le comte baisser la tête jusque sur l'herbe, pour baiser secrètement une des mains de Théophé, qu'elle ne se hâta point de retirer !

La collation fut délicate et dura longtemps. La joie fut animée par quantité de contes et de saillies plaisantes. Si l'on ne but point à l'excès, on goûta de plusieurs sortes de vins, et l'on ne se fit pas presser beaucoup pour les liqueurs. Enfin, sans qu'il se fût rien passé d'absolument condamnable, il me restait, de tout ce que j'avais vu, un fond de chagrin dont je me proposais de ne pas remettre bien loin les marques. Cependant je l'aurais porté jusqu'à Paris, et, croyant les dames prêtes à gagner leur carrosse, je n'avais d'embarras que pour éviter d'être aperçu en retournant vers le nôtre, lorsque M. de ***, offrant le bras à la gouvernante, s'engagea avec elle dans une allée couverte qui ne conduisait à rien moins qu'à la porte du parc.

Le comte prit de même Théophé, et, m'imaginant qu'il allait marcher sur les traces de son ami, mon dessein n'était que de les suivre de l'œil. Mais je leur vis prendre une autre route. Le mal me parut pressant. Je ne voulus point attendre qu'il se déclarât par d'autres marques, et je n'eus pas besoin d'être excité par M. de S *** pour courir au remède. Lui ayant fait seulement promettre qu'il ne s'écarterait point de la modération, je m'avançai

avec lui à la suite des quatre amants, et je feignis que le goût de la promenade m'ayant amené à Saint-Cloud, je venais d'apprendre leur fête, avec le chemin qu'il fallait prendre pour les rencontrer. Ils furent si déconcertés que, malgré l'air de joie et de liberté que j'affectais dans mes manières, ils ne se remirent pas tout d'un coup ; et ce ne fut qu'après un assez long silence qu'ils nous offrirent civilement les débris de leur collation.

Je fus si peu tenté de l'accepter que, pensant à rompre sur-le-champ une liaison dangereuse, je déclarai aux dames que j'avais à leur communiquer quelques affaires qui m'obligeaient de leur demander une place dans leur carrosse.

« Ces messieurs ne sont pas venus sans leur équipage, ajoutai-je en me tournant vers eux, et le mien d'ailleurs serait à leurs ordres. »

M. de *** s'était fait suivre par le sien. Nous prîmes directement les allées qui conduisent à la grille, et les deux amants eurent la mortification de voir occuper à M. de S*** une des places qu'ils avaient remplies.

Il aurait été trop dur de représenter leur indiscrétion aux dames, à la vue d'un étranger. Je remis les leçons de morale à Paris ; mais en considérant de près la gouvernante, que j'avais vis-à-vis de moi, je ne pus me défendre, ni de rire de l'image qui me restait encore de sa parure, ni de lui faire des compliments sur ses charmes dans le goût de ceux qu'elle avait entendus. Je crus m'apercevoir qu'elle avait déjà l'imagination gâtée jusqu'à les croire sincères. Théophé souriait malicieusement ; mais je lui en préparais un à elle-même, que je croyais capable de la rendre sérieuse.

Elle eut le temps néanmoins d'en faire ainsi un à M. de S*** qui acheva de lui ôter l'espérance. Soit qu'elle eût quelque soupçon du dessein qui nous avait conduits à Saint-Cloud, et qu'elle l'accusât de me l'avoir inspiré, soit qu'elle fût rebutée effectivement de ses soins, qui allaient quelquefois, me je l'avais remarqué moi-même, jusqu'à l'importunité, elle profita du moment qu'il lui donnait la main en sortant du carrosse. L'ayant prié de ne plus troubler sa tranquillité par des visites et des soins qu'elle n'avait jamais goûtés et qu'elle ne voulait plus recevoir, elle lui déclara qu'elle regardait cet adieu comme le dernier.

Il demeura si consterné, que lui voyant tourner le dos pour s'éloigner, il n'eut point le courage de la suivre.

Ce fut à moi qu'il adressa ses plaintes. Elles me touchèrent d'autant plus que je trouvai dans cette conduite de Théophé quelque chose d'extrêmement opposé à la douceur naturelle de son caractère, et que je ne pus me figurer qu'elle en fût venue à cette extrémité sans y être précipitée par une passion violente. J'exhortai M. de S*** à se consoler, comme tous les amants qui ne sont pas plus heureux, et je l'assurai d'un faible dédommagement dans mon amitié. J'estimais sa bonne foi beaucoup plus que son bien et sa figure.

« Venez chez moi, lui dis-je, aussi souvent que votre inclination vous y portera. Je ne ferai pas violence à celle de Théophé ; mais je lui ferai sentir ce qu'elle néglige en rejetant vos offres, et je lui ferai honte sans doute de ses sentiments, si elle s'abandonne à quelque passion déréglée. »

Mes infirmités m'obligeaient de prendre mes repas dans mon appartement, ce qui me privait du plaisir de vivre avec ma fa-

mille. Mais le même intérêt qui m'avait conduit à Saint-Cloud ne me permit point de laisser venir la nuit sans avoir ouvert mon cœur à Théophé. Je m'informai de l'heure qu'elle prendrait pour se retirer ; et, m'étant rendu dans sa chambre avec cette familiarité qu'une longue habitude avait comme établie, je lui confessai en arrivant que j'étais amené par des raisons extrêmement sérieuses. Je ne sais si elle se défiait du motif de ma visite, mais je vis de l'altération sur son visage. Elle me prêta néanmoins une profonde attention. C'était une de ses bonnes qualités, de vouloir comprendre ce qu'on lui disait avant que de vouloir y répondre.

Je ne pris point mon discours de trop loin.

« Vous avez marqué, lui dis-je, de l'empressement pour vivre avec moi, et vous connaissez les motifs que vous m'avez mille fois répétés. C'était le goût d'une vie vertueuse et tranquille. Ne la trouvez-vous pas chez moi ? Pourquoi donc allez-vous chercher à Saint-Cloud des plaisirs si éloignés de vos principes, et qu'avez-vous à démêler avez M. *** et le comte de ***, vous qui faisiez profession d'une sagesse si opposée à leurs maximes ? Vous ne connaissez point encore nos usages, ajoutai-je, c'est l'excuse que mon affection vous prête ; et je vous ai donné pour guide une folle qui les oublie. Mais cette partie de Saint-Cloud, cette intime familiarité avec deux jeunes gens auxquels je ne vois rien de commun avec votre façon de penser, que dirai-je ! cet oubli de bienséances communes me jette dans des inquiétudes que je ne puis dissimuler plus longtemps. »

Je baissai les yeux en finissant, et je voulus lui laisser toute la liberté de préparer sa réponse. Elle ne me la fit pas attendre longtemps.

« Je conçois, me dit-elle, toute l'étendue de vos soupçons, et ma faiblesse de Livourne n'est que trop propre à les justifier. Cependant, vous me faites un tort extrême si vous croyez que soit à Saint-Cloud, soit dans tout autre lieu où vous m'avez observée, je me sois écartée un moment des principes que je porte au fond du cœur. Vous m'avez répété mille fois vous-même, continua-t-elle, et j'apprends tous les jours dans les livres que vous me mettez entre les mains, qu'il faut s'accommoder aux faiblesses d'autrui, se rendre propre à la société, passer avec indulgence sur les défauts et les passions de ses amis ; j'exécute vos idées et les maximes que je puise continuellement dans mes livres. Je vous connais, ajouta-t-elle, en me regardant d'un œil plus fixe, je sais qu'un secret ne risque rien avec vous ; mais vous m'avez donné une compagne dont je dois ménager les faiblesses. C'est votre amie, c'est mon guide ; quel autre parti me reste-t-il que de lui obéir et de lui plaire ? »

Il en fallait bien moins pour me faire renfermer tous mes reproches, et pour me faire repentir même de les avoir exprimés trop librement. Je crus pénétrer tout d'un coup le fond du mystère. Le comte aimait Théophé. M. de *** feignait d'aimer la veuve pour servir son ami, et Théophé écoutait le comte par complaisance pour sa gouvernante, à qui elle croyait rendre service en contribuant à la facilité de ses amours. Quel amas d'illusions ! Mais quel renouvellement d'estime ne sentis-je point pour Théophé, dans qui je croyais voir revivre toutes les perfections que je lui avais anciennement connues. Mes infirmités me rendaient crédules. J'embrassai l'aimable Théophé.

« Oui, lui dis-je, c'est de moi que vous devez vous plaindre. Je vous ai donné pour guide une folle, dont je conçois que les ridi-

cules imaginations doivent vous gêner continuellement. Je parle de ce que j'ai vu. J'en suis témoin. Il ne me manquait que de pénétrer mieux vos dispositions pour vous rendre toute la justice que vous méritez. Mais n'allons pas plus loin. Je vous affranchis demain de cet incommode esclavage, et je vois d'ici une compagne qui conviendra bien mieux à vos inclinations. »

Il était nuit. J'étais en robe de chambre. Théophé avait toujours à mes yeux les charmes tout puissants qui avaient fait tant d'impression sur mon cœur. Le fond de sagesse qui se déclarait si ouvertement dans cette honnête complaisance me renouvela des traces que je croyais mieux effacées. Mon affaiblissement même ne fut point un obstacle, et je suis encore à comprendre comment des sentiments d'honnêteté et de vertu produisirent sur moi les mêmes effets que l'image du vice. Je n'en accordai pas plus de liberté à mes sens ; mais j'emportai de cette visite un nouveau feu, dont je m'étais cru désormais à couvert par mes infirmités continuelles autant que par la maturité de ma raison.

La honte de ma faiblesse ne me saisit qu'en reprenant le chemin de ma chambre, c'est-à-dire après m'y être livré tout entier ; aussi n'y résistai-je pas plus que je n'avais fait à Constantinople, et si l'état de ma santé me permettait bien moins de former des désirs, je ne m'en crus que plus autorisé à suivre des sentiments dont tout l'effet devait se renfermer dans mon cœur.

Mais dès la même nuit, ils en produisirent un que je n'avais pas prévu. Ils renouvelèrent cette ardente jalousie qui m'avait possédé si longtemps, et qui était peut-être de toutes les faiblesses de l'amour celle qui convenait le moins à ma situation. À peine fus-je au lit que, ne pouvant comprendre comment j'avais pu me refroidir pour un objet si charmant, je m'abandonnai au

regret de n'avoir pas mieux profité des occasions que j'avais eues de lui plaire, et de ne l'avoir peut-être amenée en France que pour voir recueillir à quelque aventurier les fruits que j'aurais tôt ou tard obtenus par un peu plus d'ardeur et de constance. Enfin, si la faiblesse de ma santé ne permit point que ma passion reprît son ancienne violence, elle devint proportionnée à mes forces, c'est-à-dire, capable de m'occuper tout entier.

Dans cet état, il ne fallait pas beaucoup d'efforts à Théophé pour me satisfaire. La seule complaisance que je me proposai de lui demander fut d'être souvent dans ma chambre, où la douleur me retenait quelquefois au lit pendant des semaines entières. La nouvelle compagne que j'avais dessein de lui donner avait assez de douceur, avec beaucoup de sagesse, pour s'assujettir à cette habitude et ne rien trouver de rebutant dans la compagnie d'un malade. La seule idée de ce nouveau plan m'offrit assez de charmes pour me procurer un sommeil tranquille.

Mais Théophé m'ayant fait demander dès le matin la liberté d'entrer dans ma chambre, tous mes projets se trouvèrent dérangés par la proposition qu'elle me venait faire. De quelque source que vînt son chagrin, elle avait été si touchée de mes reproches, ou si piquée de l'aventure de Saint-Cloud, que, se faisant un chagrin de tous ses plaisirs et du genre de vie qu'elle menait, elle venait me demander la permission de se retirer dans un couvent.

« La douceur de vous voir, me dit-elle obligeamment, qui m'a fait souhaiter seule de vivre près de vous, est un bien dont je suis privée continuellement par votre maladie. Que fais-je dans le tumulte d'une ville telle que Paris ? Les flatteries des hommes m'importunent. La dissipation des plaisirs m'amuse moins qu'elle m'ennuie. Je pense, ajouta-t-elle, à me faire un ordre de

vie tel que je l'observais à Oru, et de tous les lieux dont j'ai pris ici connaissance, je n'en vois point qui soit plus conforme à mes inclinations qu'un couvent. »

Qui n'aurait pas cru que l'ouverture de mon propre dessein était la meilleure réponse que je pusse faire à cette demande ? Aussi me hâtai-je de dire à Théophé que loin de m'opposer à ses désirs, je voulais lui faire trouver chez moi tous les avantages qu'elle espérait dans un couvent ; et, lui expliquant ceux que je trouvais moi-même, occupée à lire, à peindre, à s'entretenir ou à jouer avec une nouvelle compagne, enfin se faisant une douce occupation de tous les exercices qu'elle aimait, je m'attendais dans la simplicité de mon cœur qu'elle allait embrasser avidement un parti qui renfermait tout ce qu'elle m'avait paru souhaiter.

Mais, insistant sur la résolution qu'elle avait formée de se retirer dans un couvent, elle me pressa d'y consentir avec de nouvelles instances. Rien ne me surprit tant que de ne pas remarquer qu'elle eût fait même attention à ce plaisir continuel de me voir dont elle s'affligeait, m'avait-elle dit, d'être privée par mes infirmités, et qui était par conséquent la première considération dont elle aurait dû être frappée. Je ne pus m'empêcher de faire tourner de ce côté-là mes réflexions.

Mais, revenant toujours à ses idées, en se croyant quitte avec moi par quelques politesses, elle continua de me parler du couvent comme du seul endroit pour lequel elle eut désormais du goût.

Je me sentis si mortifié de son indifférence, que, n'écoutant que mon ressentiment, je lui déclarai d'un air assez chagrin que je n'approuvais point son projet, et qu'aussi longtemps qu'il lui

resterait quelque considération pour moi, je la priais d'en éloigner absolument l'idée. Je donnai ordre en même temps qu'on fît avertir la personne que je lui destinais comme compagne, et que j'avais déjà prévenue la veille par un mot de lettre.

C'était la veuve d'un avocat, à qui son mari avait laissé peu de bien, et qui avait reçu avec beaucoup de joie une proposition dont elle pouvait tirer plusieurs sortes d'avantages. Elle demeurait dans mon voisinage ; de sorte qu'étant arrivée presqu'au même moment, je lui expliquai avec plus d'étendue le service qu'elle pouvait me rendre en se liant étroitement avec Théophé.

Elles prirent tout le goût que je souhaitais l'une pour l'autre, et Théophé se soumit à mes intentions sans murmure.

Une société si douce devint le charme de tous mes tourments. Je ne prenais rien que de la main de ma chère Grecque. Je ne parlais qu'à elle. Je n'avais d'attention que pour ses réponses. Dans les atteintes les plus cruelles d'un mal auquel je suis condamné pour le reste de ma vie, je recevais du soulagement de ses moindres soins, et le sentiment actuel de ma douleur ne m'empêchait point de sentir quelquefois les plus délicieuses émotions du plaisir. Elle paraissait s'intéresser à ma situation, et je ne m'apercevais point que ses plus longues assiduités lui fussent à charge. D'ailleurs, il ne se passait point de jour que je ne l'engageasse à prendre pendant quelques heures le plaisir de la promenade ou celui des spectacles avec sa compagne. Il fallait quelquefois l'y forcer. Ses absences étaient courtes, et je ne remarquai jamais que son retour lui parût un devoir pénible. Cependant, au milieu d'une situation si charmante, sa première gouvernante qui ne s'était pas vue congédier sans chagrin, vint troubler encore

une fois mon repos par des soupçons qu'il ne m'a jamais été possible d'éclaircir.

C'est ici que j'abandonne absolument le jugement de mes peines au lecteur, et que je le rends maître de l'opinion qu'il doit prendre de tout ce qui lui a pu paraître obscur et incertain dans le caractère et la conduite de Théophé.

Les accusations de cette femme furent peu ménagées. Après m'avoir plaint d'une malheureuse situation, qui m'empêchait d'avoir les yeux ouverts sur ce qui se passait dans ma maison, elle m'apprit sans déguisement que le comte de *** voyait assidûment Théophé, et que, ce qu'il n'avait jamais obtenu tandis que la jeune Grecque était sous sa conduite, il avait réussi à lui inspirer de l'amour. Et n'attendant point que je fusse revenu de ma première surprise, elle ajouta que les deux amants se voyaient la nuit dans l'appartement même de Théophé, qui ne me quittait le soir que pour aller recevoir apparemment le galant dans ses bras.

Le temps qu'elle avait pris pour me rendre un si mauvais office était heureusement l'absence de Théophé. Je n'aurais pu cacher la mortelle impression que je ressentis de son discours, et dans une affaire de cette nature l'importance était de ne pas faire éclater un désordre qui ne pouvait être approfondi qu'avec beaucoup de secret et de précautions.

Mes premières réflexions ne laissèrent point d'être favorables à Théophé. Je me rappelai toutes ses démarches depuis le parti qu'elle avait pris d'être presque sans cesse avec moi dans ma solitude. Si l'on excepte le temps que je lui faisais donner à la promenade, elle n'était jamais un quart d'heure hors de mon appartement. Étaient-ce donc ces moments si courts qu'elle accordait à

sa passion ; et l'amour est-il capable d'une modération si constante ? La nuit était toujours fort avancée lorsqu'elle me quittait. Je lui voyais le matin sa vivacité et sa fraîcheur ordinaires. En rapporte-t-on beaucoup de la compagnie d'un amant passionné ? Et puis ne lui voyais-je pas toujours le même air de sagesse et de modestie, et ce que je lui trouvais de plus charmant n'était-il pas ce perpétuel accord de prudence et d'enjouement, qui semblait marquer autant de retenue dans ses désirs que d'ordre dans ses idées ? Enfin, je connaissais la légèreté et l'imprudence de son accusatrice ; et quoique je ne la crusse point capable d'une calomnie, je n'avais point douté qu'elle n'eût été assez sensible au mécontentement que j'avais marqué de sa conduite, pour chercher à tirer quelque vengeance, ou de moi, ou de Théophé, ou de la personne que j'avais substituée à ses fonctions.

Cependant, comme elle faisait encore sa demeure chez moi, et que je n'aurais pas voulu que le secret qu'elle m'avait confié sortît de sa bouche ni de la mienne, je lui répondis que des imputations si graves demandaient deux sortes de précautions auxquelles je ne la croyais point capable de manquer ; l'une d'être tenues secrètes, autant pour l'honneur de ma maison que pour celui de la jeune Grecque ; l'autre de n'être pas même regardées comme des vérités certaines avant qu'elles eussent été confirmées par des témoignages sensibles.

« La discrétion, lui dis-je, est un soin que je vous recommande si instamment, que vous ne pourriez y manquer sans vous faire de moi un mortel ennemi ; et pour la certitude que je souhaiterais d'obtenir, vous devez comprendre qu'elle est si nécessaire,

que vous vous êtes exposée vous-même à d'étranges soupçons si vous ne trouvez pas le moyen de vérifier vos découvertes. »

Nous nous quittâmes fort mal satisfaits l'un de l'autre ; car si elle n'avait pas trouvé toute la confiance qu'elle aurait voulu pour son récit, j'avais aperçu dans son zèle plus d'amertume et de chaleur que je n'en devais attendre de la seule envie de m'obliger.

Deux jours se passèrent, qui furent pour moi des siècles d'inquiétude et de tourments par la contrainte où je fus obligé de vivre avec Théophé. Autant que je souhaitais de ne la pas trouver coupable, autant j'aurais été fâché, si elle l'était, de ne pas connaître tout le désordre de sa conduite.

Enfin, le soir du troisième jour, une demi-heure au plus après qu'elle m'eut quitté, son ennemie entre d'un air empressé dans mon appartement, et m'avertit à l'oreille que je pouvais surprendre Théophé avec son amant. Je lui fis répéter plus d'une fois un avis si cruel et si humiliant pour moi. Elle me le confirma avec un détail de circonstances qui força tous mes doutes. J'étais au lit, accablé de mes douleurs ordinaires, et j'avais besoin de plus d'un effort pour me mettre en état de la suivre.

Combien de précautions d'ailleurs pour donner le change à mes domestiques ? Il est vrai qu'il s'écoula bien du temps dans ces préparations. Mes répugnances et mes craintes augmentaient encore ma lenteur. Je me trouvai néanmoins disposé à gagner l'appartement de Théophé. Nous n'étions éclairés que par une bougie, et M de *** la portait elle-même. Elle s'éteignit à deux pas de la porte. Il fallut encore quelques moments pour la rallumer.

« Qu'il est à craindre, me dit mon guide en me rejoignant, que le galant n'ait profité de ce moment pour s'évader !

« Cependant, ajouta-t-elle, la porte ne se serait pas ouverte et fermée sans bruit ! »

Nous y frappâmes. J'étais tremblant, et ma liberté d'esprit n'allait pas jusqu'à me faire distinguer les circonstances. Après nous avoir fait attendre quelques moments, la suivante de Théophé ouvrit, et marqua beaucoup d'étonnement de me voir si tard à la porte de sa maîtresse.

« Est-elle seule ? Est-elle au lit ? »

Je lui fis plusieurs questions de cette nature avec une vive agitation.

L'accusatrice voulait entrer brusquement. Je la retins.

« Il est impossible, lui dis-je, qu'on s'échappe à présent sans être aperçu. Cette porte est unique. Et je serais au désespoir de l'outrage que nous ferions à Théophé si elle n'était pas coupable. »

La suivante m'assurait pendant ce temps-là que sa maîtresse était au lit, et qu'elle dormait déjà tranquillement. Mais le seul bruit que nous faisions suffisait pour la réveiller ; nous entendîmes quelques mouvements qui parurent augmenter l'impatience de son ennemie. Il fallut la suivre, et traverser l'antichambre. Théophé, après avoir appelé inutilement sa femme de chambre, qui couchait dans un cabinet voisin, avait suivi apparemment le mouvement de sa crainte, au bruit qu'elle entendait à sa porte. Elle s'était levée, et dans le fond je fus étrangement surpris de la trouver elle-même, qui se présenta pour nous ouvrir.

Son habillement n'avait pas demandé un espace fort long. Elle n'était couverte que d'une robe fort légère ; et je n'étais pas étonné non plus de trouver sa chambre éclairée, parce que je n'ignorais point que c'était son usage. Mais je la voyais levée, lorsqu'on venait de m'assurer qu'elle était endormie. Je lui voyais un air de crainte et d'embarras que je ne pouvais attribuer à la seule surprise qu'elle avait de me voir.

Enfin, l'imagination remplie de toutes les imputations de son accusatrice, les moindres désordres que je crus remarquer dans sa chambre me parurent autant de traces de son amant, et de preuves du dérèglement qu'on lui reprochait.

Elle me demanda en tremblant ce qui m'amenait si tard.

« Rien ! » lui dis-je, d'un ton plus brusque que je n'étais accoutumé de le prendre avec elle.

Et, jetant les yeux de tous côtés, je continuais de remarquer tout ce qui pouvait servir à l'éclaircissement de mes soupçons. La chambre était si dégagée, que rien ne pouvait s'y dérober à mes regards. J'ouvris un cabinet, où il n'était pas plus aisé de se cacher. Je me baissai pour observer le dessous du lit. Enfin, n'ayant laissé aucun endroit à visiter, je me retirai sans avoir prononcé un seul mot, et sans avoir pensé même à répondre à diverses questions que l'étonnement de cette scène faisait faire à Théophé.

Si c'étaient la honte et l'indignation qui avaient causé mon trouble en venant, je n'en ressentis pas moins en sortant, par la crainte de m'être rendu coupable d'une injustice.

L'accusatrice était demeurée comme en garde dans l'antichambre.

« Venez ! lui dis-je d'un ton altéré. J'appréhende bien que vous ne m'ayez engagé dans une démarche dont je sens déjà toute l'infamie ! »

Elle paraissait aussi agitée que moi, et ce ne fut qu'après être sortie qu'elle me protesta que le comte devait s'être échappé, puisqu'elle pouvait me répondre que de ses propres yeux, elle l'avait vu monter l'escalier et s'introduire dans l'appartement.

J'avais si peu d'objection à faire et au témoignage d'une femme que je n'osais soupçonner d'imposture et à celui de mes yeux qui ne m'avaient rien fait découvrir dans la chambre de Théophé, que, ne voyant que des sujets d'épouvante et de confusion dans cette aventure, je pris le parti de regagner promptement mon lit, pour me remettre de la cruelle agitation où j'étais.

Cependant le souvenir présent de celle où je venais de laisser Théophé, et mille sentiments qui combattaient pour elle dans mon cœur, me portèrent à lui envoyer un de mes gens pour la prier d'être sans inquiétude. Je me reprochais le silence auquel je m'étais obstiné. Elle en avait pu tirer des conclusions effrayantes, et quelle impression ne devaient-elles pas faire sur son esprit et sur son cœur, s'il n'était pas vrai qu'elle fût coupable ?

On me rapporta qu'on l'avait trouvée fondant en larmes, et qu'au compliment qu'on lui avait fait de ma part, elle n'avait répondu que par des soupirs et des plaintes de son sort. J'en fus si touché, que si je n'eusse écouté que le mouvement de ma compassion, je serais retourné chez elle pour la consoler. Mais les douleurs qui m'obscurcissaient l'esprit ou plutôt les raisons presque invincibles qui semblaient m'ôter tout espoir de la trou-

ver innocente, me retinrent malgré moi dans un accablement qui dura toute la nuit.

Ma résolution était de la prévenir le lendemain par une visite, autant pour soulager sa confusion, que pour tirer d'elle l'aveu du désordre dont on l'accusait. Une longue habitude de vivre avec elle et de démêler ses dispositions me faisait espérer que la vérité ne m'échapperait pas longtemps ; et si j'étais forcé de lui ôter mon estime, je pensais du moins à la sauver des railleries de son ennemie, en cachant à celle-ci ce que mes soins particuliers m'auraient fait découvrir. Il était entré la veille quelque chose de ce dessein dans le silence que j'avais gardé pendant mes recherches. Je ne voulais pas qu'on pût me reprocher de m'être aveuglé volontairement, et je n'aurais pas ménagé Théophé si j'avais eu le malheur de la surprendre avec le comte ; mais un reste d'espérance ayant toujours balancé mes craintes, j'étais résolu de saisir les moindres prétextes pour faire revenir la gouvernante de ses imaginations ; et rien ne m'avait tant confondu que de l'entendre insister sur le témoignage de ses propres yeux au moment que j'allais l'accuser de s'être prévenue trop légèrement.

Je me disposais donc à monter chez Théophé, lorsqu'on m'avertit qu'elle entrait dans mon appartement. Je lui sus bon gré de faire les premières démarches.

Le soin qu'elle avait eu de se composer son visage ne m'empêcha point d'y remarquer les traces de ses larmes. Elle avait les yeux abattus, et pendant quelques moments elle n'osa les lever sur moi.

« Eh ! quoi, Théophé, lui dis-je en la prévenant, vous avez donc été capable d'oublier tous vos principes ? Vous n'êtes plus

cette fille sage et modeste dont la vertu m'a toujours été bien plus chère que la beauté ? Ô Dieu ! des amants pendant la nuit ! Je n'ai pas eu le mortel chagrin de vous surprendre avec le comte ; mais on l'a vu entrer dans votre chambre, et cette horrible aventure n'est pas la première ! »

Je la regardais avec une vive attention, pour démêler jusqu'au moindre de ses mouvements. Elle pleura longtemps, elle poussa des sanglots, sa voix en était comme étouffée ; et, n'apercevant rien encore qui pût aider mes jugements, j'étais aussi ému de mon impatience qu'elle paraissait l'être du changement qui l'agitait.

Enfin retrouvant la parole :

« On l'a vu entrer dans ma chambre ! s'écria-t-elle. Qui l'a vu ? Qui ose m'accuser d'une accusation si cruelle ? C'est Madame de ***, sans doute, ajouta-t-elle, en nommant son ancienne gouvernante ; mais si vous en croyez sa haine, il est inutile que je pense à ma justification ! »

Ce langage me causa quelque surprise. J'y fixai toute mon attention. Il me faisait juger non seulement que Théophé était prévenue sur le sujet de mes plaintes, mais qu'elle connaissait à cette femme une résolution formée de lui nuire.

« Écoutez, répondis-je en l'interrompant, je ne vous cacherai point que c'est Madame de *** qui a vu le comte. Ai-je pu me défier de son témoignage ? Mais si vous connaissez quelque chose qui puisse l'affaiblir, je ne refuse pas de vous entendre. »

Cet encouragement parut lui donner plus de hardiesse. Elle me raconta que depuis le jour que cette dame avait cessé de l'ac-

compagner, M. de *** qui ne s'était plus embarrassé de la voir, avait répondu assez durement à quelque billet par lequel elle lui avait marqué qu'il pouvait continuer de venir chez elle malgré quelques changements qui ne la regardaient point. Il lui avait déclaré que la comédie était au dénouement, et que les raisons qu'il avait eues de la jouer finissaient par le changement dont elle lui donnait avis. Cette déclaration lui ayant ouvert les yeux sur le rôle humiliant qu'elle avait soutenu, elle s'était persuadée que Théophé devait être encore mieux avec son amant qu'elle ne croyait être elle-même avec le sien, et le désir de se venger lui avait fait prendre toutes sortes de voies pour en découvrir la preuve.

Je n'ai point ignoré ses artifices, me dit Théophé. Elle m'a fait suivre chaque fois que je suis sortie, et, s'imaginant à la fin que je recevais le comte pendant la nuit, elle a poussé la malignité jusqu'à faire examiner soigneusement mon lit. Quelles offres n'a-t-elle pas faites à ma femme de chambre ? Il n'y a pas deux jours qu'elle saisit à la porte une lettre que le comte m'écrivait. Elle me l'apporta sur-le-champ toute ouverte ; et, piquée de n'y trouver que des expressions respectueuses, elle y donna tous les sens que la malignité peut inventer, en me menaçant de vous en avertir.

« Je n'ai pas douté, ajouta Théophé, en vous voyant hier dans ma chambre avec elle, que ce ne fussent ses accusations qui vous y amenaient. Mais votre présence, ou plutôt le désespoir que je ressentis de vous voir prêter l'oreille à mon ennemie, me jeta dans la consternation que vous avez pu remarquer. Aujourd'hui je viens vous conjurer de me délivrer d'une persécution si cruelle ! »

Là, redoublant tout d'un coup ses pleurs, et se réduisant à des humiliations grecques, dont elle devait avoir perdu l'habitude en France, elle se jeta à genoux contre mon lit, pour me supplier de lui accorder ce que je lui avais refusé dans d'autres temps.

« Un couvent, me dit-elle, d'une voix étouffée par ses larmes, un couvent est le seul partage qui me reste, et le seul aussi que je désire ! »

J'ignore quelle aurait été ma réponse, car autant que j'étais attendri par ses larmes, et persuadé même par sa justification, autant sentais-je de répugnance à regarder son accusatrice comme la plus méchante et la plus noire de toutes les femmes. Je demeurai quelques moments comme incertain, et toutes mes réflexions ne m'apportaient pas plus de lumières. Ma porte s'ouvre. Je vois paraître Madame de ***, c'est-à-dire l'ennemie de Théophé, la mienne peut-être, et la source de toutes nos douleurs. Était-ce de l'éclaircissement ou de nouvelles ténèbres que je devais attendre de sa visite ? Je n'eus pas le temps de former ce doute. Elle n'avait pu ignorer que Théophé était dans mon appartement, et c'était apparemment la crainte de lui voir prendre quelque ascendant sur ma confiance qui l'amenait pour l'attaquer ou pour se défendre. Aussi commença-t-elle par la traiter sans ménagements. Elle lui fit des reproches si durs, qu'innocente ou coupable, la triste Théophé ne put résister à ce torrent d'outrages. Elle tomba dans un profond évanouissement, dont le secours de mes gens fut longtemps à la rappeler. Les accusations de la gouvernante ayant recommencé avec une nouvelle chaleur, je ne vis rien de plus clair dans cet affreux démêlé que l'obstination de l'une à prétendre qu'elle avait vu le comte de *** s'introduire

dans le lieu où nous l'avions cherché, et la confiance de Théophé à soutenir que c'était une horrible calomnie.

Je souffrais plus qu'elle d'un spectacle si violent. Enfin, partagé entre mille sentiments qu'il m'aurait trop coûté d'éclaircir, ne pouvant perdre l'opinion que j'avais de l'honneur de Madame de ***, ni me résoudre à la haine et au mépris pour Théophé, je pris, avec plus d'un soupir, le parti de leur imposer silence et de leur recommander également d'effacer jusqu'au souvenir d'une aventure dont la seule idée devait leur causer autant d'horreur qu'à moi.

« Vous ne me quitterez point, dis-je à Théophé, et vous tiendrez une conduite qui puisse braver tous les soupçons. Vous, dis-je à Madame de ***, vous continuerez de vivre chez moi, et s'il vous arrive de renouveler des accusations qui ne soient pas mieux prouvées, vous irez sur-le-champ chercher un autre asile. »

J'étais en droit de lui faire cette menace, parce que c'était ma seule générosité qui la faisait subsister.

J'ai contribué, depuis cette étrange aventure, de jouir de la vue du commerce de Théophé, sans en prétendre d'autre satisfaction que celle de la voir et de l'entendre.

La force de mon mal, et peut-être l'impression qui m'était restée d'une si malheureuse scène, m'ont guéri insensiblement de toutes les atteintes de l'amour.

Si elle s'est livrée à d'autres faiblesses, c'est de ses amants que le public en doit attendre l'histoire. Elles n'ont pas pénétré jusqu'au séjour de mes infirmités. Je n'ai même appris sa mort que

plusieurs mois après ce funeste accident, par le soin que ma famille et tous les amis qui me voient dans ma solitude, ont eu de me la déguiser.

C'est immédiatement après la première nouvelle qu'on m'en a donnée, que j'ai formé le dessein de recueillir par écrit tout ce que j'ai eu de commun avec cette aimable étrangère, et de mettre le public en état de juger si j'avais mal placé mon estime et ma tendresse.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Histoire_d%E2%80%99une_Grecque_moderne. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.